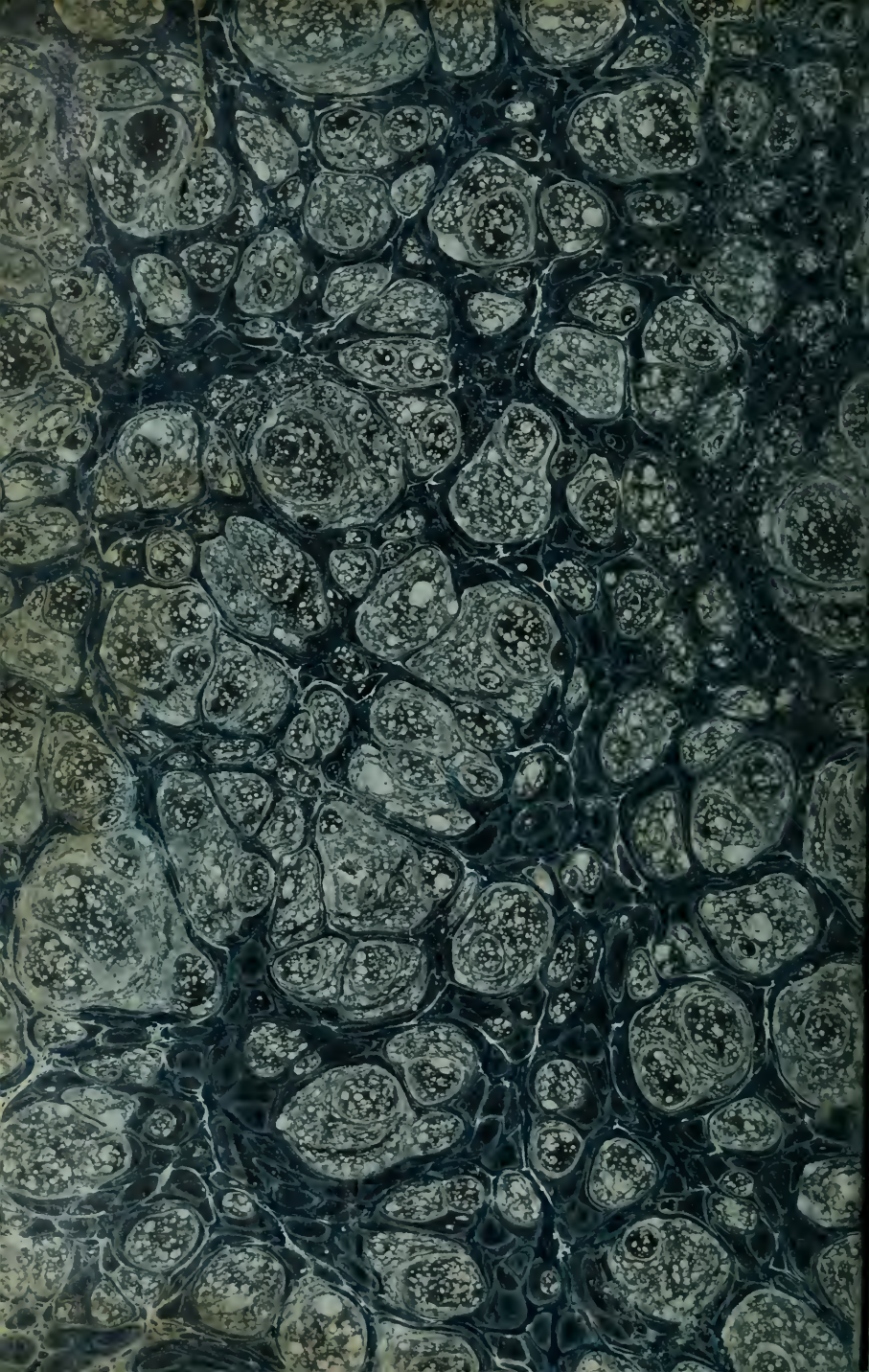

B29
.L264
1840
v.2
34444001412047

TESTAMENT

PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

TESTAMENT

PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE,

PAR

M. CH. LACRETELLE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ET PROFESSEUR D'HISTOIRE
A LA FACULTÉ DES LETTRES.

TOME II.

A PARIS,

LIBRAIRIE DE P. DUFART,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 1.

1840.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/testamentphiloso02lacr

TESTAMENT

PHILOSOPHIQUE ET LITTÉRAIRE.

PHILOSOPHIE.

CHAPITRE XVI.

La philosophie est maintenant toute religieuse dans ses principes. — Pourquoi inspirerait-elle des ombrages à la religion? — Éminents services qui furent rendus à l'une et à l'autre par le *Génie du Christianisme,* de M. de Chateaubriand. — MM. de Bonald, de Maistre, et l'abbé de Lamennais, défendent la religion avec des armes trop tranchantes. — Deux prélats, MM. Duvoisin et Frayssinous, montrent plus de sagesse et de tolérance. — La religion de nouveau compromise par la ligue ultramontaine qui s'appela la congrégation. — Elle refleurit de nouveau, toujours secondée par la philosophie et par la poésie. — Impossibilité d'établir une religion nouvelle. — Examen du saint-simonisme.

DE LA RELIGION AU XIXe SIÈCLE.

La religion, ou plutôt ses ministres, ne cesseront-ils pas de prendre ombrage de la philosophie religieuse, qui vient à elle comme un auxiliaire zélé mais indépendant? Pourquoi repoussent-ils,

soit avec dédain, soit avec colère, les soins de ceux qui, d'une main pieuse, étanchent le sang de ses récentes blessures? Est-ce la compromettre gravement que de prêter à ses charmes austères le coloris de leur brillante imagination? que de livrer une guerre courageuse à ses ennemis invétérés? Transportés de l'amour qu'elle allume dans leur sein, ils n'aspirent qu'à le répandre dans des âmes trop préoccupées de soins matériels et de passions politiques. Faut-il que les lévites se pressent en ordre de bataille contre eux lorsqu'ils célèbrent l'époque glorieuse de ses nouveaux martyrs, et lorsqu'ils osent leur adresser les leçons de charité et d'indulgence qu'eux-mêmes en ont reçues? Le néophyte qui n'est pas encore assez avancé dans la foi n'est pas pourtant un hérésiarque. Notre crime est-il grand lorsque, pour étendre les conquêtes de la religion, nous élargissons un peu les voies du ciel?

Voilà ce que je me disais tout à l'heure dans ma retraite, en voyant mon bien-aimé Jocelyn, le plus doux des pasteurs frappés par le sacré collége d'un index qui défend aux fidèles de venir entendre sur les Alpes et dans son misérable et miséricordieux presbytère, sa parole inspirée et ses accents harmonieux. Que lui a servi une vie

de sacrifices, une vie sans tache, une vie d'amour, où l'amour divin est toujours resté vainqueur? Victime résignée de sa soumission à un ordre quelque peu despotique de son évêque montant à l'échafaud, il a gémi toute sa vie, sans murmurer jamais, et sans avoir une pensée de révolte. Sa fidélité à son serment a résisté à la scène du balcon, à une épreuve qui pourrait être périlleuse, même pour des membres du sacré collége. Convient-il à l'Église de dire : Avec le temps, nouveaux scrupules?

J'ai vu tomber et renaître le christianisme en France : il n'était pas tombé tout à fait, et sa renaissance a été et reste encore imparfaite. Il s'est relevé par l'effort aussi odieux qu'extravagant qui avait été tenté pour précipiter sa chute. La persécution l'a rapproché de son berceau, et il y a repris des forces; en moins de quarante ans, nous avons vu ce qu'il n'avait présenté que dans le cours de plusieurs siècles, l'âge de ses martyrs, celui de ses éloquents apologistes, nouveaux Pères de l'Église, et enfin celui où un parti moins bien inspiré a voulu renouveler les doctrines ultramontaines dans leurs principes les plus absolus.

Cette dernière époque a compromis, et non

renversé ce que les deux premières lui avaient fait gagner, quoique le chef de l'État parût se complaire à cette subordination ; elle fit une violence intolérable à l'esprit français.

Le *Génie du Christianisme* déclara un mouvement de renaissance qui préexistait dans les esprits et n'attendait qu'une manifestation aussi puissante qu'habile. L'irréligion s'était diffamée depuis que la plus fine et la plus ardente ironie avait été traduite en orgies monstrueuses et en supplices dignes de ceux de Dioclétien et de Galère. Jusque sous le Directoire et sous l'invocation de la théophilanthropie, les martyrs de Sinamari avaient achevé l'œuvre des martyrs du massacre des Carmes. D'héroïques vertus avaient été sanctifiées par la foi. Le testament de Louis XVI semblait une belle page historique ajoutée à l'*Imitation de Jésus-Christ*. Une réprobation générale avait repoussé, flétri et relégué dans d'impurs asiles un poëme où un chantre élégant des amours ne s'était plus montré que l'imprudent flatteur de la licence, naguère adorée sous le nom de la déesse Raison. Une éternelle et grossière analyse, faite pour absorber l'âme et la liberté humaine dans la sensation physique, pesait comme du plomb sur des intelligences qui ten-

daient à se dégager d'une servilité stupide. Les femmes avaient donné le signal de cette heureuse révolte. Elles avaient été trop sublimes sous la Terreur pour ne pas remonter à la source du sublime, c'est-à-dire au sentiment religieux. On était altéré de poésie, et comme on la voyait réduite à un mince filet d'eau, on était tenté de croire que la source en était tarie. Avec quel étonnement et quelle joie ne la vit-on pas reparaître dans le *Génie du Christianisme*, tantôt comme un fleuve limpide, et tantôt comme un torrent impétueux. Cette poésie ne jaillissait pas du Permesse, mais du Calvaire. Elle s'adressait à nos souvenirs, à nos premières, nos plus fraîches et nos plus angéliques impressions mises en contraste avec celles qui venaient de souiller nos regards et de révolter notre cœur. Jamais il n'y eut une plus heureuse coïncidence de la pensée d'un auteur avec la pensée encore mystérieuse, indécise et permanente qui travaillait les âmes. Ce n'était pas ici une bonne fortune du génie, c'était l'inspiration d'un sentiment juste et profond. L'irréligion interdite, éblouie par l'éclat de ce bouclier de diamant dont le christianisme venait de se couvrir, s'étonna de trouver son carquois vide et toutes ses ironies ébréchées.

La philosophie se fit des scrupules sur la route qu'elle avait suivie, douta de sa méthode et s'aperçut enfin que plusieurs de nos sentiments primitifs qu'elle avait négligés dans la solution de ses problèmes comme des quantités oiseuses ou incommodes, menaient plus droit à cette solution qu'une analyse écornée, incapable de reproduire ce qu'elle avait décomposé. L'histoire qui, dans les derniers temps, avait regardé comme sa mission principale de dénoncer les crimes du fanatisme, se reprocha de n'avoir pas assez développé les bienfaits progressifs de la loi chrétienne, bienfaits que la philosophie peut étendre indéfiniment, mais qu'elle n'a pu créer. La politique vit qu'elle n'avait rien à substituer à un pareil mobile; mais Bonaparte, qui régnait, comprit fort bien que la mission des humbles apôtres n'avait rien de commun avec celle des papes, qui avaient autrefois voulu établir un califat chrétien sur la chaire modeste de saint Pierre.

Il arriva pourtant que trois nouveaux défenseurs de l'Église se jetèrent de plein saut dans le régime ultramontain le plus tranché, et crurent pouvoir faire passer facilement les esprits du règne de Voltaire à celui des papes Grégoire VII et Innocent III, dans lesquels tous les

rois avaient cru voir des Attila mitrés. C'étaient MM. de Bonald, de Maistre, et M. l'abbé de Lamennais, qui depuis..... mais alors il était un fougueux ultramontain : trois puissants écrivains dignes d'honorer leur siècle, mais qui ne surent ou ne voulurent l'éclairer que des lumières du XIIe. Le moment était-il bien choisi pour exalter à tel point l'orgueil de la Rome nouvelle? Tout à l'heure on venait de voir un pontife vénéré s'arracher du Vatican, traverser les Alpes dans la saison la plus rigoureuse pour venir présenter à Napoléon une couronne dont celui-ci s'empara comme s'il l'eût tenue des mains d'un de ses chambellans; et cependant il avait alors un pardon à demander non-seulement à l'Église, mais à l'humanité pour le meurtre du duc d'Enghien :

> Peut-être qu'en secret effrayé de lui-même,
> Il voulut recevoir le sanglant diadème
> Des mains d'où le pardon descend,

a dit M. Victor Hugo dans l'une de ses plus admirables odes.

Ce même pape, il est vrai, se releva dans la prison de Fontainebleau de cet acte de vasselage pontifical, le premier qu'eût vu la chrétienté. Mais il faut convenir qu'après ce que nous avions

vu, c'était trop brusquer les esprits que de leur présenter dans le style tranchant et poli comme l'acier de M. de Bonald, dans le style fougueux de M. de Maistre, et dans le style tonnant de M. de Lamennais, des maximes qu'avait repoussées le grand Bossuet, habile à partager son obéissance entre le pape et Louis XIV. Une sorte d'anathème fut prononcé par M. l'abbé de Lamennais contre la foi gallicane du plus sublime Père de l'Église.

C'était beaucoup compromettre le christianisme qui dans sa renaissance offrait encore quelques traces d'un état valétudinaire; mais ce ne fut pas la seule fausse direction que trois hommes si distingués lui donnèrent. Il revivait par l'amour, on l'appuya sur la terreur; passe encore pour la crainte qui peut et doit se concilier avec l'amour. Jusque dans nos attachements profanes, ne sommes-nous pas tourmentés de la crainte de déplaire à ce que nous aimons? Mais cette terreur qui trouble la raison, tue la liberté; qui met de niveau pour la peine la plus formidable les plus graves et les plus légères offenses, nous l'avions trop détestée sur la terre pour l'admettre facilement dans le ciel. M. de Maistre, malgré des élans de mysticité qui semblaient tenir un peu

du martinisme, fit gronder sur nos têtes un fatalisme sombre qui prolonge les colères de Dieu jusque sur des générations qui n'ont pas encore vu le jour, dogme destructif de toute liberté humaine. Deux récents apologistes de la religion chrétienne, MM. Duvoisin, évêque de Nantes, et M. Frayssinous, dans ses conférences aimées de la jeunesse, sans sacrifier le principe de la crainte du Seigneur, avaient fait de leur mieux pour l'adoucir et faisaient pressentir le règne d'une théologie plus bénigne et plus miséricordieuse; l'excellent abbé Legris-Duval prêchait dans cet esprit, ou du moins je croyais ainsi le comprendre, et je disais : O Église, enfante-nous des Fénelon, des Vincent de Paule, des François de Sales, des sainte Thérèse et des Gerson; voilà les défenseurs dont a besoin aujourd'hui la cité de Dieu; voilà les plus intelligents ouvriers de la moisson céleste : que le temps des bénédictions succède à celui des anathèmes impuissants.

Il n'en fut pas ainsi : le zèle ne se ressentit que trop de son alliance avec la politique. Il voulut avoir ses ruses, et, affamé de conversions, il en sacrifia la réalité à l'apparence. Nombre de fidèles s'enrégimentèrent avec les lévites sous la bannière de Loyola. Le chemin du salut devint

bientôt sous Charles X celui des grandes et des petites entrées; jugez comme la cour s'y précipita et comme les équipages volèrent à Montrouge, devenu le sanctuaire du jésuitisme. Un scapulaire fut le signe des favoris et s'unit au cordon bleu. Il faut que je dise une chose qui paraîtra merveilleuse, mais dont je suis pleinement convaincu, c'est que tout cela se fit sans hypocrisie par les plus intimes courtisans de Charles X. Comment résister à la tentation d'unir les biens du ciel avec ceux de la terre? et puis leur foi comme celle du monarque s'était allumée dans les jours de l'exil et du malheur. Il n'en est point de plus inébranlable, mais encore faut-il qu'elle soit éclairée. Pour se recruter dans le peuple et jusque dans l'armée, on s'accommoda de conversions et même de communions soldées. Les missionnaires se répandirent dans les villes et dans les campagnes, et versèrent la superstition aux oreilles de l'ignorance. Ces apôtres rustiques et rusés triomphaient quand ils avaient fait brûler quelques livres philosophiques, mais chaque auto-da-fé en reproduisait 10, 20 ou 30,000 exemplaires. Il faut remarquer que l'incrédulité, inhabile alors à se former des armes nouvelles, ne savait recourir qu'à sa vieille armure du

XVIIIe siècle. Elle avait perdu sa verve et n'avait plus qu'une gaîté d'emprunt que combattaient nos douloureux souvenirs. La religion revivait par ses profondes racines, et non par des branchages artificiels qui n'y tenaient pas. Le Christ avait triomphé une seconde fois des mœurs grecques et romaines que nous nous étions fabriquées sous la république atroce de Robespierre, et sous la république débordée de Barras. De tout le polythéisme, il n'était resté sous Bonaparte que le culte pour la Victoire; mais elle déserta son autel, et la place resta vide.

La philosophie du XIXe siècle continuait à faire bonne guerre au matérialisme; elle la fit bientôt à l'école dévotement machiavélique de Loyola : on sait à qui resta la victoire. L'inhumation religieuse des combattants de juillet annonça mieux que toutes les pompes de Notre-Dame et de la cathédrale de Reims la pérennité de la religion. Eh! pourquoi donc douterait-elle d'elle-même? quand des gouvernements civils laissent avec une sécurité imposante tomber chaque jour sur eux le reproche, l'injure et le sarcasme; la religion doit-elle se montrer pusillanime jusqu'à s'inquiéter de la formule plus ou moins théologique des hommages qu'on lui rend? jusqu'à les repousser,

jusqu'à les proscrire pour quelque défaut d'étiquette?

Pourquoi la cour de Rome refuserait-elle toute alliance avec la philosophie, lorsque celle-ci invoque le christianisme comme le plus haut point de sa grandeur? Pourquoi craindrait-elle une rivale, une ennemie dans une bienveillante sagesse qui, dès le temps de Socrate, a pu ouvrir les voies à la prédication du christianisme, et qui maintenant se déclare sa fille? Le catholicisme, après deux siècles de guerres atroces, n'a pu réussir à réunir les branches séparées du christianisme. La philosophie et la poésie même tentent cette œuvre avec quelque apparence de succès, et l'on conviendra que la foi catholique n'y a rien perdu.

Elles ont purgé du reproche d'idolâtrie ses pompes les plus magnifiques et les plus touchantes, et sanctifié sa poésie, en montrant qu'elle est nécessaire au cœur de l'homme. Elles ont prouvé qu'un culte ancien et vénéré est le plus digne exercice de nos facultés sympathiques, la seule consolation efficace de nos malheurs, et le seul mobile de nos plus hautes espérances.

Leur plus grand bienfait est d'avoir amorti, presque éteint des haines religieuses signalées par tant de bûchers et de massacres. Depuis l'ou-

verture de ce siècle, ces fureurs d'un autre temps n'ont éclaté qu'à Nîmes; mais jamais il ne fut plus évident qu'une politique vindicative avait emprunté le masque du fanatisme. Ah! si un saint archevêque, un Chéverus s'était trouvé là! en couvrant de sa poitrine les protestants qu'allaient atteindre et le sabre et la hache, il eût valu à la religion catholique un triomphe qu'elle poursuivrait en vain par toutes les foudres du Vatican.

Je viens de citer le modèle des prélats, celui que le cœur de tous les fidèles a canonisé avant que Rome ait prononcé; c'est qu'il a été l'homme de la charité aussi bien que le type des vertus chrétiennes; c'est que sans foudroyer à tout propos la fausse philosophie, il l'a confondue par ses exemples encore plus puissants que la simplicité onctueuse de ses paroles; c'est qu'il a procédé envers les barbares créés par la révolution comme il l'avait fait envers les sauvages qu'il avait rencontrés dans les forêts de l'Amérique; c'est enfin qu'il avait compris et pratiqué la religion au XIXe siècle, comme elle fut comprise et pratiquée au premier siècle de l'Église.

Je conviens que la philosophie est mobile et variable. Si elle a changé de doctrine depuis trente

ans, ne pourrait-elle en changer encore? mais n'est-ce pas une raison de plus pour l'Église de lui tendre les bras quand elle la voit attirée vers elle par l'amour et par la raison? La raison peut bien réclamer quelque indépendance; elle ne peut prendre l'engagement de consentir a tout ce que la superstition, le zèle timoré ou la politique sacerdotale exigeront. Ne se trouve-t-il pas que M. l'abbé de Lamennais est aujourd'hui engagé dans une hostilité flagrante, et même un peu trop acerbe, contre l'autorité du vicaire de Dieu, dont il fut le partisan le plus exclusif et le plus éloquent défenseur.

Que craint-on de la philosophie religieuse? élèvera-t-elle un culte rival de celui de Rome? Cette entreprise est impossible. Un philosophe plein de génie et d'audace, et dévoré du zèle le plus ardent pour la cause de Dieu, s'il voulait créer un schisme nouveau, et enfin fonder un culte, ne pourrait obtenir aujourd'hui la millième partie du succès de Luther et de Calvin, et ne ferait pas heureusement verser la dix millième partie du sang que coûta au monde chrétien une révolte partie du fond du sanctuaire. Voyez ce qu'a produit tout à l'heure le saint-simonisme, et pourtant tout semblait le favoriser. Il naissait

sous les auspices des trois journées, et venait montrer au peuple, c'est-à-dire à d'héroïques prolétaires, le prix matériel de la victoire, en leur promettant et en leur distribuant de bons arpents de terre, comme avaient fait Sylla, César et Octave. Il se présentait comme une nouvelle époque d'émancipation pour cultiver au moins sur la terre l'œuvre du christianisme qu'il disait mort, et dont il voulait recueillir la succession. Il se proclamait en même temps héritier et réformateur de la philosophie du XVIIIe siècle. Il ne parlait que d'amour, et montrait sous une face riante et voluptueuse une révolution qui allait changer le système de la propriété, la détruire dans sa base. Il appelait à lui la plus belle et la moins heureuse moitié du genre humain, en lui promettant une liberté toute nouvelle, en rédigeant un code qui associait les femmes à tous nos droits politiques. Il faut convenir que cette conception ne manquait pas d'adresse, et Machiavel eût dit peut-être : « Voilà d'habiles gens. » Leur culte n'offrait rien qui ne fût propre à flatter et à réjouir les sens. Leurs habits élégamment drapés réfléchissaient la couleur d'un ciel pur; la poésie, la danse et la musique devaient charmer leurs fêtes. Dieu sait jusqu'où ils auraient poussé ce

genre de séduction quand ils auraient eu autant de prêtresses que de prêtres. Ils avaient été fort heureux dans le choix de leurs prosélytes. Il y avait des primes magnifiques pour tous les genres de capacité, et leur pontife en était le suprême arbitre. C'était un homme assez versé dans les sciences, d'une figure calme et belle, d'un tempérament robuste, et qui suppléait ou croyait suppléer par la puissance de la volonté et même par celle du regard, à son inspiration qui se trouvait quelquefois en défaut. Parmi eux se trouvaient des hommes éloquents qui eussent pu orner une chaire chrétienne, des écrivains habiles et mesurés, et qui dans la polémique n'usaient que d'armes courtoises, et enfin des mathématiciens, des ingénieurs et des chimistes d'un ordre peu vulgaire. Cette Église nouvelle croissait sous une rosée de dotations qui en faisaient espérer pour l'avenir une pluie abondante. De jeunes enthousiastes se montraient prêts à leur sacrifier de riches héritages, fort incertains de savoir si le pontife suprême ne les classerait pas au plus bas degré de capacité.

Cette exaltation ne dura qu'un moment, et le spectacle n'offrit guère d'autre attrait que celui de la nouveauté, genre d'intérêt qui, en France,

se prodigue à toutes choses. On s'aperçut que les fondateurs de cette religion avaient oublié d'en poser les bases. Le panthéisme en était le principe dominant. Rien n'était plus bizarre que de placer une religion sous l'invocation de Spinosa. Il est vrai qu'on avait emprunté à la religion chrétienne le mobile de l'amour, mais il était assez gauchement plaqué sur un fond tout matériel. L'amour du grand tout est un sentiment impossible, puisqu'il renferme ce que j'aime et ce que je déteste. Les saint-simoniens étaient en travail pour faire et refaire leur religion pièce à pièce. Les concessions que leur demandait l'auditoire leur coûtaient peu, et je crois les avoir vus prêts à nous restituer l'immortalité de l'âme à laquelle ils n'avaient pas d'abord pensé, tant le bien de la terre les préoccupait.

Les vieux et les jeunes révolutionnaires se montrèrent assez froids pour une théorie qui n'avait rien de la vigueur du bon temps de 1793. Il leur déplaisait d'attendre l'ouverture des successions pour les faire rentrer dans l'héritage commun. Robespierre, dans sa déclaration des droits de l'homme, devenue leur code, y allait plus rondement. Suivant cet apôtre assassin de

l'humanité, il n'y avait de propriété que celle qui était reconnue par la loi, c'est-à-dire par une assemblée révolutionnaire. Et puis il avait un procédé encore plus tranchant, c'était de nous rayer à la fois de la liste des propriétaires et des vivants. La douceur et la patience presque évangélique des saint-simoniens déplaisait à des hommes qui aimaient à constater leurs droits par les armes, par le meurtre ou par des jugements expéditifs. Ils étaient d'ailleurs peu disposés à soumettre au jugement du pape de la nouvelle église leurs facultés intellectuelles qui, chez un très-grand nombre, s'étendaient peu, comme dit Horace : *ultra crepidam*. On juge bien que cette répugnance n'était pas particulière aux exagérateurs les plus violents de la liberté; mais que ses amis les plus sincères et les plus éclairés étaient encore moins disposés à laisser toiser et coter leurs talents et leurs vertus par un homme qui en était assez médiocrement pourvu. Le nom de Saint-Simon, dont le père Enfantin s'établissait le vicaire pour régner sur le monde régénéré, ne rappelait rien qui souffrît le parallèle, je ne dirai pas avec le Christ, mais même avec J.-J. Rousseau. Pour moi, qui l'avais un peu connu, je n'avais vu en lui qu'un vieillard morose, tran-

chant, moins éloquent que verbeux, quelquefois lubrique, et je ne pouvais concevoir une divinité qui s'était fabriquée dans les jeux de la bourse.

L'appui qui manqua le plus aux saint-simoniens ce fut celui sur lequel ils avaient le plus compté : l'appui des femmes. Leur émancipation politique promise, les honneurs de la législature et les magnificences des ministères chatouillèrent peu leur orgueil. Elles s'aperçurent très-bien que l'amour serait fort compromis dans cette promiscuité et cette ardente rivalité de soins, de travaux et de pouvoir. Elles préférèrent leur empire tel qu'elles ont réussi à le former à un empire douteux, éphémère et qui pouvait leur être facilement enlevé par la force. D'ailleurs, la religion, la pudeur, les sentiments de famille et la loi du devoir, mobiles plus puissants sur le cœur des femmes qu'ils ne le sont pour nous, leur interdisaient des pensées si nouvelles et si ambitieuses. Leurs enfants leur étaient enlevés, dans le code saint-simonien, tout spartiate sur ce point; on arrêterait plutôt la course du soleil que d'enlever l'amour maternel aux femmes. Ce fut la partie érotique de cette religion qui en détermina le plus promptement la chute. Les saint-simoniens,

qui étaient en recherche des femmes libres, ne réussirent guère à en trouver que dans des femmes qui l'étaient beaucoup trop. Leur désespoir fut tel qu'ils allèrent les chercher dans l'orient, comme s'il était fort raisonnable d'aller offrir l'extrême liberté à des femmes qui ne connaissent et peut-être ne chérissent que l'extrême servitude; comme si les musulmans étaient plus disposés que nous à subir cette étrange révolution. Bénissons cette fuite en Égypte, elle a rendu des hommes distingués à des pensées plus calmes, moins chimériques, à des travaux plus assortis à leurs talents, et plusieurs prennent aujourd'hui un rang élevé parmi les observateurs les plus profonds de l'ordre politique, et parmi les appréciateurs les plus judicieux et les plus vigilants des améliorations sociales praticables.

Autant il en arrivera à toute religion nouvelle qui voudra s'établir, fût-elle fondée sur le plus pur théisme et le spiritualisme le plus exalté. Les miracles sont difficiles sans le contrôle de l'académie des sciences. Les prophéties sont aujourd'hui le talent le plus facile, l'almanach en fourmille. Qui de nous n'a été prophète le jour de l'apparition des ordonnances de juillet? L'invasion du choléra-morbus en Europe n'a-t-elle pas été pré-

dite, lorsque l'horrible fléau ne sévissait encore qu'à la Chine et dans les Indes? Nous avons des somnambules médecins et prophètes assez modestes pour déclarer qu'ils ne tirent leur savoir improvisé que de la région gastrite. Mais la plus grande difficulté serait d'égaler la parole du Christ, cette parole qui n'est jamais d'un mortel, et qui dans sa sublimité se fait entendre aux esprits les plus vulgaires, et qui est devenue, malgré toute la différence des idiomes, la langue universelle de l'amour et de l'intelligence.

Je crois avoir suffisamment rappelé, dans le chapitre sur la philosophie au XIXe siècle, les services qu'elle rendit à la religion. Ne fallait-il pas s'occuper d'abord dans un siècle raisonneur sceptique, ou radicalement incrédule, de rétablir les bases de tout sentiment religieux; telles que l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la formation intellectuelle et non matérielle de nos plus hautes idées, la loi impérieuse du devoir qui ne peut émaner que de Dieu, la formation du langage qui ne résulte pas, au moins primitivement, des dispositions de notre organe de la voix, mais du don de la pensée et de la faculté à nous seuls départie d'abstraire nos idées, de les généraliser, et de les combiner en de vastes

systèmes, et enfin le don plus précieux encore de l'amour pour notre Créateur qui vient former une chaîne étroite avec l'amour pour nos semblables. Est-ce que MM. Royer-Collard, Jouffroi, Guizot, Villemain, Cousin, de Ballanche, de Rossi et madame de Staël, n'ont pas parlé avec assez de respect et d'amour de la religion chrétienne des pères de l'Église du ve et du XVIIe siècles? Supposez-vous qu'un tel concours n'ait pas été favorable à la rénovation du sentiment religieux et de la foi catholique?

Qu'on me permette ici un retour sur moi-même qu'on ne prendra pas, j'espère, pour un impertinent accès de vanité.

La poésie n'y a pas moins concouru; elle a été primitivement un sacerdoce, et tend toujours à remonter à son origine; mais en l'épurant. On a beaucoup célébré l'affranchissement de la raison humaine, lorsqu'elle a été soustraite au joug d'Aristote et de la scolastique; il importait encore plus de la soustraire au joug d'une idéologie sensualiste qui nous retirait la métaphysique et l'âme.

Quand j'étais jeune j'avais, je crois, une assez belle imagination; mes vers, et j'en faisais avec une déplorable facilité, étaient faibles; mais je

le sentais, et j'en éprouvais de la confusion. C'était quelque chose que d'aspirer à mieux. Quand je vins à Paris, les philosophes au milieu desquels je vivais, me mirent au régime de Locke et de Condillac : c'était saigner des quatre membres un homme d'un tempérament peu vigoureux. Certes, Locke et Condillac en ont tué d'autres qui valaient bien mieux que moi. Si Voltaire y a résisté, c'est que son génie était tout formé avant d'avoir feuilleté Locke, car je suis convaincu qu'il ne l'a jamais lu tout entier. L'abbé Delille, né poëte quoiqu'on en dise, s'est embarrassé dans les chaînes que lui tendait son siècle, et son génie n'a pu se faire jour que dans les détails. Souvent il s'élève bien haut; mais on sent que l'impression d'une froide atmosphère va le faire retomber.

Les rajeunisseurs poétiques du XIXe siècle ont été M. de Chateaubriand d'abord, puis MM. de Lamartine et Victor Hugo, deux grandes puissances de ce genre lyrique que l'on croyait si peu accessible à nos mœurs modernes et surtout à une époque fatalement régie par Locke et Condillac. Ces jeunes poëtes en avaient hardiment secoué le joug : leur âme agitée par de grands événements dont ils avaient senti la puissance

et compris les leçons, s'élançaient vers Dieu, et Dieu les favorisa.

On parle aujourd'hui d'une autre conquête que notre poésie doit faire; c'est celle de l'épopée. Je ne puis que bien augurer du talent d'un poëte, M. Soumet, qui, après nous avoir donné *Clytemnestre, Saül,* et deux actes admirables de son *Néron*, se cache dans l'ombre, échappe à sa gloire et aux sordides calculs de la littérature industrielle, pour procurer à notre France une gloire épique que nous sommes si peu portés à revendiquer. On l'a refusée assez cruellement à un homme dont je ne puis prononcer le nom sans les plus tendres regrets de l'amitié, M. Parceval-Grandmaison. L'un des plus puissants élèves de l'abbé Delille, il rappelle ses beautés et ses défauts; s'il ne satisfait pas par l'ensemble, il brille éminemment dans les détails. La mode ne m'assujettit point à ses brusques caprices, ni à ses ingrats dédains pour ce qu'elle a proclamé. M. Baour-Lormian est l'un de ses poëtes qui ont le mieux secondé la rénovation du sentiment religieux au XIXe siècle. Il est par-dessus tout un inventeur d'harmonie, et c'est à M. de Lamartine que je l'ai entendu reconnaître.

On reproche à quelques-uns de nos grands

poëtes, et particulièrement à MM. Hugo et de Lamartine, d'avoir trop multiplié les images matérielles pour peindre les impressions et même les hautes puissances de l'âme; mais la poésie peut-elle abdiquer son langage? Où je vois l'inspiration, je retrouve la spiritualité. Ah! que les ministres de la religion acceptent sans scrupule et surtout sans colère les secours que leur prêtent la philosophie régénérée et la poésie.

CHAPITRE XVII.

Pensées religieuses, mélancoliques et tendres qu'inspire aux vieillards un jour d'anniversaire. — La religion transforme en espérances, en visions bienfaisantes, les regrets les plus déchirants.

MÉDITATION LE JOUR DE MON ANNIVERSAIRE,

LE 3 SEPTEMBRE 1837.

Ce n'est pas sans un profond recueillement qu'on arrive à l'âge de soixante et dix ans accomplis. Je m'étais peu flatté, dans le cours d'une vie soumise à mille épreuves, et ballottée par des révolutions dont je ne sais plus le compte, d'atteindre à un âge que chacun, excepté ceux qui le dépassent, juge un terme satisfaisant. Je jouis à petit bruit de cette victoire remportée sur le temps, car il n'aime pas qu'on le brave. Quant aux révolutions, je sais qu'elles grondent toujours sous nos pieds, lors même qu'elles n'éclatent plus sur nos têtes; dix journaux sont là pour me le dire tous les matins. Aussi, je renferme ma satisfaction, je ne souffle mot,

même devant les miens, de cette espèce de longévité moyenne, comme si je voulais prendre encore quelques airs de jeunesse; mais j'en remercie Dieu qui a conduit mes pas sur une route bordée de tant d'abîmes. En me livrant au sentiment religieux, il me semble que je célèbre mieux mon jour natal que si, comme au temps d'Anacréon et d'Horace, j'attendais dans mon jardin, des Lydie, des Lalagée au doux sourire, aux douces paroles, que si je faisais rafraîchir le Falerne dans une fontaine aussi transparente que celle de Blandusie, et me laissais couronner de roses par une troupe folâtre à qui cette parure de mes cheveux blancs paraîtrait assez ridicule.

Solitaire et serein, je suis les contours et respire les parfums de ma prairie fauchée pour la seconde fois, et dont les racines vivaces vont bientôt reproduire quelques paquerettes, quelques sauges odorantes, et des violettes d'automne. Je voudrais y voir une image des jours réservés à ma vieillesse.

A travers un labyrinthe d'arbrisseaux, je monte à mon pavillon élevé sur un monticule de ma fabrique, et de là je découvre une scène aussi riante que vaste, embellie par la Saône et ses riches coteaux, et qui va se terminer aux neiges

des Alpes que le soleil couchant teint d'une pourpre légère. Mes regards suivent avec distraction et un faible intérêt la fumée de ces bateaux à vapeur qui, sur la rivière centrale, vont joindre les tributs du nord à ceux du midi. J'aime mieux les arrêter sur les tourelles de ce petit château voisin de ma demeure, où je vins il y a vingt-cinq ans, vers le déclin de mon été, chercher mon angélique écolière; sur le berceau de tilleuls qui reçut nos confidences, sur l'église du village qui reçut nos serments. Il me semble que ces souvenirs, dont les années n'ont point altéré le charme, ôtent quelque chose à leur poids. Mon imagination ne demanderait pas mieux que de jouer, si je ne la contenais pour l'honneur de la philosophie. Hier encore, je m'entretenais sur ce même pavillon avec mon illustre voisin que je m'enorgueillis d'appeler mon ami. N'aurait-il point laissé dans ces agréables lieux quelque émanation de son génie? Une brise poétique ne descendrait-elle pas de *Saint-Point* sur *Bel Air!* Ah! mes soixante et dix ans me disent trop que je ne pourrais la recevoir et l'exhaler que d'un souffle haletant. Et pourtant je viens, sans le secours de la lyre et de la harpe, sans l'inspiration du génie, mais avec l'effusion d'un cœur

religieux, m'unir à ses *Harmonies*, à ses *Méditations*. Je voudrais coopérer autant qu'il est en moi à l'œuvre sainte de régénérer la bienveillance sociale, et de purifier par un nouveau baptême cette philanthropie qui avait causé une si douce exaltation à ma naïve jeunesse, et que mon âge mûr a vu si cruellement profanée et si odieusement invoquée.

Habitué dès ma jeunesse aux plus ardentes, aux plus périlleuses épreuves de la polémique, épreuves que je soutenais en présence de la tyrannie et des fureurs révolutionnaires, j'ai longtemps plus songé à combattre les partis qu'à les adoucir. La voix devient rauque au milieu des tempêtes. Je voudrais emprunter à mon voisin, non comme poëte, mais comme orateur, surtout comme philosophe, l'art de passer avec une sérénité fénélonienne à travers nos discordes et comme sans les apercevoir, l'art de calmer, d'ennoblir les esprits en leur présentant la perspective des soulagements et des bienfaits promis à l'ordre social. C'est cette mission que le religieux Wilberforce a remplie pendant quarante ans en Angleterre, et qui lui a valu le plus doux des triomphes, l'émancipation graduelle des nègres dans les colonies anglaises. Un tel rôle ne pouvait

rester vacant parmi nos députés du XIXe siècle. Combien n'aimons-nous pas à le voir rempli par un homme dont l'éloquence a le charme d'une lyre.

Le jour natal est surtout pour les vieillards le jour des souvenirs, et malgré les idées d'allégresse qu'on est convenu de lui attribuer, il a quelque affinité avec le jour que l'Église consacre à la fête des morts; mais une commémoration pieuse et tendre n'est pas tenue d'être lugubre. S'il est cruel de se rappeler l'heure de la séparation, on se dit : Celle de la réunion n'est pas éloignée. Toutefois il est loin de ma pensée de la désirer prochaine; de trop chers objets me le défendent. Mais on s'y prépare sans faste, sans effort, par de fréquents entretiens avec ceux qu'on a perdus. On les revoit dans les jours où leur parole fut le mieux inspirée, où leur main fut le plus secourable; on les revoit dans leurs jours de gloire, en pensant qu'ils jouissent d'une gloire plus haute; on les revoit dans leurs jours de souffrance et de martyre, en pensant qu'ils en touchent le prix; on recommence avec eux la jeunesse, l'enfance, toute une vie écoulée. Quand on s'est rempli de leur pensée dans la solitude, on tâche de s'établir leur substitut sur la terre; tout ce qu'ils ont

aimé on le soigne, on le cultive, on le protége, on le défend; ce qu'ils ont désiré vainement pour leurs amis, on tâche de l'accomplir; et à chaque effort plus ou moins heureux, on croit entendre leur voix qui dit : C'est bien. Nous tenons à faire honorer et surtout à faire chérir leur mémoire; nous gravons leurs traits et leurs paroles dans celle de nos enfants. Ils croient à tout ce que nous racontons sur eux de plus noble et de plus touchant, en voyant nos regards tantôt briller, tantôt s'humecter de larmes. Nous leur donnons ainsi ce que nous pouvons d'immortalité sur la terre, ou du moins dans notre intérieur, dans notre famille; qu'importe que le cercle soit étroit si la chaîne est intime. Avons-nous un conseil à donner, nous nous armons de leur autorité; c'est ainsi que chez les anciens un oracle inspirait un respect plus profond quand il paraissait avoir traversé plusieurs sanctuaires.

Un devoir légué et bien rempli satisfait deux âmes à la fois et dans deux mondes différents. C'est la plus forte armure qu'on puissse opposer à des douleurs déchirantes. Ce n'est plus seulement le devoir, c'est le tribut de l'amour. C'est une résurrection quotidienne dont l'amour est le ministre. Je n'aime pas à être convié à la tristesse.

Je m'y présente de bon cœur; mais je lui donne pour fidèle escorte et pour support, la pensée de Dieu. Pour songer aux êtres qui m'ont été enlevés, je n'ai pas besoin du fracas des vents déchaînés, de celui de l'avalanche, du torrent, du craquement répété de la foudre. Je ne vois là qu'une épreuve pour ma constance, un exercice pour ma pitié. Je n'entends là qu'une voix puissante qui dit à l'homme : Mesure ta force à la mienne, et viens chercher un refuge dans mes bras. C'est dans la fraîcheur, dans le calme d'une belle matinée de printemps, ou dans la fraîcheur toute bienfaisante d'une nuit d'été que j'aime à penser à la fille que j'ai perdue à la suite d'un fatal incendie qui faillit consumer ma famille entière avec moi. Mais un tel souvenir est rempli de circonstances si cruelles et si poignantes, que je n'ose en parler à sa mère qui prie de son côté peut-être, invoque cet ange et veille à me cacher la perpétuité de ses regrets, pour ne pas m'en accabler. C'est le seul mystère que nous ayons l'un pour l'autre.

Le matérialisme, en détruisant le grand avenir, détruit aussi tout le passé du cœur. A qui le philosophe de cette école adresserait-il ses plus tendres regrets pour ceux qu'il a perdus? A des mil-

lions d'êtres dispersés dans l'espace, à des globules d'oxigène, d'azote, d'hydrogène, de carbone, de phosphore, à des insectes objets de dégoût, à des animalcules pestilentiels. Tout est muet pour lui. Il ne peut toutefois chasser entièrement ses souvenirs; il en est souvent déchiré; sa logique les condamne comme une inconséquence, comme un démenti qu'il donne à ses principes, comme une déplorable lâcheté. Et cependant, un tel homme tient encore à la mémoire qu'il laissera, il voudrait vivre dans quelque cœur ami, reconnaissant. Qui sait si ce grand semeur de tristesse, d'ennui, de désespoir, n'aspire pas à être béni de la postérité, du genre humain, pour prix de ses desséchantes et brutales analyses. Que de dangers, que de morts ne braverait-il pas pour être placé au Panthéon? Oh! la belle chose que l'immortalité pour qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme! Eh! ne voyez-vous pas, à de telles espérances, qu'il y croit au moment même où il la nie. J'ai connu des matérialistes dont le cœur n'était point desséché au gré de leurs théories, qui trouvaient une intime douceur, ou du moins une consolation nécessaire, à consacrer une heure au souvenir d'une épouse qu'ils avaient perdue, d'une fille enlevée au prin-

temps de la vie ; ils m'ont avoué que dans ces moments ils se croyaient vus et entendus de l'objet regretté. Quand ils rentraient dans leurs théories, ils rentraient dans les ténèbres. Une foi ferme et tendre vous donne un pouvoir résurrecteur, se joue de la mort et lui reprend tout ce qu'elle croit nous avoir ravi, recomplète notre famille, nous rend la société qui vit nos premiers jeux, et celle qui nous forma aux plus mâles exercices de la raison, aux plus nobles efforts de la vertu. Elle peut tirer tout le monde ancien de ses ruines à l'aide des leçons qui nous en ont été transmises, des types du beau, des grands souvenirs qui nous en sont parvenus. La prosopopée est une figure de rhétorique usée et qu'on abandonne volontiers aux déclamateurs. Eh bien, nous n'avons guère de rêverie qui ne fourmille de prosopopées. Ne vous semble-t-il pas, quand vous payez un tribut à la mémoire d'un ami, d'un sage, d'un bienfaiteur de l'humanité, que cet encens monte jusqu'à leur séjour ? Comment ne pas adorer le Dieu qui a donné à mon cœur, plus encore qu'à mon imagination, cet immense et bienfaisant pouvoir ! Cette évocation des morts est une foi instinctive dont nul être humain n'est entièrement privé, et que tout l'arsenal d'une

philosophie maudite ne peut entièrement détruire, comme on vient de le voir. Je ne sais si le crime même parvient à l'arracher, car il lui est difficile d'arriver à un abrutissement qui étouffe ses remords, et le remords est fertile en évocations involontaires et terribles.

Sur le seuil de la mort, qu'il m'est doux de triompher de tout ce que cette image a d'horrible! Mais je n'écarte point, et certes nul homme ne le pourrait, ce qu'elle a de solennel, de mélancolique et de recueilli. La plus sublime des espérances veut s'appuyer sur la douleur et sur l'amour. La vallée de larmes est le chemin du ciel. Un cœur froid n'a rien à découvrir dans cette région. Une longue et douloureuse méditation, des soupirs et des pleurs, voilà l'enchantement qui soulève la pierre de la tombe.

Je te bénis, ô mon Dieu, toi qui m'as fait connaître de si dures épreuves. Jamais je n'ai été plus près de toi que lorsque tu me les as imposées; ces flèches qui ont percé mon cœur, l'ont élevé jusqu'à ton trône. La grandeur de tes promesses ne se découvre jamais mieux qu'à des yeux baignés de larmes. Dieu m'a fait une vertu de cette espérance qui est le support et le charme de ma vie. Ah! je ne trouve rien qui me fasse mieux

concevoir toute l'étendue de sa bonté, rien qui me dise plus fortement que son essence est amour. Toutes mes témérités sont justifiées. Je ne sais point lui rendre un hommage de terreur. Quand sa grandeur m'écrase, quand mes fautes m'humilient, une pensée qui s'adresse à lui me relève. Je ne suis humble et bas que lorsqu'elle m'abandonne. Que son souffle passe sur le roseau pensant [1], jouet de tous les vents contraires, il se redresse et n'envie rien au cèdre ; il croit rendre des sons mélodieux que les anges écoutent. La confession que l'on fait aux hommes (je ne parle pas de celle du saint tribunal) n'est souvent qu'une vengeance que l'on exerce contre ceux dont on a subi la loi, éprouvé les rigueurs, les dédains, envié les succès. Nos actes de contrition mondaine frappent une autre poitrine que la nôtre. Un homme de génie, et ce qu'il y a de plus étonnant, un homme d'une sincérité aussi courageuse qu'éloquente, n'a fait sonner la trompette du jugement dernier que pour se placer aux premiers rangs entre les bons ; et nul de ses contemporains, nul de ses lecteurs mêmes, n'a pu ou ne pourra confirmer ce jugement. Pour moi, mon bonheur est d'avoir été souvent entouré

[1] Expression de Pascal.

d'hommes qui valaient mieux que moi; ma gloire est d'en avoir été chéri. En pensant à mes bienfaiteurs, je porte plus légèrement le poids de mes défauts, comme ils les ont supportés eux-mêmes. Ils se promènent en cercle autour de moi dans mon pavillon, dans mon jardin, et sur les coteaux où j'entends le bruit et la joie des vendanges; je me recueille pour entendre leur voix, qui porte bien une autre joie à mon âme. Je leur confie mes pensées de vieillard, comme je leur confiais mes pensées de jeune homme.

Rentré dans mon cabinet, je les consulte encore. Ces morts bienveillants (et parmi eux il en est d'illustres) forment mon public; j'en fais mes juges, mes censeurs. Mes travaux ne peuvent leur être étrangers. Je continue mon frère avec un secret espoir que mes fils me continueront. Il est plusieurs de mes illustres contemporains dont je n'ai reçu les bontés qu'en passant, ou dont je n'ai pu qu'effleurer l'amitié. Eh bien, depuis leur mort, j'ai contracté avec eux des amitiés plus intimes. Voilà qu'en écrivant ce chapitre, je crois voir Bernardin de Saint-Pierre et Delille me sourire, comme ils me souriaient quelquefois. Si le public me reçoit peu favorablement, je porterai mon appel à ces heureux et aimables morts.

CHAPITRE XVIII.

Cette méditation prend un peu le caractère vague de la rêverie. — L'optimisme religieux ne peut s'interdire quelque essor poétique. — N'avons-nous à subir qu'une seule épreuve, le plus souvent fort imparfaite, pour mériter un jugement définitif sur les peines et les récompenses qui nous sont dues? — Examen des différentes sortes de récompenses promises par le polythéisme, par l'Alcoran, ou rêvées par des sauvages. — Les épreuves nouvelles ne peuvent-elles se passer dans quelqu'un des astres? — Quel parti les fables grecques n'auraient-elles pas tiré de la pluralité des mondes? — Examen sceptique de la vie antérieure supposée et affirmée par Platon. — Nécessité d'être sobre sur des conjectures de cet ordre.

DE LA PLURALITÉ DES MONDES ET DES MIGRATIONS DES AMES.

L'optimisme a sa poésie, ou plutôt de sa nature il est tout poétique. Il est religieux, mais il s'accorde plus de liberté que n'en permettent les religions positives. Seulement quand il se livre à des méditations aventureuses, il ne dogmatise pas, il ne donne pas ses hypothèses pour des démonstrations, ses espérances pour des symboles

de foi. Mais pour n'être pas désavoué par la philosophie, il s'approche autant que possible de la vraisemblance; que craint-il après tout? il s'appuie sur deux vérités inébranlables, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, patrimoine du genre humain. Il les épure des superstitions grossières et inhumaines qui ne seraient que des adorations sacriléges. Rien ne le trouble dans sa reconnaissance et son amour pour Dieu. Il considère notre petit globe comme une terre d'épreuves, et non comme une terre maudite. Quoique le mal existe, il n'y a pas pour lui de génie du mal, ou du moins il ne scinde pas la Divinité en deux parties qui se combattent. Tout travail qui peut conduire l'homme à une connaissance, toute souffrance qui peut développer en lui une vertu, est plutôt une épreuve qu'un mal aux yeux de l'optimiste, puisque c'est le principe et la condition nécessaire d'un grand bien; c'est du christianisme surtout qu'il tire cette philosophie. Rien n'est travail, mais tout est action pour Dieu. Le gouvernement du monde, ou physique ou moral, n'échappe pas un moment à son regard providentiel. Il a disposé notre âme comme il a créé nos organes pour une fin. Cette fin est aperçue par notre conscience et prouvée par notre raison.

Notre âme est aussi disposée pour une action persévérante, mais sous la condition du travail et de la peine en notre qualité d'être fini. Connaître, aimer, s'élever, voilà les trois fins de l'homme, et toutes trois aboutissent à Dieu. Notre connaissance, pour être sûre et bienfaisante, ne peut tendre qu'à contempler et admirer Dieu dans ses ouvrages. Notre amour terrestre se divinise lorsqu'il s'adresse à nos semblables, à nos compagnes qui, de concert avec nous, le reportent vers lui; rien n'est élévation vraie que ce qui tend à se rapprocher de Dieu. Je ne dis rien ici qui n'émane des vérités fondamentales du christianisme. Jusqu'à présent, ma marche est sûre autant que facile : tout à l'heure peut-être le sera-t-elle moins. Je vais énoncer des hypothèses qui, si elles ne sont pas hostiles à la foi, lui sont du moins un peu excentriques; mais comme je le disais au commencement de ce chapitre : Que craindrais-je après tout? Dussé-je être précipité de l'échelle des mondes que mon imagination va construire, je me retrouverai avec un Dieu rémunérateur et miséricordieux qui, sans me faire comprendre tout le secret des peines et des récompenses qu'il me destine, m'a enseigné le moyen d'éviter les unes et de mériter les autres. Je m'appuie sur le

principe d'induction qui gouverne aujourd'hui le monde scientifique aussi bien que le monde moral.

Depuis les découvertes de Copernic, de Galilée, de Képler et de Newton, on se demande si notre globe est seul habité, seul habitable. Lui constituer ce privilége exclusif, cela me paraîtrait ressembler au vulgaire de l'antiquité, qui voyait dans les étoiles des clous d'or attachés sur des cieux de cristal. Les dimensions calculées des planètes et du soleil, et les dimensions incalculables des étoiles, tendent bien plutôt à humilier notre globe et à en faire un point assez méprisable de l'univers physique. Mais avec l'intelligence, et surtout avec l'amour de Dieu, nous reprenons un rang qui n'est plus aussi humble. Entre le monde spirituel et le monde matériel il n'existe aucune proportion. John Herschell, qui marche aujourd'hui en roi de l'astronomie, nous permet de regarder le soleil lui-même comme habitable.

Cet immense univers n'est-il qu'une décoration d'opéra dont Dieu amuse notre vue? la vie qui surabonde ici manque-t-elle dans ces mondes sans fin? ne serait-elle qu'un accident de la matière qui n'a pu se produire que dans les conditions données de notre globe? serait-il une oasis d'intelligence dans le désert des cieux? L'harmonie

physique qui règle ces mondes opaques ou lumineux, les fait graviter les uns vers les autres, et vers un centre commun qui devient lui-même satellite d'un autre soleil, ne serait-elle pas une image rendue sensible de l'harmonie qui règne dans le monde intellectuel, et que la religion elle-même consacre par la hiérarchie qu'elle établit entre les anges? Cette gradation ne se montre-t-elle pas sur notre globe depuis la pierre jusqu'à la plante, depuis la plus imperceptible mousse jusqu'au cèdre, depuis le polype qui fait la transition du règne végétal au règne animal jusqu'à l'éléphant, et depuis la masse entière des animaux jusqu'à l'être qui pense, qui raisonne, qui devine les lois du monde, et qui s'élève à Dieu?

L'homme seul entre tous les êtres terrestres est averti de son immortalité. N'a-t-il qu'une épreuve à subir, et passe-t-il de plein saut à la vie purement intellectuelle sans l'intermédiaire des sens et des organes?

Quoique je sois un spiritualiste ardent et convaincu, il ne répugne point à ma raison que nous puissions arriver par gradation à une vie que le raisonnement, le sentiment et la parole divine nous font croire, mais qui n'a point de prise sur notre imagination.

Leibnitz, et la plupart des philosophes, même les plus spiritualistes, paraissent être de cette opinion. Le témoignage de la religion vient confirmer leurs conjectures. N'a-t-elle pas fait de la résurrection des corps un dogme de la foi? Si les bienheureux en attendant la fin du monde et le jugement dernier avaient été tout d'abord appelés à la vie intellectuelle, serait-ce au moment où ils touchent à leur plus haute récompense que Dieu les ferait déroger jusqu'à reprendre les organes qu'ils ont laissés sur la terre, et les éloignerait ainsi de la nature angélique qu'ils commençaient à essayer? D'ailleurs, n'est-il pas question de peines cruellement physiques pour les réprouvés?

L'enfant qui meurt quelques minutes, quelques jours, ou même cinq ou six ans après sa naissance; l'idiot, dont l'intelligence est froissée, obscurcie par des organes défectueux, tant d'autres infortunés posés dans des cas exceptionnels, ont-ils fourni sur la terre des épreuves suffisantes? Dieu se presse-t-il de juger si de tels êtres ont bien mérité ou démérité de lui, à coup sûr ce ne peut être dans une vie qu'ils ont à peine entrevue.

L'âme ne peut-elle animer plus d'un corps? La physiologie elle-même nous apprend que sur cette terre nous en animons sept ou huit, ou

même un plus grand nombre, sans sortir sensiblement de la même enveloppe; l'hypothèse d'une vie antérieure, lorsqu'elle est dégagée de tout ce qu'elle offre de choquant pour notre orgueil et de contraire aux données de la physiologie, est une de ces questions sur lesquelles l'intelligence humaine, livrée à elle seule, ne peut dire ni oui ni non. Le mot impossible ne doit pas se prononcer ici; cette vague croyance a dominé dans la partie la plus éclairée du monde ancien. Platon l'a fait entrer dans les probabilités philosophiques, et ne lui a donné que trop de valeur et d'importance dans ses raisonnements sur l'immortalité de l'âme. Le christianisme, en appuyant cette immortalité sur une autre base et sur une autorité plus entraînante, a discrédité cette hypothèse, et cependant les Pères de l'Église qui, tels que saint Augustin et Pascal, insistent beaucoup sur le péché originel, induisent même involontairement l'esprit à supposer une existence antérieure; car d'après les idées que nous pouvons nous former de la justice et de la bonté de Dieu, ce sont nos propres péchés et non le péché d'un premier père que nous pouvons expier. La justice de Dieu doit être encore moins rétroactive que la justice humaine.

Soit qu'on nous accorde les idées innées de Platon, de Cicéron et de Descartes, ou les idées nécessaires, des formes nécessaires de notre esprit de Kant et de la plupart des philosophes allemands; il faut bien convenir que les sensations paraissent souvent réveillées et qu'elles occasionnent des idées qui ne sont pas de leur domaine. La physiologie rend un compte si absurde de nos dispositions intellectuelles, de nos instincts, de nos inclinations, qu'elle n'a nul droit de se railler de l'hypothèse de Platon. Sans doute c'est un *peut-être;* si la raison ne le démontre pas, du moins elle n'en est pas blessée; peut-être sommes-nous des anges tombés qui n'ont pas mérité d'être plongés dans le séjour sans espérance, et qui font pénitence sur la terre, pénitence assez douce et digne de la bonté de Dieu, puisque la plupart des hommes y prennent goût et sont très-fâchés de la voir finir; peut-être sommes-nous des anges au berceau environnés des langes de la matière, et qui n'ont que trop de penchant à s'y habituer et même à les chérir.

A coup sûr nous n'avons aucune idée distincte d'être sortis d'un autre séjour; mais la manière dont nous acquérons nos connaissances peut bien faire supposer une éducation commencée ailleurs;

et le divin Platon qui chérit tant cette hypothèse, en serait lui-même une preuve, par une sublimité qui semble ne pas appartenir à la terre.

Mais le sentiment de notre immortalité est bien d'une autre consistance, d'une autre généralité, on pourrait presque dire d'une autre universalité chez les hommes; elle se déduit bien plus évidemment de la nature d'un être qui pense, raisonne, a le sentiment du beau, du bon, du juste, et s'élève jusqu'à l'être infini par deux voies : le raisonnement et l'amour.

Ne vous étonnez pas si les premiers hommes et les premiers législateurs qui étaient des poëtes n'ont présenté que des idées informes, grossièrement matérielles ou languissantes des différents théâtres d'une autre vie, soit pour les peines et les récompenses. La société dans l'enfance devait commencer par les mêmes idées qui chez nous captivent le plus l'imagination des enfants. Ces séjours ils les faisaient appartenir encore à notre globe qu'ils ne connaissaient pas.

Quoique je sois loin d'exclure la possibilité d'une vie antérieure du nombre des données conjecturales sur lesquelles la philosophie peut s'exercer, je repousse avec dégoût la métempsycose indienne transmise aux Grecs par Pythagore; elle

est avilissante pour la nature humaine, elle efface la démarcation entre l'animal qui sent et l'homme qui pense. Elle n'est point une expiation, puisque la brute n'a nulle conscience d'un délit antérieur, et ne peut être humiliée du rôle plus ou moins bas qu'elle joue dans la nature. J'imagine que l'empereur Vitellius, transformé dans l'animal dont il eut les appétits gloutons, ou que Robespierre, transformé en hyène, se trouveraient fort bien dans leur nouvel état, et je ne sais par quelles bonnes œuvres ils pourraient mériter d'en sortir.

Avec tant de cieux à notre disposition, nous accommoderons-nous d'une émigration souterraine qui nous conduirait aux enfers, ou aux champs Élysées du polythéisme hellénique ou romain? Passerons-nous au régime des ombres éternellement babillardes condamnées à n'avoir pour sujet d'entretien que ce qu'elles ont fait sur la terre? Couchez-moi sous les plus frais ombrages des champs Élysées, j'y souffrirai comme un damné, s'il me faut toujours entendre le même récit, fût-ce de la bouche d'Homère ou d'Hérodote; autant vaudrait remplir le tonneau des Danaïdes ou tourner la roue d'Ixion. Il est vrai que les nouveaux arrivants peuvent quelque peu

varier l'entretien. Mais il y aura toujours un grand fonds d'ennui dans les nouvelles d'une terre à laquelle on ne tient plus. On nous parle à la vérité d'exercices et de jeux, mais demandent-ils un grand effort de vigueur et d'adresse? quand il s'agit d'objets fantastiques, le plus faible enfant ne peut-il pas faire tous les prodiges de Milon de Crotone?

Je n'en finirais pas si je voulais parcourir tous les paradis (car je ne veux pas parler ici des enfers), tous les paradis créés par l'imagination des peuples, des pontifes, des législateurs, des bardes et des poëtes, depuis ceux de Mahomet, d'Odin et d'Ossian, jusqu'à ceux des peuplades africaines qui seront transportées dans un séjour où à leur tour elles commanderont aux blancs, ou des peuplades américaines qui chasseront dans des forêts merveilleusement abondantes en gibier.

Les matérialistes modernes et les vieux suivants d'Épicure font seuls exception à cette croyance. On sait que chez les peuples anciens, les nations peu éclairées, et même chez quelques-uns des premiers chrétiens, Tertullien entre autres, le matérialisme n'est point exclusif de l'immortalité, quoique assurément ce soit une mauvaise route pour y conduire. Quant à nos matérialistes, ils ne sont

pas flatteurs : les débris de notre âme, s'ils sont épargnés par les vers, feront un excellent fumier, et seront ainsi rendus au grand tout. S'accommode qui voudra de ce genre d'immortalité. J'aimerais encore mieux celle des chasseurs américains, sans avoir aucun goût pour cet exercice. Entre tous ces paradis, il y en a un qui m'est odieux, c'est celui de ces guerriers d'Odin qui passent leurs jours à couper des têtes, fidèles à renaître comme celles de l'hydre de Lerne, et à qui de révoltantes Hébés versent pour nectar le sang de leurs ennemis mêlé à l'hydromel. Vous voyez que la politique des guerriers et des conquérants déprave une sublime croyance que Dieu a mise dans nos âmes, mais qu'il est aisé de teindre des passions humaines, même les plus farouches. Le paradis de Mahomet a fait une merveilleuse fortune chez des peuples orientaux habitués à la mollesse et à la volupté. Ce ciel, transformé en bosquets délicieux et tout peuplé de harems pour les justes, ne pouvait être trop acheté; aussi a-t-il fait naître des prodiges d'enthousiasme, d'héroïsme et même de bienfaisance qui ont rajeuni le vieil orient et ont paru pendant deux siècles le destiner à l'empire du monde. Ainsi Mahomet a vaincu la mollesse par la vo-

lupté. Le paradis qui satisfait le plus aux tendres sentiments du cœur, quoiqu'il soit encore trop mêlé d'images de combats, est celui dont Ossian est le chantre ou l'inventeur, si pourtant Ossian a existé. Il fait bénir à des peuples septentrionaux jusqu'aux tempêtes qui désolent, ou du moins attristent leurs contrées. Le choc le plus affreux des nuages leur fait entendre des voix chéries, celle d'un ami, d'un père, d'une compagne, d'un fils ou d'une fille qu'ils ont perdus; ces êtres sacrés viennent les consoler dans leur douleur, les inspirer dans leurs chants, dans leurs méditations, dans les résolutions qu'ils ont à prendre. Mais ils ont une fonction de plus, c'est celle d'être les puissants auxiliaires de leurs fils, de leurs frères, dans les combats qu'ils soutiennent pour leur patrie, de jeter la terreur dans les rangs ennemis, ou de lancer contre eux la foudre; ne sent-on pas un goût de christianisme et même de martinisme dans une telle croyance? A travers toutes ces fictions plus ou moins pauvres, vous reconnaissez que rien n'est plus inhérent au cœur et à l'esprit de l'homme que la croyance et le sentiment de son immortalité. Son intelligence ne s'étonne nullement du passage de son âme dans un séjour inaccessible à ses sens et pour le-

quel l'imagination ne connaît pas de moyen de transport; il ne faut donc pas nous embarrasser de ceux qui nous conduiraient dans telle planète, dans tel soleil où nous trouverions plus d'espace, plus de diversité, et où nous aurions le bonheur de faire de nouveaux amis et de retrouver les êtres chéris qui nous attendent. Je sais bien que la science nous refusera ses secours, elle ne nous permettra pas d'user pour ce voyage de ces rayons lumineux qui viennent du soleil en sept minutes, puisqu'ils n'y remontent pas; ce serait pourtant un char bien expéditif; mais gardons-nous de matérialiser l'âme pour l'aider dans le trajet. Il n'en coûte pas plus à la puissance de Dieu de la transporter à quelques millions ou à quelques milliards de lieues que de la créer, ou de la porter à quelques pas de distance après la mort.

Oh! pourquoi les Grecs n'ont-ils pas eu connaissance du système du monde et des merveilleuses dimensions des astres! quel charme leur imagination si féconde et si ingénieuse en allégories morales n'aurait-elle pas prêté à cette mythologie céleste? Les poëtes auraient sans doute usé fort capricieusement du champ immense ouvert à leur esprit d'invention. Mais eux qui savaient animer

les arbres et les rochers, et peupler les forêts, les fontaines, les fleuves et les mers de faunes, de sylvains, de nymphes, de néréïdes, n'auraient-ils pas su animer et peupler des mondes resplendissants de lumière? Mercure n'aurait plus été chargé du monotone emploi de conduire des âmes sur les bords de fleuves noirs et fangeux, tels que le Styx et l'Achéron; mais il les aurait transportées dans des planètes plus ou moins commodes suivant le mérite des âmes. Les poëtes lui auraient recommandé de loger celles des ambitieux, des conquérants, de tous les hommes animés de l'esprit de ravage dans ces comètes au long cours qui, s'éloignant du soleil comme des esclaves indociles, et puis s'en rapprochant comme pour le défier et le détrôner, supportent les plus grandes horreurs du froid et du chaud, et finissent par se dissoudre en vapeurs. Apollon n'aurait plus eu à descendre de son char pour se reposer sur la double colline, mais c'est du haut des cieux qu'il aurait conduit le chœur non plus des neuf muses, mais des planètes et de leurs satellites. Jupiter aurait quitté un astre trop peu fait pour sa toute-puissance, et se serait élevé bien haut au-dessus de son fils Apollon, et de tous les autres Apollons conducteurs de soleils.

Vénus, sans doute, aurait conservé sa demeure et sa Paphos céleste. Ici je crains que l'imagination des poëtes n'eût pas mis assez de réserve dans les voluptés de ce séjour, et n'eût devancé en faveur des justes et des amants fidèles ce paradis de Mahomet. Mais Platon serait venu tout purifier et tout embraser d'un chaste amour.

Si l'imagination a peu brillé dans les récompenses assignées aux justes, hors du christianisme, elle s'est bien dédommagée en inventions de supplices pour les méchants et les impies; la plupart des religions semblent s'être porté le défi à qui fournirait le code de terreur le plus complet et le plus raffiné; et les traditions populaires ont beaucoup ajouté à ces sinistres inventions des poëtes, des pontifes et des despotes législateurs. En exagérant ce ressort, elles l'ont affaibli, et rendu presque nul. L'enfer est la partie ruineuse des religions; la crainte qu'il inspire et que tout invite à secouer, fournit à l'athéisme le rôle d'un libérateur. Voyez avec quels transports irréligieusement poétiques Lucrèce célèbre Épicure, comme s'il avait bien mérité du genre humain pour avoir remplacé le Tartare par le néant, et pour avoir ouvert un champ plus libre aux vices, aux crimes et à la tyrannie. Le modeste Virgile,

dans ses Géorgiques, félicite Lucrèce d'avoir foulé aux pieds le bruit de l'Achéron avare, et cependant, lorsque dans ce poëme il descend avec Orphée aux enfers, il retrouve ce même Achéron, ces furies et ces supplices pour lesquels il se plaît à renouveler notre terreur. Mais dans ces lieux de désolation, ce tendre et grand poëte fait descendre, à l'aide de la mélodie, un éclair de pitié qui traverse un moment le cœur des Euménides. Sa philosophie grandit dans l'*Énéide* et se teint des couleurs de Platon et de Pythagore. Lassé de plonger les âmes dans les feux dévorants, de les clouer sur des rochers, d'en faire le jouet des vents furieux, il prête aux flammes du Tartare une vertu purificative qui, au bout de mille ans, permet aux coupables, peut-être pas à tous, de boire l'eau du Léthé, et de recommencer une nouvelle existence sur la terre. Il anime ces champs Élysées, qui tout à l'heure nous semblaient voués à un si morne ennui, par de jeunes ombres, qui bientôt, c'est-à-dire dans quelques siècles, seront appelées à la vie, et qui déjà empreintes des passions et des vertus qu'elles doivent déployer sous le nom de Brutus, des Camille, des deux Scipions, de César, accompliront les grandes destinées de Rome.

Oh! donnez à Virgile, à Homère, à Pindare, à Ovide, et à ce jeune Lucain que la vieille mythologie a déjà fatigué au point qu'il en dédaigne le secours; donnez-leur tous ces mondes immenses dont notre imagination hyperboréenne ne sait rien faire, ou qu'elle contemple avec un télescope hébété, ou si vous le voulez, accordez plus de liberté à des poëtes chrétiens, tels que le Dante, le Tasse, et même l'Arioste, Milton surtout, Klopstock, Chateaubriand et Lamartine; affranchissez-les quelque peu de la crainte d'offenser le dogme et de heurter quelques textes obscurs et rigoureux; joignez-y ou placez à leur tête les philosophes dont je viens de rappeler le nom, le génie et les bienfaits, et vous verrez que l'harmonie de l'univers intellectuel sera mise en rapport avec celle de l'univers physique.

Mais qui de nous ne se sent poëte par une belle nuit d'été, sous un ciel resplendissant? Jusque dans le cloître austère qui ne laisse voir qu'un coin de cette scène magnifique, la poésie sort à pleins flots du cœur, ainsi que la fontaine de Vaucluse coule comme un fleuve abondant, en sortant d'une source pure que cache et que protége une voûte de rochers. La jeune religieuse se lève, et pudiquement couverte comme si un œil pro-

fane pouvait la suivre, elle s'attache aux barreaux de sa cellule, s'abreuve des joies des Pères du désert, ou s'abandonne plus tendrement encore aux extases d'amour de sainte Thérèse, et croit se sentir effleurée par l'aile du chérubin, de son bon ange qui doit la conduire vers le divin époux. N'est-ce pas une chose étonnante que la religion de la croix, qu'une religion qui montre ici une vallée de larmes, et plus loin la terrible vallée de Josaphat, conduise l'âme à de sublimes délices que le monde n'avait pas encore connues?

Pénétrez dans ces jardins sous ces berceaux magnifiquement illuminés où retentissent les sons d'une fête qui réunit tout ce qui peut charmer les sens et enflammer l'imagination; un jeune homme y marche à grands pas, s'y dérobe avec empressement à cet agréable tumulte, cherche un endroit plein de silence, où il ne se trouve plus qu'avec ce beau ciel, ses souvenirs et les seules espérances qui puissent le consoler. Soit qu'il pleure une mère, une sœur, une jeune amie qu'il allait peut-être conduire à l'autel, il demande à ces astres paisibles lequel d'entre eux recèle le trésor de son âme : il fait son choix pour sortir d'une rêverie indécise. Un astre ami lui révèle le secret de sa destination bienfaisante.

C'est là que se continuent, que se reprennent les tendres affections commencées et brisées pour quelque temps sur la terre. Une société d'âmes d'élite y rend l'apparition du mal beaucoup moins fréquente que sur ce globe. Mais on doit encore y témoigner son amour, y mériter de plus hautes faveurs de Dieu par des soins, des travaux, des dévouements, par une piété qui va toujours s'allumant avec la reconnaissance. Le jeune homme y a reconnu, y contemple les êtres qu'il a perdus, et leurs traits si chéris lui paraissent rayonner de l'éclat dont cet astre scintille. Peut-être ce séjour ne sera pas encore définitif; eh bien, on se fera toujours une escorte fidèle en passant d'un monde dans un autre, comme des colombes qu'aucun coup de vent ne sépare.

Eh bien, de telles rêveries, de telles espérances sont universelles parmi les hommes, et il faut pour les étouffer une croûte épaisse de vices, de crimes, d'une incrédulité brutale ou systématique. Qu'importe que l'espérance s'arrête à des régions plus humbles, ou ne sorte pas des limites de notre atmosphère ou de notre séjour terrestre; si l'on croit voir les mêmes scènes de plus près, si le Calédonien les place dans les nuages, le malheureux nègre dans quelques îles heureuses

créées par son imagination; si la Canadienne croit entendre la voix de son enfant ou de son époux dans le bruit du feuillage, dans celui du torrent; si nous-mêmes nous faisons descendre du ciel des apparitions familières; si telle inspiration qui nous donne des forces surnaturelles pour le bien nous paraît venir d'un père, d'un ami, d'un guide de nos jeunes années, dont la voix nous est toujours présente; la mort n'en est pas moins trompée, et Dieu veut qu'elle le soit; Dieu veut nous apparaître derrière ce sinistre fantôme.

Il y a environ un siècle et demi que Fontenelle se croyait bien hardi de présenter l'hypothèse de la pluralité des mondes, et tirait un joli feu d'artifice de traits d'esprit et de galanterie pour dissimuler son audace. Aujourd'hui qui refuserait d'y croire? L'hypothèse du passage des âmes humaines dans d'autres mondes n'est pas aussi accréditée. Cependant, depuis que la spiritualité de l'âme est parvenue au plus haut degré de l'évidence démonstrative, depuis qu'elle domine dans toutes les écoles de philosophie, sauf peut-être quelques amphithéâtres d'anatomie où l'on respire encore l'odeur cadavéreuse du vieux matérialisme, cette espérance, sans être démontrée ni susceptible de démonstrations, peut être mise

au rang des hypothèses les plus plausibles. Il faut bien que l'immortalité de l'âme s'exerce sur un ou plusieurs théâtres. Il n'en est point de plus abordable à l'imagination ; cette hypothèse n'effarouche pas la raison et se prête aux jugements, aux conjectures que nous formons à l'aide de nos sens. Elle sert d'intermédiaire et d'introduction à l'état de pur spiritualisme. Son suprême mérite est d'établir le régime providentiel de Dieu sur les bases les plus dignes de sa toute-puissance, de sa justice et de sa bonté active. Rien ne peut donner une plus haute idée de son omniprésence, de son action universelle. Je comprends que la foi timide prenne quelque ombrage de ces mondes que l'Évangile n'a point révélés explicitement; qu'importe ? s'il les fait conclure. Où sont ces limbes dans lesquels les patriarches, les hommes de paix, de justice et d'amour attendaient la venue du Christ, et ceux où des théologiens plus miséricordieux que beaucoup d'autres, placent des enfants non purifiés par le baptême, et osent même faire entrer Socrate et Marc-Aurèle? La foi nous commande-t-elle de chercher sous nos pieds et dans l'opacité de notre globe, des enfers, des purgatoires? Ces cercles que le Dante imagine pour ces deux séjours inégalement terribles, ne

s'appliqueraient-ils pas mieux aux sphères célestes? Pourquoi n'y aurait-il pas une fraternité entre tous les êtres intelligents? la chaîne d'amour qui nous lie à Dieu ne peut-elle nous lier encore non-seulement à des anges, à des saints, mais à ceux qui dans l'univers travaillent à le devenir? n'y a-t-il pas des gradations dans le séjour de récompense et de félicité? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père? saint Jean et saint Paul, dans leur ravissement au ciel n'y ont-ils pas vu des stations diverses?

J'ai déjà cherché à prévenir les objections des savants contre l'hypothèse favorite des optimistes. Je conviens pourtant que cette hypothèse de l'émigration des âmes dans plusieurs globes amuse plus l'imagination qu'elle ne satisfait le cœur impatient de revoler à la source d'amour. Parmi les esprits ardents, il en est peu qui ne se soient complu quelques moments dans cette rêverie, mais on n'y tient guère! on veut un vol plus rapide, une reconnaissance plus immédiate des êtres qu'on brûle de rejoindre. L'esprit s'effarouche d'avoir à revêtir de nouveaux organes dont il ne se fait pas l'idée, de ne procéder que par de faibles réminiscences, d'être pour plusieurs siè-

cles retardé sur la route d'une félicité suprême, de recommencer des épreuves difficiles et périlleuses; pour moi j'incline fort à penser que nos épreuves ne peuvent être finies dès cette vie, au moins pour le plus grand nombre de nos semblables; car il en est plus de la moitié pour lesquels elles ne sont pas même commencées, et beaucoup d'autres auxquels Dieu peut accorder la permission de les recommencer dans des conditions plus favorables; la gradation, loi permanente de l'univers physique, pourrait bien être aussi une loi de l'univers intellectuel.

L'hypothèse de l'émigration des âmes dans un ou plusieurs globes, pourrait servir de complément à celle d'une vie antérieure. Il est des âmes privilégiées qui peuvent avoir achevé dignement ici-bas leur pénitence ou leur exil dans le monde matériel. C'est pour elles, c'est pour le petit nombre des élus que le Christ ouvre immédiatement le royaume des cieux dans toute sa splendeur. Il serait possible, et j'ose ajouter qu'il me paraîtrait équitable que le commun des hommes passât encore par une suite plus ou moins longue d'expiations et de purgatoires plus ou moins supportables. Car nous sommes en général d'une nature plus mélangée de vertus et de vices, que parfaits dans

les unes et consommés dans les autres. Suivant ces proportions diverses, les uns peuvent monter plus haut, c'est-à-dire s'approcher plus du bonheur, les autres descendre plus bas, c'est-à-dire être exposés à des peines plus sévères; l'édredon du voluptueux peut être changé en un lit d'épines. L'homme pervers et corrompu, le scélérat même, sont avertis par leur conscience qu'ils se sont préparé un séjour plus ou moins prolongé de souffrances, et le suicide, qu'il ne rejette un fardeau que pour en supporter un plus intolérable. Je ne dis rien ici qui ne résulte non-seulement de l'enseignement religieux, mais de notre sentiment moral.

Quant aux âmes plus pures, Dieu leur tient compte non-seulement de leurs œuvres actives, mais de leurs souffrances saintement supportées : de là cette prédilection que le divin Rédempteur montre pour les pauvres et pour les affligés.

On trouvera peut-être que je m'étends avec trop de complaisance sur cette rêverie ou méditation, comme il conviendra de l'appeler; je ne le fais pas sans quelque scrupule de m'écarter de la sévérité philosophique, quoique Platon, Leibnitz, et Cicéron dans le Songe de Scipion, l'une de ses œuvres philosophiques les plus délicieuses,

puissent me servir ici d'autorité. Mais je crains de compromettre un dogme aussi nécessaire à la société humaine que celui de l'immortalité de l'âme, un dogme aussi démontré par la puissance de la réflexion jointe à celle du sentiment, par des hypothèses que la raison peut beaucoup moins affirmer. Celle de la transmigration des âmes dans des séjours où elles pourraient s'unir encore avec de nouveaux organes s'était en quelque sorte enracinée dans mon esprit, et s'y offre toujours involontairement. Dans le temps de la Terreur, et lorsque pour y échapper je servais dans les rangs de l'armée, une si douce rêverie charmait mes nuits de bivouac. Dans cette espèce de théologie sidérale, je plaçais mes amis ou d'illustres victimes dans quelques-uns des astres qui me versaient leur douce clarté, et surtout dans les planètes qui composent notre système solaire; je les réunissais à des êtres de leur choix, de leur intimité, à tous les justes dont le supplice méritait le plus mon indignation et m'arrachait des larmes, à tous les sages qui avaient souffert comme eux; ainsi que Socrate prêt à boire la ciguë aimait à se réunir dans ses espérances avec d'illustres victimes de l'injustice des hommes; mais je ne les laissais pas confinées dans ce nouveau séjour; je les mettais

en communication avec le ciel de l'Évangile, dont ils s'approchaient tous les jours.

Telles étaient mes méditations à la clarté de la lune que ma veille militaire me permettait de suivre longtemps dans son cours; et voilà que maintenant je suis un ingrat pour cette pauvre lune si chérie des poëtes, des rêveurs et des amants. Les savants me l'ont défigurée. C'est suivant nos astronomes un astre laid et chétif autant qu'il est fantasque. Privé d'atmosphère à ce qu'on dit, mais on n'en est pas bien sûr, il n'est pas habitable pour des êtres un peu semblables à nous. Mais la science elle-même vient m'offrir la plus magnifique des compensations, puisqu'elle me permet maintenant d'habiter le soleil. Béni soit cet Herschell qui gouverne aujourd'hui le monde sidéral. Je puis, grâce à lui, traverser cette immense atmosphère lumineuse dont s'entoure le soleil.

Mais il est temps de m'arrêter dans ce vol téméraire. Les esprits sérieux et sévères ne manqueront pas de condamner tout ce chapitre où règne en effet beaucoup de vague; mais quoique certains de notre immortalité, nous n'y pouvons toucher que par le vague. Je les prie de me pardonner de traduire ici des rêveries auxquelles

eux-mêmes ont pu se livrer. Après tout, c'est une manière fort agréable de rêver dans une nuit de bivouac, et fort innocente de rêver à la belle étoile.

Je dirai dans le chapitre suivant comment mes idées sur ce sujet se sont modifiées et sagement humiliées, dans un entretien que j'ai eu le bonheur d'avoir avec madame de Staël.

CHAPITRE XIX.

Portrait de madame de Staël. — Séjour de l'auteur à Copet. — Préoccupation de M. Necker et de sa fille. — Entretien où sont parcourues rapidement quelques-unes des hypothèses présentées dans le précédent chapitre. — Madame de Staël conclut et prouve que c'est pour nous un double bienfait d'avoir la certitude de notre immortalité et de ne pouvoir nous former une idée claire et positive du lieu où elle s'exercera.

ENTRETIEN AVEC MADAME DE STAËL SUR LE SUJET PRÉCÉDENT.

Ce n'est plus moi qu'on va entendre sur un sujet qu'il est utile, et ce me semble, agréable de continuer : c'est madame de Staël. Si quelque foi est due à un historien, on me croira, lorsque je déclare que ceci n'est point un entretien fictif, tel qu'en ont imaginé deux rois de la philosophie, Platon et Cicéron, et tant d'autres moralistes à leur exemple. Le fond en est très-vrai. Je ne prête à madame de Staël aucun sentiment, ni presque aucune idée, qu'elle n'ait exprimé avec

une éloquence dont je garde l'impression, mais qu'il m'est impossible de reproduire.

Il ne fut donné, je crois, qu'à madame de Staël, entre tous les auteurs admirés, de surpasser dans sa conversation les plus beaux effets de son style. C'était une lyre montée sur tous les tons. Chaque sujet lui fournissait une corde nouvelle. L'art n'eût pu aller plus loin et rien n'y était artificiel. Tout partait d'une âme sincère qui donnait à tous ses sentiments le feu d'une passion. La femme aimable de Paris, après quelques jeux d'esprit, après un épanchement de bienveillance qui n'était jamais banal, se transformait tantôt en un poëte inspiré, tantôt en un philosophe transcendant, tantôt en un orateur pressant par la dialectique et fertile en beaux mouvements de l'âme. Corinne, oui sa propre Corinne, eût paru monotone auprès de madame Staël, à qui tout point de départ suffisait. Elle savait vous entraîner dans sa sphère, ou vous y attirer doucement, car elle écoutait à merveille. Elle doublait votre esprit par son éloquence, ou par une de ces flatteries délicates, dont le charme est irrésistible quand il paraît s'y mêler une illusion du sentiment. A quelque hauteur qu'elle s'élevât, il vous semblait avoir fait une moitié du chemin avec elle.

La nature, comme pour ne pas l'accabler de ses dons, ou pour nous ménager, lui avait refusé la beauté; mais elle lui avait accordé un son de voix enchanteur, des yeux charmants, où se réfléchissait tout le ciel de son âme, ciel quelquefois orageux. Toutefois, la force virile de son esprit ne l'empêchait pas d'éprouver plus d'une faiblesse du cœur féminin. Elle était née conquérante; c'était une coquette inspirée; elle ne plaignait point sa peine pour acheter par des flots d'éloquence une conquête qui n'eût coûté qu'un sourire à une jolie femme. Tel homme qu'elle savait avoir murmuré contre elle le cruel mot de laideur, a dû tomber à ses pieds ébloui par son esprit. Il est vrai qu'elle aidait quelquefois au charme par une toilette qui n'était pas d'une prude, et qui lui faisait recouvrer maint avantage. Sa conversation était extrêmement pudique; les moindres gaietés étaient pour elle de sales quolibets; mais elle aimait à parler d'amour, et ne montrait nul rigorisme pour les grandes passions; elle en vantait plusieurs qui n'étaient pas d'une légitimité parfaite, sans songer que les passions d'apparat sont souvent les moins profondes. Elle n'en inspira, je crois, qu'une seule qui fut à toute épreuve. Je parle de son second mari, M. de Rocca;

mais comme son amitié était pleine de dévouement, elle eut des amis dévoués qui firent de nobles épreuves de leur fidélité durant sa longue disgrâce.

Mais sa grande ambition était de subjuguer des hommes politiques, et de leur faire subir l'ascendant de ses opinions. C'était cette supériorité même qui les rendait plus rebelles. Ce n'était certes pas là un moyen de captiver Bonaparte. Toute bienveillante, incapable de fiel, elle avait la manie des réconciliations; il n'en était point de si impraticables qu'elle ne tentât. Je n'ai jamais vu réussir une seule de ces transactions qu'elle avait préméditées. Elle proposait des concessions de part et d'autre qui restaient sans échos. Chénier disait en sortant : *Madame de Staël ne sera jamais des nôtres ;* et Portalis, quelle que fût sa modération, disait : *Madame de Staël nous abandonne.*

J'eus le bonheur de la connaître peu de temps après cette journée de salut, dont le nom, *le 9 thermidor,* survivra toujours à la ruine du calendrier républicain. Mais ce salut était encore bien incertain, puisque au nombre des vainqueurs de Robespierre on comptait plusieurs de ses émules en cruauté, tels que les Billaud-Varennes, les

Collot-d'Herbois et les Vadier. J'étais entré de bonne heure dans la croisade des écrivains qui voulaient rendre cette journée signifiante pour l'humanité, et faire entrer la Convention dans les voies nouvelles qu'elle voulait et n'osait tenter. La terreur reparaissait encore et s'annonçait par des levées insurrectionnelles de quarante mille hommes; le député Ferraud fut sa dernière victime, et le faubourg Saint-Antoine, qui dominait sur Paris et sur la France, fut enfin réduit à capituler et à poser les armes. Après la victoire, madame de Staël n'eut d'autre soin que de modérer une ardeur qui, après avoir servi et dominé la Convention rendue à de meilleurs sentiments, allait maintenant se diriger contre elle.

Ses avertissements prophétiques eurent le sort de ceux de la fille de Priam, prêtresse d'Apollon. Après la journée où Bonaparte foudroya notre jeune et imprudente milice, elle passa du côté des vaincus, et je fus un des proscrits pour lesquels elle signala son intérêt protecteur. Deux ans après survint cette journée néfaste du 18 fructidor, où le Directoire, en tuant la constitution qui lui avait donné l'être, se frappa lui-même ainsi que la république d'un coup mortel. Elle contribua beaucoup à changer la dépor-

tation à laquelle j'étais condamné avec d'illustres compagnons de malheur, en une prison que je subis à Paris pendant le long cours de deux années. La reconnaissance se joignait pour moi à tous les sentiments qu'une telle femme devait inspirer. Mais j'étais destiné à me trouver souvent dans des opinions plus ou moins contraires aux siennes. Elle s'était fait une espèce de culte pour le héros de l'Italie; elle ne tarda pas à se refroidir, à se brouiller avec le premier Consul, dont elle voulait faire un Washington, en dépit de la nature qui l'avait fait César. Rien ne lui était plus odieux que le mensonge d'une république, où un homme qui était quelque chose de plus qu'un roi, apparaissait avec l'escorte de deux consuls destinés à porter son manteau, sans parler d'un sénat bien civil, d'un tribunat parfaitement apprivoisé, et d'un corps législatif muet d'admiration, et *de par la loi*. Pour moi, froissé de dures épreuves qui dataient du 10 août, heureux de respirer, et de voir que tout respirait autour de moi, je m'accommodais d'une dictature où des lauriers tenaient lieu de la hache des licteurs, et qui nous valait une administration pleine de génie, une législation pleine de sagesse. Je voyais tous les jours croître les res-

sentiments, je dirais presque les fureurs de madame de Staël. Ce fut à mon tour à jouer le rôle de Cassandre, et à prodiguer des avertissements inutiles.

Bientôt elle ressentit les cruels effets de la lutte inégale où elle s'était engagée, et qu'elle ne voulait pas pourtant abandonner. C'était comme un débat entre deux conquérants : l'un aspirait à l'empire du monde, l'autre à l'empire de l'opinion.

Mais ici l'opinion marchait avec le premier Consul, et non sans motifs légitimes, car le Consulat, quoique non exempt de fautes graves, fut admirable dans les grands résultats jusqu'à l'époque où Bonaparte versa le sang du duc d'Enghien, triste consécration de l'empire où il allait s'élever.

En 1802 tout s'offrait sous un aspect aussi calme qu'imposant; je fis un voyage en Suisse, et ne manquai pas d'aller visiter à Copet madame de Staël, dont l'exil avait déjà commencé, quoiqu'il ne fût pas encore prononcé directement. Mais elle avait reçu de tous côtés des avis officieux et pressants qui l'invitaient à quitter Paris, théâtre quotidien des merveilleux succès de son improvisation, et devenu la seule atmosphère qu'elle pût respirer librement.

M. Necker vivait encore, et venait de publier un écrit politique de nature à augmenter beaucoup les ressentiments du premier Consul, car le vieux et illustre ministre l'invitait à suivre l'exemple de Washington; il ne manquait à un tel écrit que la signature de madame de Staël. M. Necker s'était rapproché des sentiments politiques d'une fille, objet de son orgueil et de son plus tendre amour, et pour laquelle il était un objet de culte. Elle avait bien prévu qu'une telle publication allait rendre sa disgrâce définitive, et son exil à Copet assez semblable à une prison; mais loin d'elle la pensée de mettre obstacle, par ses dangers personnels, à la gloire de son père et au bonheur de la France, car elle attendait ce double effet d'un écrit qui n'en eut d'autre que d'irriter fortement le superbe dominateur. Vous jugez combien, dans une telle circonstance, devait être troublé le calme de cette retraite, de ce beau château situé sur les bords du lac de Genève, visité par tout ce que l'Europe a d'illustre, et qui, dans des jours d'horreur, avait été consacré par tout ce que l'hospitalité a de plus délicat et de plus courageux.

M. Necker montrait la sérénité d'un homme qui vient de remplir un devoir et de satisfaire à sa

conscience. Mais on voyait que la joie était depuis longtemps absente de son âme; il ne retrouvait un sourire que pour les vives saillies de sa fille, qui affectait de se montrer tranquille, et pour qui tout disparaissait en présence de son père. M. Necker luttait quelquefois avec elle en traits piquants et délicats, ce qui m'étonna beaucoup chez un homme qui, dans ses écrits, poussait souvent la dignité jusqu'à la roideur. Notez que M. Benjamin Constant entrait en tiers dans cet assaut de malignité légère, et rendait les pointes de la sienne plus acérées. M. Necker m'accueillait avec bonté, et je crus m'apercevoir, non sans quelque vanité, qu'il posait devant un auteur d'histoire contemporaine; car je venais de me lancer dans cette carrière. Dix jours que je passai dans cette retraite me montrèrent madame de Staël sous de nouveaux et touchants aspects. Je la voyais traduire Tacite avec son fils aîné, lauréat du collége de Genève, et souvent le génie étincelait dans ses commentaires; mais trop souvent emportée par sa passion, elle s'emparait de tous les traits lancés par l'historien contre Tibère, pour en percer le premier Consul; jugez si depuis elle ménagea l'Empereur. Puis elle agaçait l'aimable étourderie de son second fils (celui qui

fut tué en duel en Allemagne); enfin elle me paraissait suivre le meilleur plan d'éducation pour sa fille, depuis madame la duchesse de Broglie, en qui l'on s'accordait à reconnaître le modèle des femmes, et dont la perte prématurée a causé des regrets si universels. Madame de Staël réglait ses comptes avec ordre, après avoir écrit des pages de Corinne; toutes ses dépenses s'y trouvaient notées, hormis peut-être celles de son inépuisable bienfaisance.

Je me promenais un soir avec elle dans les jardins de Copet; elle me paraissait fort agitée, quoique au dîner elle eût montré un aimable enjouement. « Il fallait bien, me dit-elle, cacher « mes alarmes à mon père : les lettres que j'ai « reçues aujourd'hui confirment mes pressenti- « ments. Bonaparte, fort irrité du nouvel écrit « de mon père, ne l'impute qu'à moi, comme si « l'on pouvait conduire la plume et les opinions « d'un homme qui juge de si haut. Ce qui m'af- « flige surtout, c'est que mes amis m'écrivent « que l'opinion publique est encore prévenue en « faveur de celui qui la bâillonne et la pervertit, « et qu'elle donnera un nouveau signe de mort « en recevant avec froideur cet éloquent appel. « — S'il en est ainsi, madame, lui disais-je, je ne

« vois pas pourquoi il y aurait à craindre une « explosion de colère du premier Consul ; il verra « dans l'indifférence du public un nouveau triom- « phe pour sa cause, pour sa dictature.—Un triom- « phe ! reprit-elle avec feu, eh ! voilà ce qui me « serait le plus odieux. Mais, d'ailleurs, il est « trop soupçonneux pour que cette indifférence « du public le désarme ; vous ne savez pas jus- « qu'où peut aller la colère de celui que vous « appelez un dictateur et que j'appelle un tyran, « la colère d'un grand homme à la façon de Sylla, « quand l'objet de sa crainte est une femme ! « Oui, il me craint, c'est là ma jouissance, mon « orgueil, et c'est là ma terreur ; il faut que je « vous l'avoue, je me précipite au-devant d'une « proscription, et je suis mal préparée à supporter « les ennuis même d'un long exil ; mon courage « fléchit et non ma volonté. Je souffre et ne veux « point d'un remède qui m'avilirait. J'ai les peurs « d'une femme, sans qu'elles puissent faire de « moi une hypocrite ou une esclave. Mais j'ai « envie de prendre des leçons de vous, qui avez « souffert plus d'une proscription dans des temps « horribles, et qui plus tard avez eu à supporter « une prison de deux ans ; voyons si votre phi- « losophie affermira la mienne. — Je me garderai

« bien, lui dis-je, de faire les honneurs de ma « philosophie à une époque où l'on voyait égor- « ger tantôt par centaines, et tantôt par milliers, « tout ce que la France possédait de plus illustre, « de plus généreux et de plus aimable ; seulement « je vous dirai, qu'ayant pris dans le mois d'oc- « tobre 1793 le parti de chercher un refuge dans « l'armée, j'éprouvai un vif soulagement par la « pensée de n'avoir plus de périls à faire courir « à mes amis, à une excellente famille qui, à plu- « sieurs reprises, m'avait donné un asile coura- « geux. — Ah ! que me dites-vous ! s'écria vive- « ment madame de Staël. Eh ! voilà précisément « la crainte qui m'obsède le plus : c'est d'entraî- « ner dans ma disgrâce, et peut-être dans l'exil « que je prévois, des amis et même une amie « dont rien n'ébranlera la fidélité. »

Je me hâtai de reprendre la parole et même de la conserver longtemps, pour faire trêve à une émotion si douloureuse, à une crainte malheureusement si prophétique, et je passai brusquement à une époque moins horrible à traiter, celle de ma prison sous le Directoire, de cette prison dont elle-même avait adouci les rigueurs et hâté le terme : car ma délivrance avait précédé de deux mois la journée du 18 brumaire, qui de-

vint le salut définitif et général. Je peignis les différentes ressources que j'avais trouvées dans l'étude, le travail, les entretiens de l'amitié, enfin dans mes rêveries; je terminai ce tableau par ces mots qui m'échappèrent : « Ce fut là le triomphe « de ma philosophie, et pour tout dire, de mon « optimisme. »

Madame de Staël recula comme épouvantée à ce mot d'optimisme. « Un tel mot, dit-elle, est-il « de notre siècle? puis-je me souvenir de l'avoir « entendu prononcer depuis quinze ans? L'op- « timisme dans une prison et presque sur le che- « min de Sinamari !

— « Ce n'est point, lui dis-je, le moment de « me rétracter, puisque c'est à vous que je dois « d'avoir été détourné de ce gouffre pestilentiel « et de pouvoir entretenir en ce moment mon « éloquente libératrice.

— « Quelque doux que soit ce témoignage de « reconnaissance, reprit-elle, convenez qu'il force « un peu l'à-propos, et qu'il n'est pas propre en « bonne logique à diminuer mon étonnement « pour l'emploi de ce mot d'optimisme, auquel « nos oreilles sont si peu faites, et que Bonaparte « effacera de notre langue pour peu que le ciel lui « accorde d'années, de victoires nouvelles, et de

« ces coups d'État que l'on appelle des sénatus-
« consultes et des ordonnances. Ce que vous ve-
« nez de dire, quoiqu'il procède d'un sentiment
« aimable, pourrait prêter au reproche qu'on fait
« souvent à l'optimisme, de n'être qu'un égoïsme
« bienveillant. Pourrez-vous songer à votre déli-
« vrance, sans vous rappeler le sort de ceux qui
« ont subi cet épouvantable exil, et que cette
« terre brûlante a dévorés?

— « Mais, madame, qui oserait accuser d'é-
« goïsme le transport religieux de celui qui, sauvé
« du naufrage, commence par remercier Dieu et la
« main libératrice qui lui a été tendue du rivage?
« Mon optimisme, ajoutai-je, n'est qu'un spiri-
« tualisme prononcé, qu'une confiance absolue
« dans le Dieu rémunérateur. Puis-je douter que
« Tronçon du Coudrai, défenseur de la Reine, ne
« soit allé prendre place à côté de Malesherbes,
« défenseur du Roi, et ne continue dans les cieux
« le cantique sacré qu'il répétait sur les bords
« du fleuve Sinamari ! »

Madame de Staël parut vivement émue, car je parlais sa langue et la parlais d'un cœur sincère.

Nous en étions là de cet entretien, lorsque se levant du banc où elle était assise, elle me dit : « Allons nous promener plus loin. Voici

« l'heure où mon père se rend au tombeau de « ma mère (elle me montrait dans le jardin une « espèce de chapelle où reposait le corps em- « baumé de madame Necker); les jambes de mon « père sont si horriblement gonflées, que c'est « pour lui une cruelle contrariété d'être vu quand « il marche; il ne peut faire que ce court tra- « jet; il le fait régulièrement, mais avec une ex- « trême fatigue. » En effet, j'aperçus M. Necker qui sortait de la maison.

Nous allâmes continuer l'entretien sur les bords du lac, dont les eaux se teignaient des vives couleurs du soleil couchant. Madame de Staël était tombée dans une rêverie profonde que j'osais à peine interrompre par quelques mots. Je devinai que sa pensée s'unissait à la méditation de son père sur un tombeau, sur un tombeau où bientôt il devait descendre lui-même. Ses regards s'animaient quand elle les relevait vers un ciel éblouissant de clarté. Le lac tranquille, un air embaumé, les bruits mourants du soir, et surtout le besoin qu'elle paraissait éprouver de chercher un refuge au ciel contre les tristes pensées dont elle était assaillie, tout m'annonçait que notre entretien allait se reprendre avec un charme nouveau.

« Monsieur l'optimiste », me dit-elle avec viva-

cité, « croyez-vous à la transmigration des âmes « dans l'un de ces mondes qui brillent sur nos « têtes ?

— « Dans l'un de ces mondes, repris-je, baga- « telle, il m'en faut plusieurs ! Nous autres, op- « timistes, nous sommes des voyageurs infatiga- « bles ; nous voulons monter de sphère en sphère, « de progrès en progrès, d'intelligence en intel- « ligence, jusqu'à ce que nous trouvions du re- « pos ou plutôt un nouvel emploi près de l'in- « telligence infinie. Ce sont surtout mes nuits de « bivouac qui ont ainsi rendu mon imagination « errante; je ne pouvais monter trop haut pour « m'échapper d'un monde où je ne voyais plus « que des scènes d'horreur.

— « Eh bien, mon ami, durant ces temps épou- « vantables, j'étais souvent amenée par l'excès « même des fatigues du jour à des rêveries aussi « douces. Après un court sommeil, je me réveil- « lais palpitante d'horreur (et depuis ce temps « l'insomnie est mon continuel fléau, et je ne « doute pas qu'elle n'abrége mes jours); je con- « templais ce beau lac et le ciel, et je me disais : « O Rhône, où cours-tu ? Reste doucement em- « prisonné dans ces eaux paisibles, et garde-toi « de te rendre dans les murs de cette ville pu-

« nie de son héroïsme qui te jette les tributs « odieux des victimes frappées par la mitraille « assassine. Puis la pensée des amis que j'avais « perdus me ramenait au ciel, et comme vous « je les poursuivais d'étoile en étoile dans des sé- « jours rayonnants, et toutefois mystérieux, où « je me sentais attendue, appelée. Mais puisque « je déclare ma sympathie avec vos espérances, « puisque si ce sont des visions, je suis vision- « naire comme vous, expliquez-moi en détail « votre système. »

Cette obligeante interpellation ne laissait pas que de me gêner beaucoup, car j'étais encore plus novice en philosophie que je ne le suis aujourd'hui. Toutefois, parmi des images de fantaisie, je produisis plusieurs idées analogues à celles qu'on a vues dans le chapitre précédent; mais je conviens que j'y mêlai même assez sérieusement plus d'une idée qui pouvait tenir un peu du visionnaire.

Pendant cette exposition qui fut un peu longue et quelquefois embarrassée, des impressions diverses se peignaient sur la physionomie mobile de madame de Staël; je voyais venir l'heure de l'inspiration; mais suivant son usage, elle préluda par des traits familiers, enjoués.

« Il me semble, me dit-elle, que pour arriver « à un véritable paradis, vous faites comme La « Fontaine quand il se rendait à l'Académie, vous « prenez le plus long.

— « Le plus long, soit, mais au moins pour « moi c'est le plus sûr; je me connais et je me « juge fort peu digne d'une récompense infinie. « Ne me trouveriez-vous pas bien impertinent, « bien ridicule, si je prétendais arriver au séjour « des élus aussi droit que votre ami, que celui que « vous appelez votre frère, M. Mathieu de Mont- « morency, lui dont l'âme tout angélique, brûle « de foi et s'épand à chaque minute en charité, « lui dont les grands yeux bleus si remplis de « ferveur semblent déjà en communication avec « le ciel.

— « Vous l'épouvanteriez fort s'il vous enten- « dait : il craindrait une surprise du démon de « l'orgueil. Soyez sûr qu'il ne se croit pas encore « et peut-être ne se croira jamais tout à fait « quitte des flammes du purgatoire pour avoir « communiqué avec des mécréants ou des philo- « sophes de l'Assemblée constituante. Jugez com- « bien il me faudrait d'années et peut-être de « siècles d'expiation à moi protestante et quelque « peu socinienne. Encore, encore, dans la ri-

« gueur de la foi catholique, je n'échapperais au « séjour à la porte duquel il faut laisser l'espé- « rance, que si les prières de M. de Montmorency « me faisaient envoyer un ange pour m'éclairer « au dernier moment. Certes, je ne connais per- « sonne plus digne de récompenses célestes, si « j'en excepte mon père, et mon père est exempt « de cette sorte de terreur. Son symbole de foi « est le mien; je suis l'élève, la brebis chérie « de ce pasteur. » (Madame de Staël faisait ici allusion à un récent ouvrage de son père, où il avait pris le cadre des sermons d'un pasteur protestant, ouvrage rempli d'une piété douce, onctueuse, mais moins éloquent que plusieurs chapitres de son discours sur l'importance des opinions religieuses.)

« En vous écoutant, ajouta-t-elle, je vous l'a- « vouerai, j'étais plus souvent avec lui qu'avec « vous; je l'accompagnais plus dans sa médita- « tion sur un tombeau, que vous dans vos voya- « ges à travers les sphères célestes. Pardonnez « cette préoccupation à la piété filiale; du reste « elle ne m'empêchait pas de me réjouir de trou- « ver en vous un cœur religieux, un bon spiri- « tualiste, un philosophe qui ne rejette pas les « secours de la poésie, ou, en d'autres termes, un

« raisonneur qui, lorsqu'il aperçoit les limites de « sa raison, a recours au sentiment, à l'amour. « C'est une aile qui manque un peu à mon ami « Benjamin Constant, l'esprit le plus étendu et « le plus fin que je connaisse. Il fait des efforts vi- « goureux pour se dégager du scepticisme et il y « retombe, parce que le sentiment ne le soutient « pas dans la lutte. S'il était en tiers dans notre « entretien, il vous poursuivrait par mainte ob- « jection dont il m'a plus d'une fois embarrassée; « mais voyez en moi plutôt une alliée qu'une « adversaire.

« Votre Théodicée, ou plutôt celle de Leibnitz « à laquelle vous faites des additions à peu près « indiquées par un grand philosophe, me paraît « fort plausible; je l'admets souvent et ne m'y « fixe pas toujours. Mais elle a le défaut d'affai- « blir l'espérance en voulant la graduer et la pré- « ciser. Vous lui ôtez son vague, son prisme « à mille facettes éblouissantes, le nuage d'or « dont elle aime à couvrir son horizon immense; « vous effrayez l'imagination par une trop grande « distance de la terre, par une sorte de rupture « de communication avec un séjour qui doit tou- « jours nous être cher, puisque nous y avons « appris l'amour. Moi qui ne rêve actuellement

« que des horreurs de l'exil, croyez-vous que je « ne me trouverais pas cruellement exilée dans « Jupiter ou dans Saturne?

— « Mais songez-vous à tous les êtres que « vous reverriez dans un séjour de premières « récompenses, à tous ceux que vous y atten- « driez, et dont les transports éclateraient en « vous retrouvant? Vous figurez-vous le charme « de toutes ces reconnaissances sous des bosquets « plus qu'Élyséens, et le murmure de ces mots « répétés par la mère à son fils, par l'amante à « son amant : *Je t'attendais*. Là sans doute le « génie embrasé par l'amour de la vertu obtien- « drait plus de culte et plus d'empire. Ne refusez « pas d'entrer dans ce monde que mon imagina- « tion arrange pour vous; vous y perdrez peut- « être une couronne.

— « Ah! vous voilà sur le ton de Fontenelle. « Il est donc dit qu'on ne pourra plus parler des « mondes sans galanterie et sans flatterie! Mais « cette incarnation nouvelle ne laisse pas que « d'étonner mon imagination. Cependant en ma « qualité indélébile de femme, je pourrais m'en « arranger encore, pour peu qu'on me promît « d'être aussi belle que madame Récamier; mais « en y réfléchissant bien, j'aimerais mieux les

« courses libres et indéfinies d'un pur esprit.
« Pour moi j'en profiterais souvent pour visiter
« notre pauvre petite terre. On tient à sa patrie.
« Ulysse, fort bien traité, comme vous le savez,
« par deux déesses, sacrifiait tout au désir de re-
« voir sa pauvre petite Ithaque. J'aimerais ces
« apparitions mystérieuses surtout, s'il m'était
« donné d'inspirer quelque haute pensée, quel-
« que beau dévouement. Savez-vous que j'ai été
« sur le point de devenir Martiniste illuminée,
« et que je n'en ai été détournée que par la
« crainte d'un petit grain de folie. Je n'ai point
« connu, j'ai lu avec attrait le philosophe Saint-
« Martin, qui ne fut point comme on le croit le
« fondateur de cette secte, mais qui la protégea
« par un mysticisme éloquent. Vous savez com-
« bien elle fait aujourd'hui fortune en Allemagne.
« Saint-Martin avait fait quelques prosélytes en
« France. Je suis convaincu que sans la Révolu-
« tion il en eût beaucoup augmenté le nombre,
« tant nos âmes étaient fatiguées du matérialisme.
« Déjà il obtenait des succès merveilleux dans
« une petite assemblée, j'ai presque dit une pe-
« tite église de fidèles. La princesse de Bourbon
« y présidait, et quelques hommes éloquents, tels
« que MM. Bergasse et Desprémenil étaient pour

« Saint-Martin des conquêtes plus précieuses.
« Bernardin de Saint-Pierre aurait aidé au succès
« de cette mission par le charme de son style, et
« qui sait si moi-même dans le jeune enthou-
« siasme qui m'avait fait écrire les lettres sur
« J.-J. Rousseau, je n'aurais pas été une adepte plus
« ou moins timide d'une doctrine si attrayante
« pour le cœur. Mais un charlatan, Cagliostro,
« s'est élancé de ses tréteaux pour pénétrer dans
« le sanctuaire de la petite église naissante, et l'a
« discréditée pour longtemps par cette fantasma-
« gorie qui a fourni un ridicule épisode au fatal
« procès du *Collier*. Encore MM. Despréménil
« et Thilorier étaient-ils parvenus à inspirer un
« intérêt momentané pour ce fourbe, en écou-
« tant avec crédulité et rédigeant avec un coloris
« assez vif les fables impudentes de ce prétendu
« fils d'un grand-maître de Malte, qui venait
« initier la jeune Europe aux secrets magiques
« du vieil Orient; et tout cela se passait en
« France, huit ans après la mort de Voltaire.
« Vous voyez que le merveilleux est comme la
« mer qui ne quitte une plage que pour en cou-
« vrir une autre.

— « Puisque vous vous intéressez, lui dis-je, au
« sort de ce martinisme si malheureusement com-

« promis à sa naissance, d'un côté par un fourbe,
« et de l'autre par un sot, tel que son éminence
« le cardinal de Rohan, je vous apprendrai qu'il
« fleurit encore à l'écart et loin des yeux des pro-
« fanes, et que sans l'aide de la fantasmagorie, il
« n'a point perdu le don des apparitions célestes
« et bienveillantes. Vous avez dû connaître le
« marquis de Girardin, célèbre par la création
« des jardins d'Ermenonville, et plus encore par
« l'hospitalité qu'il a donnée à J.-J. Rousseau. A
« la suite des mécontentements plus ou moins
« graves que lui ont causés les paysans d'Erme-
« nonville, il a quitté ce séjour enchanteur pour
« veuir habiter près de Meulan, et y a créé un
« jardin assez joli, mais beaucoup moins magni-
« fique que l'autre. Une société de vieux amis,
« parmi lesquels sont deux dames assez âgées, l'a
« suivi dans cette nouvelle retraite. Je me trou-
« vais il y a un mois [1] dans une campagne voi-
« sine de la sienne. Un notaire, presque le seul
« voisin qui soit admis à y pénétrer, m'a raconté
« les scènes à la fois bizarres et touchantes qui
« se passent parmi ces martinistes consommés, et
« sans autre magie, sans autre illusion que celle
« d'un sentiment exalté. Cette société intime et

[1] Dans l'année 1802.

« inséparable a perdu par la mort plusieurs de « ses membres fidèles; leur couvert est toujours « mis; quand on se forme en cercle leur fauteuil « est toujours réservé. Au milieu du repas ou de « la conversation, il arrive souvent que le faible « murmure de leur voix est entendu par une seule « personne qui lui répond tantôt haut, tantôt « bas, ce qui ne cause pas plus d'étonnement, « pas plus de distraction que si ces morts étaient « au nombre des convives. Mais il est dans les « bosquets des lieux privilégiés, où l'entretien « mystérieux se prolonge avec plus d'amour et « d'extase. Notez ce point que, suivant mon no- « taire, ce tête-à-tête n'a guère lieu qu'entre l'é- « poux et sa veuve, qui n'est point jeune. Mais « s'agit-il d'une délibération utile aux intérêts, « même matériels de la société, chacun des inté- « ressés est admis à entendre l'oracle aérien. Le « notaire ajoute que, du haut du ciel, les intérêts « de la terre sont fort bien compris et fort bien « dirigés. Car il est émerveillé de la manière pré- « cise et prévoyante dont les projets de contrat « lui sont soumis. Du reste, il fait, ainsi que tout « le voisinage, le plus grand éloge de la bienfai- « sance active et judicieuse de cette société, de « cette école d'amitié vraiment indissoluble.

— « Voilà qui est fort touchant, reprit madame « de Staël, je ne puis le nier, et vous me donne- « riez presque envie d'être admise, au moins pour « quelques jours, parmi ces respectables vision- « naires, ces illuminés de l'amitié. Mais il en est « d'une tout autre espèce. Si les passions douces « et nobles peuvent inspirer de tendres illusions « ou des inspirations héroïques, et par un pou- « voir extraordinaire leur donner de la perma- « nence, ces passions violentes et sombres peu- « vent amener des crimes qui paraîtront inspirés « et conduits d'en haut. Si Jeanne d'Arc fut une « illuminée sublime, Jacques Clément et tant « d'autres furent des illuminés atroces. Rien de « si commun que de faire servir le ciel à sa pas- « sion du moment. C'était à coup sûr une âme « énergique et noble que celle du malheureux « Despréménil qui fut quelque temps l'éloquent « tribun de la magistrature, mais c'était aussi un « esprit fort mobile. Voici quel fut un des fruits « de son martinisme. Il s'imagina en 1788 avoir « vu et entendu la Sainte-Vierge qui lui pres- « crivait de protester au parlement contre le bel « édit conçu par M. de Malesherbes qui sauvait « de l'illégitimité les enfants légitimes des protes- « tants; et il protesta en effet en montrant le

« portrait d'un Christ crucifié, et en s'écriant « avec tout le pathétique d'un capucin : Ne voyez-« vous pas que vous faites de nouveau saigner « ses blessures ! et pourtant le sang ne se liqué-« fiait pas.

— « Je puis, madame, vous citer un autre « exemple d'illuminisme de la même époque : « Vous avez pu connaître Cazotte, ce beau, cet « aimable, et depuis si malheureux vieillard. « Après s'être amusé dans son bel âge à peindre « dans une fiction ingénieuse *le Diable amou-« reux*, il s'imagina, je ne sais pourquoi, que le « diable lui en voulait pour lui avoir donné cette « forme galante, tandis qu'il aurait dû, ce me « semble, lui dire grand merci. Un jour il entra « tout effaré chez une dame de mes amies, ma-« dame Le Sénéchal. Il racontait une visite qu'il « avait reçue le matin et qui ne paraissait nulle-« ment de nature à justifier son effroi. Cette vi-« site était celle d'une dame très-jeune et très-« jolie, vêtue en taffetas couleur de rose, à la « toilette de laquelle la décence n'avait pas pré-« sidé, et non moins ravissante par son esprit « que par les charmes de sa personne. Elle l'ac-« cabla d'éloges passionnés. Le bon vieillard était « hors de lui. Cependant il remarquait dans ses

« yeux une pointe de malice qui ne suit pas or-
« dinairement la volupté. De plus il observait le
« soin extrême avec lequel elle cachait ses pieds
« sous sa robe. Luttant de malice avec elle, il
« eut l'heureuse idée de tomber à ses pieds pour
« avoir le plaisir de les observer. Ils étaient *four-*
« *chus!* Il se signa. Et le diable en fut pour ses
« frais de toilette et d'éloquence. »

Madame de Staël ne put s'empêcher de rire, mais d'un ton qui annonçait l'impatience de faire jour à ses idées, à ses sentiments :

« Ne voyez-vous pas que ces historiettes et ces
« bluettes nous font bien descendre de ces astres
« que vous me faisiez parcourir tout à l'heure,
« et que notre conversation en présence du Jura,
« des Alpes, du lac Léman et de ces mondes lumi-
« neux, prend le ton d'un souper de Paris, d'un
« souper d'autrefois. Le fond de ma pensée est
« trop sérieux pour se prêter plus longtemps à
« cette course légère. Je ne sais s'il est une plus
« grande témérité que la nôtre quand nous sou-
« levons le voile de la mort, quand nous jouons
« en quelque sorte avec elle pour lui substituer
« les fantaisies de notre imagination. Pour moi
« ce mot aura toujours une solennité mystérieuse,
« suite de mes premières impressions. La religion

« chrétienne nous place en quelque sorte entre
« l'infini des récompenses et l'infini des peines.
« D'un côté elle accable notre imagination par
« la magnificence du prix, et de l'autre elle la
« jette dans l'épouvante et le désespoir par l'hor-
« reur du supplice. Vous figurez-vous l'étonne-
« ment dont durent être frappés les polythéistes
« quand retentit parmi eux *cette bonne nouvelle,*
« cette promesse abstraite et figurée du royaume
« du ciel, si étrangère aux impressions des sens,
« aux plus délicieuses rêveries de l'imagination,
« et même aux sentiments qui enchantent notre
« vie : voir Dieu et être éternellement heureux
« de sa contemplation. D'où vient que des hom-
« mes, jusque dans les liens de l'ignorance, de
« la misère et de la servitude, et quelques-uns au
« sortir des liens du vice, l'aient reçue avec trans-
« port, méditée avec extase, aient sacrifié pour
« elle leurs biens, leurs affections et leur vie?
« D'où vient que des solitaires sur des sables brû-
« lants, dans une longue vie travaillée par des
« tortures de leur choix, de leur invention, aient
« anticipé les délices de cette contemplation cé-
« leste; que des hommes puissants, que des des-
« potes même s'y soient sentis attirés? D'où vient
« que presque tous les philosophes qui surna-

« geaient sur le chaos du monde après l'invasion
« des Barbares, aient si avidement embrassé un es-
« poir auquel n'avaient pu s'élever ni Homère, ni
« Virgile, ni Platon, ni même Isaïe, et aient pu
« le faire pénétrer dans le cœur des Vandales et
« des Sicambres? Ici le sublime n'est pas seule-
« ment dans la parole de Dieu, il est dans cette
« illumination soudaine répandue sur le monde.
« Il me semble qu'il était moins difficile de créer
« la lumière que de communiquer aux hommes
« une croyance si prompte, un sentiment si pro-
« fond, un désir si ardent d'un tel genre de féli-
« cité. Voilà de l'optimisme au plus haut degré.
« Est-ce que l'imagination humaine peut aller
« au delà? est-ce que le cœur ne se sent pas
« embrasé d'amour pour un Dieu qui réserve de
« telles récompenses à de faibles vertus, et qui a
« daigné descendre et souffrir sur la terre pour
« y tendre cette chaîne qui la rattache au ciel?

« Ce système des épreuves successives et de la
« transmigration des âmes dans plusieurs mon-
« des peut bien éveiller mon esprit curieux, peut
« bien, suivant que je l'imagine, satisfaire à mes
« plus douces affections, en varier, en renouveler
« les jouissances; mais il met au rabais, il ajourne
« presque indéfiniment cette félicité céleste, il la

« rend encore conditionnelle pour les justes, car « ils peuvent succomber dans d'autres mondes, « dans des épreuves nouvelles, à des séductions « qui ne les auront point entraînés ici-bas; des « épreuves nouvelles! Auriez-vous bien le cou- « rage d'en exiger pour Louis XVI sortant du « martyre, et pour madame Élisabeth?

— « Non, certes, madame, et j'embrasse avec ar- « deur la croyance que non-seulement les saints, « mais les hommes justes, les bienfaiteurs de l'hu- « manité et les victimes des jugements humains, « reçoivent immédiatement la plus sublime des « récompenses humaines, et sont affranchis d'é- « preuves plus ou moins hasardeuses. Ne repro- « chez point à l'optimisme, à un système qui « n'est autre chose que l'adoration de Dieu, tout « à la fois fervente et raisonnée, de mettre des « bornes à sa justice, à sa munificence. C'est le « rigorisme religieux sur qui doit tomber ce re- « proche lorsqu'il s'empare des clefs du ciel et des « portes de l'enfer.

— « N'achevez pas : moi protestante, moi qui « suis assez philosophe, ou plutôt assez chré- « tienne pour condamner la dureté de Calvin et « les sévérités non moins grandes de plusieurs « théologiens de votre Église, j'éprouve un fris-

« son quand on traite ces sujets et qu'on veut « les poursuivre à outrance. Je crains d'altérer « une croyance qui s'est pour jamais identifiée « avec le plus beau développement de l'état so- « cial et de l'âme humaine; combien j'aurais dé- « siré que le dogme des peines et des récom- « penses fût borné à ces deux termes qui sont « évidemment corrélatifs, et que je lis dans l'É- « vangile en dépit de quelques expressions hyper- « boliques! Voir Dieu, être encore un instrument « de sa miséricorde, un intercesseur de salut pour « les hommes, voilà l'éternelle félicité des justes; « exister encore dans un perpétuel exil de Dieu, « voilà la punition terrible des méchants, elle « doit causer les deux plus horribles tourments « du cœur : remords et désespoir. Le système de « l'optimisme, et des épreuves successives qui « peuvent purifier l'âme, intervient ici. Conso- « lant pour le cœur, réjouissant pour l'imagi- « nation, il a pourtant le défaut d'émousser trop « le glaive de la justice divine. La pensée en est « douce, philosophique, mais la prédication en « serait dangereuse. Le méchant ne pourrait-il pas « dire : Achevons dans cette vie un rôle mal com- « mencé; je me réserve de changer dans un autre « monde. L'Église n'a pas dû s'exprimer ainsi;

« elle a dû donner une sanction plus forte à « ses propres lois et à celles de la société hu- « maine. Le but a été dépassé, et l'on a trop « fait prédominer la terreur sur l'amour, qui « chez une âme élevée n'a pas besoin de cet « auxiliaire.

« Il y a du charme, mon ami, dans un entre- « tien spiritualiste où Dieu se présente dans toute « la grandeur de sa bonté. J'en éprouve intime- « ment la douceur dans ce moment même où je « suis obsédée par la crainte d'une longue sépa- « ration de tout ce qui me plaît, de tout ce que « j'honore, de tout ce que j'aime, et je ne sais « point aimer médiocrement. La mysticité n'est « autre chose que la rêverie de l'amour et de « l'espérance qui plongent dans l'infini. C'est « le plus précieux trésor que le christianisme « ait apporté sur la terre. *Dieu est grand*, dit « la loi de Mahomet, et tout l'ensemble du fa- « talisme musulman ressemble aux soumissions « glacées de l'esclave devant son despote qui le « conduit où il veut, le frappe quand il veut. « Voilà une bien sèche et bien triviale adora- « tion. *Dieu est amour*, dit la loi du Christ, et « voilà sa grandeur qui resplendit à la fois et « s'adoucit dans sa miséricorde. La mysticité se

« garde bien de rien spécifier, de rien limiter
« dans ses espérances. L'infini en est le champ.
« Pourquoi établirait-elle dans l'infini quelques
« stations, capricieuses, bornées, et tout aussi fer-
« mées à notre intelligence que l'infini lui-même?
« Si l'amour profane rapproche tous les rangs
« sur la terre, l'amour divin rapproche la créa-
« ture de son créateur, l'atome intelligent de
« l'intelligence qui remplit l'univers; croyez-
« moi, mon ami, dispensons-nous d'interroger de
« trop près ces globes lumineux qui roulent sur
« nos têtes. Sans doute, ces voyages imaginaires
« sont un jeu inoffensif de l'esprit : ils peuvent
« l'amuser quelque temps; mais ils ne satisfont
« point l'amour. Sainte Thérèse aurait pleuré
« d'être condamnée à un tel exil, eût-on dû la
« proclamer la reine d'un soleil. Gardons-nous
« surtout d'envisager comme une récompense ce
« qui ne serait qu'une peine adoucie, ou du
« moins l'une des nouvelles épreuves dont nous
« aurions à parcourir le cercle : il faut de l'im-
« patience à l'amour; il devient froid s'il se ré-
« signe; ne lui proposez pas quelques gouttes
« d'eau, plus ou moins mêlées de fange pour
« étancher sa soif, quand il brûle de remonter
« à une source abondante et limpide; nous pour-

« rons imaginer à perte de vue, ou raisonner, argu-
« menter avec une certaine puissance; mais rien
« ne vaudra l'amour, pour nous conduire à l'im-
« mortalité. Toute mondaine que je suis, j'ai des
« élans de sainte Thérèse, et ce sont les meil-
« leurs moments de ma vie. Mais ils sont rares
« chez une âme aussi mobile qu'ardente. Oh !
« puissé-je en éprouver souvent le bienfait, soit
« dans cette Italie toujours grande de son passé,
« toujours peuplée d'ombres héroïques, encore
« théâtre du beau quand elle ne l'est plus de
« vertus sublimes, soit dans cette rêveuse Alle-
« magne qui semble naître, quand l'Italie finit!
« Dussé-je être chassée jusqu'aux glaces du pôle
« et voir tous les potentats, tous les peuples se
« courber sous l'épée flamboyante du dictateur
« européen, de cet élève de Machiavel transformé
« en César, *je me tiendrais encore*, comme dit
« Montesquieu, *adossée aux limites du globe* pour
« fuir la servitude commune; et dans l'horreur
« des déserts glacés je saurais encore commu-
« niquer avec Dieu. Mais je ne suis point née
« pour la vie contemplative. Nulle Héloïse, mal-
« gré mes transports mystiques, n'aurait été plus
« torturée que moi. Eh ! ne le suis-je pas déjà
« par une activité qui voudrait tout embrasser et

« qui se consume en de vaines paroles. On l'a dit
« mille fois : Malheur à qui s'élance au delà de
« son siècle! mais on pourrait dire encore mieux :
« Malheur à qui s'élance au delà de son sexe! Et
« cependant, mon ami, il me semble que je puis
« aborder le terrible tête-à-tête avec Dieu. J'ai
« commencé et je continuerai toujours la tâche
« de faire la guerre à toutes les théories qui pro-
« fanent le sanctuaire de la conscience, à tous
« les sentiments cruels, à toutes les fourberies
« qui prennent le masque de la grandeur. J'ai
« obligé mes semblables, j'ai servi mes amis avec
« quelque courage ; et quand je m'adresserai au
« père commun des hommes, je pourrai lui dire :
« Voyez comme j'ai chéri et honoré mon père.
« Élevée dans des idées de liberté, je souffre
« mille morts quand la flamme du feu sacré pâlit
« et vacille, et j'en rallumerais encore la dernière
« étincelle de mon dernier souffle. »

Madame de Staël après ces mots parut recueillie quelques moments ; je l'étais profondément moi-même et je gardais le silence. J'étais impatient de savoir ce qui surnagerait dans cette âme agitée, de sa passion politique ou de son sentiment religieux. Dans une demi-obscurité ses yeux brillaient de la plus vive flamme ; ce fut

avec le son de voix le plus touchant qu'elle prononça les paroles suivantes :

« Je ne suis pas destinée à compter de longs « jours, j'absorbe trop de vie en peu d'instants ; « j'ouvre trop de pores à la douleur et m'enivre « trop d'enthousiasme. Les forces que le ciel m'a « données excèdent peut-être celles de mon sexe, « mais elles ne suffisent pas aux besoins de mon « âme. L'incomplet auquel chacun se résigne est « un tourment pour moi, et voilà que moi, « femme inconséquente et faible, mais âme ar- « dente, sincère et trop souvent immuable, je « brave une persécution qui me tuera. Je me dé- « bats contre le spectre de la mort. Je m'efforce « de déchirer le masque hideux que mon ima- « gination lui prête, tandis que ma raison et mon « sentiment me la peignent sous des traits amis et « radieux peut-être. Voilà pourquoi cette pensée « de la mort revient dans mes écrits plus souvent « qu'il ne convient à la délicatesse française de « s'y prêter ; mais comme à cette pensée je joins « toujours celle de Dieu, elle est devenue pour « moi un mystère adorable. Je dis à mon imagi- « nation : Tais-toi, tu n'as pas de couleurs pour « peindre ce qui est inabordable à ta sphère. — « Dieu m'a dit : Espère, mais ignore. Il te fau-

« drait d'autres organes, ou bien il faudrait que « ta pensée en fût dégagée pour comprendre les « peines ou les félicités que je te réserve ; mais il « m'a donné sa loi, à moi dont le christianisme « affermit et bride la raison. C'est sous l'image « d'un père qu'il veut être adoré; un père souffre « que ses enfants retranchent quelque chose de « la sévérité de ses menaces, mais il ne peut être « infidèle à ses promesses. »

Telle fut dans cette belle nuit l'extase de madame de Staël. Je ne dirai rien de la mienne. La cloche nous rappelait au château. C'était l'heure où madame de Staël allait demander la bénédiction de son père.

CHAPITRE XX.

SOUVENIRS DE MON ADOLESCENCE.

Je ne me suis point aventuré, Dieu merci, à promettre de l'ordre dans ces chapitres, dans ce fruit de mes vacances ; mais voici une transition qui pourra paraître brusque et même impertinente : mes plus bienveillants lecteurs trouveront que j'intercale hors de propos un souvenir des vagues impressions d'un écolier à des esquisses sur les plus hautes pensées de la philosophie ; mais les souvenirs se sont tellement incrustés à mes méditations que je ne sais plus les en détacher. Quant aux jeunes gens que je me plais encore à nommer mes élèves, ils s'apercevront bientôt que leur pensée ne m'abandonne pas dans ces excursions, et que j'y vois un nouveau moyen de leur donner des conseils dépouillés du ton magistral et dogmatique.

Je suis né à Metz le 3 septembre 1766. Mon père était un avocat distingué au parlement de

cette ville; pendant ce qu'on a nommé la révolution Maupeou, il quitta Metz pour venir s'établir à Nancy, et il y jouit de la même estime et du même succès dans sa profession. J'étais son septième enfant vivant. Un esprit tourné à l'opposition, surtout contre les grands, lui avait suscité des revers. Il n'en devint pas moins un ennemi déclaré de la révolution française à dater des fatales et infâmes journées des 5 et 6 octobre 1789.

Vers les années 1772 et 1774, comme mon père se trouvait dans une situation gênée, ma mère qui venait de faire d'assez grands sacrifices pour lui venir en aide, avait pris le parti d'aller vivre avec sa famille chez un oncle, curé de campagne. Je dus à cette épreuve l'enfance la plus heureuse, jusqu'à ce que l'heure du collége sonnât pour moi. Je puis dire que ma mère fut mon premier précepteur d'optimisme; ce n'est pas qu'elle me l'enseignât dogmatiquement, ni même qu'elle prononçât ce mot trop savant pour mon âge; mais, quoiqu'elle eût éprouvé des malheurs qui avaient été de fortes épreuves pour sa constance, et je puis ajouter pour la générosité de son âme, ce sentiment respirait dans toutes ses paroles; ces épreuves mêmes, elle les bénissait comme

envoyées par Dieu ; c'était une âme toute nourrie du miel de Fénelon. Réservée et craintive dans le monde, où son plus grand soin était de cacher un savoir assez étendu et de contenir une imagination fertile en riantes peintures, elle faisait de moi, son plus jeune enfant, le confident, le disciple ingénu de son aimable et pieuse exaltation.

Comme elle ne laissait pas, malgré sa piété, que d'avoir lu l'*Émile*, elle était un peu imbue de la doctrine de liberté que J.-J. Rousseau professe pour l'enfance, elle me laissait mener à peu près la vie d'un petit paysan ; et je me souviens, avec ravissement, de quelques bonnes heures de la nuit peu avancée, où l'on me permettait d'aller garder les vaches et les chevaux avec des compagnons de mon âge. Je ne crois pas avoir fait de meilleurs repas que ceux où je partageais leurs châtaignes et leurs pommes de terre; c'était ma récompense quand j'avais réussi à servir assez proprement la messe de M. le curé. Mais j'aurais quitté tous mes jeux les plus chers pour me rendre le soir vers le ruisseau bordé de saules où ma mère aimait à rêver; et quoique tout palpitant encore des émotions de mes courses, j'arrivais plein du désir d'entendre la continuation ou la fin longtemps espérée d'un

conte qui m'avait charmé ; car ma mère possédait à merveille l'art de la bonne sultane Shéerazade pour faire de ses récits une sorte de labyrinthe où l'on ne se plaignait pas d'errer longtemps ; elle savait, de plus, y faire entrer l'histoire, et surtout celle de l'Ancien Testament, de manière que je n'avais pas à regretter l'absence du merveilleux.

C'était par là qu'elle préludait à des leçons propres à toucher mon jeune âge ; aussi, a-t-elle fait de moi non un conteur, mais un narrateur éternel. La fenaison, le dernier char de la moisson amené en grande pompe, la Fête-Dieu, la fête du patron du village, c'étaient là les occasions dont elle aimait à se servir pour me montrer combien le bonheur est facile aux villageois, aux âmes simples et pures. J'étais tout à fait de son avis en respirant l'odeur des bons gâteaux que l'on cuisait jusque dans la plus humble chaumière, en écoutant le bruit inaccoutumé du tournebroche du fermier ou de quelques richards du village, dont la ménagère donnait tous ses soins, toutes ses pensées à une oie succulente qui allait faire sa gloire. Puis venait l'humble requête des garçons et des filles, qui imploraient le crédit de ma mère, celui de mes jeunes sœurs, fort intéressées au succès, pour obtenir le violon ou la musette ;

grâce que M. le curé était au fond de l'âme assez résolu d'accorder, mais pour laquelle il n'était pas fâché de se faire prier, et de dicter des conditions qui étaient plus ou moins bien suivies : les baisers sans doute étaient chastes, mais ils étaient assez multipliés.

Je me souviens d'une soirée où, à la suite de la fête du village, elle voulut prolonger sa rêverie, qui bientôt dans la contemplation d'une nuit magnifiquement étoilée, s'éleva jusqu'à l'extase. « As-« tu remarqué, mon enfant, me disait-elle, le « pur contentement de ces familles qui sont venues « des villages voisins, retrouver leurs parents, « leurs frères et leurs sœurs? As-tu vu avec quelle « allégresse ceux-ci marchaient à leur rencontre « dans les allées du bois; quel doux échange il « se faisait entre eux des fruits et des fleurs de « leurs petits jardins, et comme tous s'inclinaient « sous la bénédiction de leur vieux patriarche? « Eh bien, mon enfant, je ne puis m'empêcher « de voir dans ce tableau champêtre une faible « image de ce qui se passera, de ce qui se passe dans « un autre séjour dont je te parle souvent. Il me « semble que cette belle nuit me le dévoile : là « se feront aussi, là se font chaque jour des réu-« nions dont l'allégresse doit durer, non quelques

« moments, mais l'éternité. Ceux qui l'habitent « aujourd'hui reçoivent peut-être la permission « de traverser des espaces infinis pour venir mys- « térieusement et sous une forme invisible à la « rencontre de ceux qu'ils ont laissés sur la terre, « et qui ne sont que trop exposés à se tromper « de route. Je te quitterai peut-être bientôt « (hélas! cette prévision de ma mère devait s'ac- « complir au bout de deux ou trois ans), et si les « souffrances que j'ai éprouvées me tiennent lieu « de mérite devant le Seigneur, j'ose espérer en « sa miséricorde; mais n'importe, prie toujours « pour moi; imagine-toi que je suis souvent à « tes côtés, que je dirige tes pas dans le monde, « comme je les dirigeais dans ton enfance; si ton « ange gardien t'abandonnait, je ne tarderais pas « à prendre sa place. »

Je puis altérer, après un si long intervalle, les expressions de cet entretien; mais une mort prématurée, le plus cruel deuil de ma vie, a dû m'en rendre toujours présentes les pensées et les images. J'aime à les répéter, parce que je les adresse dans ma pensée, moi vieillard, à mes deux jeunes fils et à celle qui est pour moi un ange gardien sur la terre.

C'est par une croyance invincible dans une

autre vie, que ma mère armait d'avance ma raison contre les objections qui se tirent de l'existence du mal sur la terre. Aussi ne craignait-elle pas de me faire voir de près le malheur, et même le tableau de la mort du juste. Cette mère d'une nombreuse famille, occupée des détails les plus minutieux d'un ménage qui, pour se soutenir, appelait la plus vigilante économie, remplissait à la campagne les soins d'une sœur de charité. L'aumône, en passant par ses mains, n'était plus une aumône, tant l'indigence trouvait en elle une vive sympathie, les erreurs une tendre indulgence et des conseils judicieux.

Mais il fallut revenir à Nancy; les leçons du collége me furent insupportables, après avoir reçu celles d'une mère qui savait toujours aiguiser mon imagination en formant mon jugement, et qui avait éveillé en moi une soif insatiable de lectures qu'elle partageait et dirigeait avec habileté. Je fus, au moins dans les premières classes, un assez méchant écolier d'assez méchants maîtres; mes régents étaient des religieux, francs petits-maîtres qu'on appelait chanoines réguliers et qui ne l'étaient guère. L'un deux nous laissa longtemps l'attendre dans la cour, à l'heure de la classe. Nous apprîmes le lendemain qu'il

s'était enfui avec la sœur de l'un de nos camarades, et depuis, qu'il était allé se faire protestant à Genève. Mon régent de quatrième, grand fustigateur, avait des mœurs encore plus infâmes. Voilà pour mes deux premières classes. Celui de la troisième, sans être aussi scandaleux, accompagnait chacun de ses actes de rigueur, je puis dire de cruauté, d'un rire narquois et de railleries tournées en calembours.

J'avais douze ans quand j'eus le malheur de perdre ma mère. Il se fit un vide affreux dans mon cœur. Jamais je n'avais plus eu besoin de ses conseils, de sa tendrese, mon caractère s'aigrissait par des châtiments immérités. Un jour je me donnai le dangereux plaisir d'humilier mon régent en relevant une des bévues historiques qui lui étaient familières. Il rougit, se tut et ne manqua pas le lendemain de me trouver en faute pour quelqu'un de mes devoirs. L'arrêt fut bientôt porté en ces termes terribles : « Allez chercher « le correcteur. » Chargé d'une si déplaisante mission, j'eus le bonheur de trouver le vieux ivrogne endormi ; la clef était à la porte, j'imaginai de l'enfermer pour faciliter ma fuite, et je me sauvai à travers la campagne. Mais que faire? rentrer dans la maison paternelle, c'était le moyen

de me faire expier plus cruellement une rébellion qui ne pouvait être approuvée même par le père le plus indulgent. Fort irrésolu, mais encore chaud d'insubordination, j'allai passer la nuit chez un de mes camarades qui demeurait dans le faubourg. Le lendemain, une idée lumineuse s'offrit à mon esprit, c'était d'aller demander asile et protection à une dame qui avait un puissant crédit sur l'esprit de mon père. Elle était alors dans une campagne auprès de Toul, à cinq ou six lieues de Nancy. Je fis le trajet assez gaîment et fus accueilli à merveille. Il ne tint qu'à moi de me croire un petit héros d'après les éloges qu'elle donna, tout en riant, à ma fierté, à mon courage. Elle se chargea de la négociation auprès de mon père et je ne doutai plus du succès. Enflé d'une si bonne protection, j'écrivis à mon père une lettre qui valait mieux, je crois, que toutes les amplifications de rhétorique que je pus faire depuis. Elle était du moins pleine de toute l'horreur qu'inspire la peine du fouet, ce châtiment des esclaves à un adolescent qui a lu l'*Histoire romaine* et *Plutarque;* elle devint une pièce victorieuse en ma faveur. Mon père en fut frappé et s'en arma auprès du principal, bon homme, qui demeura d'accord que la peine du fouet ne devait pas être légère-

ment infligée à un écolier qui sentait et s'exprimait ainsi.

Pendant que la négociation se poursuivait, je demeurai encore huit jours dans ce lieu de refuge et de délices. Cette dame voulut me ramener elle-même ; mon père vint galamment au-devant d'elle ; j'allai tomber à ses genoux ; ma protectrice coupa court à des paroles sévères ; elle me fit rentrer dans la voiture pendant qu'elle cheminait à pied avec mon père. Cet entretien acheva ma victoire, et peut-être ne fut-il pas beaucoup question entre eux de cette grande affaire. Le lendemain je rentrai au collége ; le régent annonça en termes magnifiques sa clémence, et je reçus les félicitations de mes camarades dont j'avais défendu la cause aussi bien que la mienne.

Je fus plus heureux dans les deux classes suivantes. Mes professeurs et surtout celui de rhétorique m'aimaient, me pardonnaient de l'irrégularité dans mes devoirs, en voyant mes goûts studieux et ma passion pour la lecture. Ce dernier avait quelque faible pour la déclamation et l'emphase, et je ne réussissais que trop à le satisfaire. Mais arrivé à la classe de philosophie, il se fit, je ne sais comment, une éclipse dans ma raison. Mes lectures mal ordonnées avaient trop fermenté dans

ma tête. Voltaire avait fait de moi un ennemi déclaré de la révélation.

J'affichais mon incrédulité sans craindre le scandale, et même en le cherchant un peu. Les parents de plusieurs de mes amis leur interdirent toute communication avec moi, et comme ils ne m'expliquaient pas les causes de leur éloignement ou que je les trouvais pusillanimes, je fus atterré de cet isolement. Il me semblait que par mes opinions nouvelles, je perdais un lien de communication avec ma mère, dont la pensée avait été jusque-là ma plus intime consolation. J'en éprouvais du remords, mais mon orgueil ne fléchissait pas.

J'étais grondé par mes sœurs qui m'aimaient tendrement. Il arriva qu'un de mes amis, presque le seul qui me fût resté, se brûla la cervelle sans que j'aie pu connaître les causes de ce suicide. Il faut ranger le *spleen* au nombre des maladies contagieuses. La philosophie nouvelle, surtout celle du bas étage, caressait le suicide. Il est si aisé de se montrer ainsi une âme fière et indépendante ! Heureusement pour moi le livre de Werther n'avait pas été publié.

Telle était la déplorable situation de mon esprit, lorsque mon père eut avec moi un entretien sévère. Préoccupé de procès, il avait con-

tracté dans sa famille une habitude de taciturnité qui, peut-être, lui était devenue aussi pénible qu'à nous-mêmes. Il lui fallait un effort ou une grande occasion pour la rompre. Il m'avait observé en silence et avait connu les plaintes des parents de mes camarades. Il me fit appeler, et à ma grande stupéfaction il me parut instruit de tous mes torts et même du trouble de mes pensées. Son éloquence était incisive et nerveuse, il fortifiait souvent ses raisonnements par le sarcasme ; je n'y prêtais que trop par ma folie et par le genre de malheur artificiel que je m'étais forgé : il m'accabla, me pétrifia. Je sortis de la maison tout éperdu, mon humiliation se tourna bientôt en colère, en désespoir, je me retirai plein d'une résolution funeste et je m'armai d'un couteau... Ne vous effrayez pas trop : c'était un vieux couteau de table. Comme ce n'était pas la première fois que la pensée du suicide s'était offerte à mon esprit, j'avais déjà choisi le lieu de la scène en véritable amateur. C'était une grotte qu'un particulier de Nancy avait fait pratiquer dans un rocher couronné de bois et entouré d'eaux jaillissantes. Ce lieu s'appelait, je crois, Boudonville. On voit que j'avais des dispositions pour le genre romantique, et je ne conçois pas

comment j'ai manqué ma vocation. Arrivé là, je tirai une écritoire de poche et j'écrivis, n'ayant rien à donner, mon testament, pièce où je voulais mettre toute ma rhétorique et qui devait rendre mon nom immortel. J'y faisais des adieux fort tendres à mes sœurs. Quoique je fusse enflammé de dépit plutôt que de ressentiment contre mon père qui venait de m'humilier, le souvenir de ses bontés fut le plus fort, je ne pus me résoudre à l'accuser, et l'expression de mes adieux fut touchante et respectueuse. Ce testament, mouillé de mes larmes, avait amolli mon courage. Cependant je pris alors mon couteau et je vis qu'il était bien ébréché. Je me rappelai que Caton, dont le bras était plus ferme et le cœur plus résolu que le mien, n'avait pu se donner une mort prompte avec une bonne épée, et la ressource de déchirer mes entrailles était d'un héroïsme qui passait ma portée; je résolus d'aviser un autre moyen et de me donner encore un peu de temps pour réfléchir.

Je n'avais pas oublié dans mon testament une jeune cousine que j'avais vue à Nancy, l'année précédente, et pour laquelle mon amitié avait une assez jolie nuance d'amour, avec un peu de réciprocité. Elle demeurait à Pont-à-Mousson

auprès de mon grand-père, vieillard presque nonagénaire dont elle soignait la vieillesse. Pourquoi, *avant de laisser ma dépouille mortelle à la terre,* me refuserais-je encore au bonheur de l'entretenir, et d'entendre de sa bouche des paroles sympathiques, et de lui donner encore quelques baisers dont j'avais souvenance. Cette idée me ravit plus qu'il ne convenait à un moribond volontaire. Je fis très-expéditivement une route de cinq lieues; il tombait une de ces pluies délicieuses du printemps qui rafraîchissait à la fois les prairies et mes pensées, et j'arrivai le soir au moment où mon grand-père venait de terminer une lecture pieuse. Je tombai aux genoux du patriarche pour lui demander sa bénédiction. Moi qui venais de me dessiner en héros, il me fallut jouer ici le rôle d'un comédien, ou pour parler plus juste, le rôle d'un menteur, et je conviendrai que j'avais quelque exercice dans ce genre. Je feignis d'être venu avec l'approbation de mon père. Mon bon aïeul fut touché de mon pieux empressement, mais ma jeune cousine n'en fut pas dupe; quand nous fûmes seuls, elle me témoigna son incrédulité, et je n'hésitai pas à lui faire un récit plus sincère, sauf quelque exagération que je prêtais assez innocemment à mon

malheur, à mon courage. Elle avait quatorze ans, j'en avais quinze; mais combien une jeune fille élevée avec simplicité, avec tendresse, est supérieure en raison à un jeune homme bourré de lectures discordantes et de sottes prétentions! Elle traita ma folie avec ménagement et la calma par d'aimables lénitifs. Les baisers y étaient compris, mais c'étaient ceux d'une sœur. Il n'eût tenu qu'à elle d'exalter fort ma passion; mais elle ne voulait pas me faire passer d'une folie à une autre, malgré son âge qui était presque celui de l'enfance. Tout eût conspiré pour l'enchantement. J'allais avec elle cueillir des fleurs dans la prairie sur les bords de la Moselle, pendant que mon grand-père assis sur un banc lisait quelque bon livre de dévotion. L'entretien cessait quand je lui paraissais m'animer trop, c'est-à-dire, quand il m'échappait des phrases romanesques. Cependant elle avait écrit à mes sœurs pour les tranquilliser sur ma disparition; mon père respira en apprenant quel asile avait choisi son enfant prodigue, il vit que sa sévérité inaccoutumée avait ajouté au trouble de ma jeune tête. Une lettre de ma sœur aînée me rappela en me promettant de l'indulgence. Mon père me reçut silencieusement, mais sans un air irrité; il craignait que

quelques gouttes de plus ne fissent déborder le vase de ma folie.

Cependant depuis cette incartade je vivais dans une profonde humiliation. Après le remords, je ne connais pas un plus insupportable tourment que celui du mécontentement de soi-même, et d'être en doute sur sa raison.

J'étudiais alors l'anglais : cet exercice m'avait paru propre à calmer mes vagues rêveries. Un jour dans une belle promenade je lisais, à l'aide d'une traduction, l'*Essai sur l'Homme*, de Pope; je suis encore confondu de l'effet prodigieux que la lecture de cet ouvrage péniblement déchiffré produisit sur moi. Car enfin, malgré sa belle ordonnance et l'art admirable avec lequel l'auteur colorie et rend sensibles les idées les plus abstraites, il n'offre point cette poésie du cœur qui eût semblé devoir être le meilleur baume pour l'agitation et le désordre de mon âme. Il me parut que je venais de découvrir des millions de mondes, et j'osai témérairement interpréter la justice et la bonté de leur auteur. Je me pénétrai des conditions que Dieu avait attachées à ses bienfaits, et de la nécessité de subir sans murmure et avec joie les épreuves qu'il impose à ses intelligentes créatures. Je me créai dans l'instant une

sorte de théologie, ou plutôt de mythologie astronomique, et je vis une succession d'épreuves chaque jour plus douces et une gradation de bonheur dans tous les mondes qui étaient à ma disposition. Comme je sentais que mes espérances nageaient à plein flot dans le vague, je finis par me dire : Quelque part que Dieu me loge, je serai bien logé, si je ne cesse de le bénir, de l'adorer et de suivre sa loi; voilà le mur sur lequel s'appuya et s'appuie encore mon humble philosophie.

Mais ce bonheur était une conquête à faire : il fallait la commencer dès cette vie. Je pris en haine et en mépris toutes les idées chagrines et visionnaires qui m'avaient obsédé : je vis des sujets de bonheur dans ce qui ne m'avait présenté que des sujets d'amertume et d'ennui, et ne découvris plus de torts qu'à moi seul. Je pris la résolution de me réformer, non avec le courage héroïque d'un stoïcien, mais avec constance et douceur, en m'épargnant sur les défauts légers. Le plus fort était fait, dès que j'avais chassé tout ce qui avait laissé pénétrer l'aigreur d'un côté, et de l'autre la langueur dans mon caractère.

Je revins de cette longue promenade, de cette

fructueuse méditation qui n'avait pas été sans ivresse, et cette jubilation triomphante s'augmentait à chaque pas; l'air ne m'avait jamais paru plus pur, les plantes n'avaient jamais exhalé plus de parfums : la lune argentait la surface d'un ruisseau aussi paisible que l'étaient devenues mes rêveries. Les mille étoiles qu'elle pâlissait me paraissaient des mondes que je peuplais au gré de ma fantaisie. En rentrant, je trouvai mes sœurs fort alarmées d'un retard qui leur faisait craindre le retour de mes pensées sinistres; mais je me hâtai de leur crier victoire. Je n'étais point un fanfaron, car, à dater de ce jour, ma jeunesse fut aussi studieuse, aussi calme, aussi riante que mon adolescence avait été pénible; il est vrai que l'amour y jeta quelque trouble, mais, tout bien compté, c'était là le bon temps.

Je me suis flatté, en faisant ce récit, d'attirer l'attention de plus d'un de mes jeunes lecteurs sur lui-même, et sur la contagion chagrine qui semble encore dominer aujourd'hui. Je présume que mon Pope et son influence leur paraîtront un peu ridicules, surtout s'ils appartiennent, comme il est à présumer, à l'école romantique; mais je n'ai pas besoin de leur indiquer des ouvrages et des poésies contemporaines, dont le

charme religieux s'ouvre mieux les portes du cœur. S'ils y trouvent des chagrins admirablement décrits, un peu analogues à ceux qu'ils éprouvent ou qu'ils voudraient éprouver, je les invite à réfléchir que les auteurs en y succombant, n'auraient laissé qu'un nom obscur et qu'un funeste exemple, en faisant le désespoir d'une sœur, et peut-être en ouvrant la tombe d'une mère. Les infortunes réelles, en tombant sur une âme courageuse, souvent doublent sa force; les chagrins mollement supportés ou exagérés à plaisir, énervent le talent aussi bien que le caractère. Quant aux chagrins fantastiques, si le ridicule, qui leur est justement infligé, ne les corrige pas, ils sont un grand pas vers la folie, ou vers l'humeur acariâtre et méchante. L'envie, qui en est la source la plus commune, en est le breuvage ordinaire. Il y a des chagrins calomniateurs envers la société, envers la nature humaine, blasphémateurs envers la Providence : ceux-ci veulent des révolutions, et si les téméraires échouent, ils passeront leurs plus belles années dans des complots qui noircissent l'imagination et ne laissent point l'âme sans remords, puis dans les prisons, les angoisses de la fuite et les misères de l'exil. Que si leurs vœux sont exaucés,

ils verseront bien du sang, jusqu'à ce que le leur soit versé de la main de leurs amis.

C'est un bien grand regret, un amer repentir que d'avoir manqué le bonheur dans un âge qui lui offre de si abondantes et de si faciles ressources. Je ne parle pas des jeunes gens qui sont affligés de maladies lentes et dangereuses, qui ont été frappés coup sur coup des pertes les plus sensibles, des catastrophes les plus terribles; à Dieu ne plaise que je fasse des reproches au malheur! Pour ceux-là je ne vois que la force du sentiment religieux qui puisse les relever, ou sa douceur qui puisse les consoler. Je ne demande pour condition du bonheur promis à cette belle période de la vie, qu'une âme exempte de souillure, un esprit capable d'une direction soutenue, et quelque pouvoir de se commander à soi-même. La vie des privations ne m'épouvante pas pour un jeune homme ainsi muni : j'en ai supporté beaucoup, non pas précisément à cet âge, mais à l'approche de l'âge mûr, et je m'en suis fort bien trouvé. J'avais alors une petite célébrité politique que je n'ai plus et que je suis fort loin de regretter; c'était en 1796 après le 13 vendémiaire. Mes repas égalaient en exiguité ceux que Marmontel a décrits fort agréablement dans ses Mé-

moires, et j'y portais au moins un même fonds de gaîté. Il était assez plaisant pour moi, en rongeant un pain d'épices, et comme dit le même Marmontel, un angle aigu de fromage, de lire dans un journal que j'étais grassement soudoyé par l'Angleterre ou par le prétendant. Il est vrai que lorsque la prudence me permettait de me ménager quelques mets plus réconfortants, de m'accorder quelques fruits, j'égalais les rois en richesse, comme le vieux jardinier de Virgile.

Plus d'une fois les dons de la fortune m'ont paru, pour la jeunesse, en raison inverse des chances de bonheur. L'imagination n'a que peu de chose à ajouter à un état de précoces délices; elle n'y intervient que pour y joindre les désirs immodérés, ou les plus déraisonnables fantaisies; puis elle s'émousse et fait place à la satiété, à l'ennui. Oh ! que je préfère à l'élégant salon d'un jeune voluptueux, aux chevaux qui font sa gloire, sa gloire unique, à la conquête qu'il mène en triomphe, tandis qu'il n'est lui-même que l'être subjugué, que je préfère la mansarde d'un jeune homme studieux, qui conserve intact le trésor des vives sympathies, des riches espérances; cette mansarde, premier domicile et point de départ de presque tout ce qui fut illustre dans les lettres, les sciences

et les arts, ou même de ceux qui se sont avancés loin dans les routes de l'ambition et de la fortune. Est-ce que les peintures les plus riantes et les plus lascives qui décorent ce salon, valent les tableaux inachevés et plus purs dont l'imagination de l'artiste, du savant, de l'homme de lettres, peuple la mansarde? Voyez-vous cette ébauche de musique, de peinture, d'un poëme ou d'un ouvrage savant? voyez-vous ce Domat, ce Pothier chargés de notes? il y a là l'espoir d'une dot pour une jeune sœur : elle coûtera des privations nouvelles, mais qu'on saura supporter et dissimuler avec fierté, avec délices. Que de fois un premier succès en se consolidant a rendu un jeune homme appliqué la providence de sa famille, où il se garde bien d'usurper aucune autorité! Je ne connais presque aucun homme de lettres, aucun savant, aucun artiste, qui n'ait recherché avidement ce genre de bonheur. Les comédiens sont peut-être ceux qui se font la loi la plus rigide et la plus délectable de remplir ce devoir.

Il y aura des traverses, des chutes; eh bien, ces mécomptes fâcheux pourront appeler cette volonté persévérante qui fait la force du talent, sans en être toutefois un indice assez sûr; ou bien ils seront d'utiles avertissements, pour por-

ter plus fructueusement sur un autre objet, ou plus élevé, ou plus humble, cette vigueur d'attention qui n'avait pas encore trouvé sa vocation véritable. Le barreau, les chaires de l'université, les écoles de la critique, et le monde politique lui-même, ne sont-ils pas pleins de faiseurs de tragédies, de comédies, de vaudevilles avortés, refusés ou tombés, et qui ont eu à s'applaudir de leurs disgrâces? La magnifique colonnade du Louvre, élevée par un médecin sans crédit, n'est-elle pas là pour avertir le talent et le génie de ne pas désespérer d'eux-mêmes pour quelques débuts malheureux dans une carrière que l'on avait d'abord choisie? L'éloquent Martignac, l'homme qui consacra ses derniers moments, et peut-être les hâta de plusieurs années en se vouant à la défense du très-imprudent ministre qui, pour notre malheur, l'avait supplanté, n'avait-il pas débuté par fournir un tiers, un quart, un cinquième dans des vaudevilles dont personne, au bout de deux ans, n'avait gardé le moindre souvenir?

Oh! le bel âge que celui où le développement des forces physiques répond à toute l'énergie des forces intellectuelles et morales les plus précieuses à développer; où l'on sait si bien jouir

par le sentiment de l'admiration qui, dans un autre âge deviendra plus défiant, plus avare et plus sec; où l'amitié est le plus capable de soins et de dévouements, le plus expansive dans ses confidences, le plus mâle dans ses avis; où le sentiment religieux existe dans sa plus douce exaltation; enfin, où l'âme est toute portée à s'épancher en bienveillance! Ne voyez-vous pas que le monde est d'âge en âge rafraîchi par l'imagination, et même par l'aspect des jeunes gens et des jeunes filles? il semble que tout reflète un peu le coloris de leurs joues : c'est l'haleine du matin que l'on croit respirer encore au couchant de la vie; nos idées s'épurent en leur présence; notre gaîté est plus réservée, mais nous nous faisons une loi de ranimer celle que la gravité de notre aspect pourrait contenir. Les illusions qui voltigent sur ces frais visages caressent encore en passant nos fronts ridés. Leurs rêves d'avenir sont nos rêves d'autrefois : nous reprenons dans notre souvenir notre roman où commence le leur. Mais que parlé-je de roman et d'illusions, ce sont des réalités pour tous les cœurs sincères, et on l'est volontiers à cet âge; le malheur c'est qu'elles sont trop souvent fugitives, mais la trace en est douce à retrouver;

trop heureux les jeunes gens s'ils savent encore être jeunes! trop heureux surtout si leur premier, leur second, et même leur troisième amour (car il faut bien un peu d'indulgence), leur présente une conquête difficile, mais d'un grand prix, pour la sécurité, pour l'honneur, comme pour l'enchantement de leur vie; si l'espoir qu'ils ont conçu n'est pas d'une nature chimérique ou coupable; s'ils reconnaissent la profondeur de leur amour aux vertus nouvelles, aux pensées élevées, aux actes courageux qu'il leur inspire; si la piété tendre et docile de la jeune fille sert quelquefois d'appui à leur foi chancelante! Vivent ces amours d'élite qui durent toute une olympiade avant le bonheur espéré, et reçoivent un prix auprès duquel les succès de la vanité ne sont rien. Une même pensée qu'on sent chaque jour plus ardente à mesure que l'espoir est contrarié, différé et non détruit, que l'on sent chaque jour plus enivrante à mesure que l'espoir se fortifie, fait du jeune homme un être en quelque sorte consacré au milieu du tumulte, des dangereuses délices et des séductions qui l'assiégent; s'il est un auteur, un peintre, un musicien, je prédis du bonheur à son premier ouvrage, pour peu que la constance de son esprit réponde à celle

de son cœur ; le charme qui l'inspire agira sur ceux qu'il veut intéresser.

Je reviens à ma parodie du vers de Virgile : trop heureux les jeunes gens s'ils savent encore être jeunes! On dit qu'ils ne le sont plus ; mais cette plainte s'est répétée d'âge en âge : il y a cinquante ans nos pères l'élevaient contre nous-mêmes enfants de leur philosophie, parce que nous la prenions un peu trop au sérieux. Chacun se fait du bon temps de sa jeunesse une image un peu trop enchantée, et souvent y fait entrer des plaisirs et des excès pour lesquels il gourmanderait ses fils. On ne s'amuse plus, disait, sous les belles années de Louis XVI, tel contemporain d'un règne qui s'ouvrit par la Régence pour se terminer à madame Du Barry. Ce qui pour moi constitue le bonheur de la jeunesse et fait l'aimable physionomie de cet âge, c'est un grand fonds de sntiments tendres et bienveillants, et doucement exaltés; la candeur en est l'expression et la gaîté en est la suite, mais il faut que la modestie en soit la compagne. On se ride à seize ans lorsqu'on veut être législateur et réformateur, on s'appauvrit de tout ce que l'on usurpe sur les soins de l'âge mûr.

Il ne faut pas que le gouvernement représen-

tatif se targue d'une pureté idéale ; il provoque l'ambition concurremment avec le zèle du bien public ; il vit de rivalités et ne craint pas de susciter l'envie ; il permet l'expression des mécontentements les plus injustes, les plus aigres et souvent même les plus emportés. Contrairement à l'usage des cours sous les gouvernements absolus, il aime mieux les haines ouvertes que cachées ; il n'est pas fâché qu'on se dénonce soi-même par l'excès de ses plaintes. Comme il est exposé à de fréquents périls, il a besoin de recourir à l'héroïsme, à la vertu, à la grandeur d'âme, et même de les rencontrer chez de simples particuliers ; et cependant son mécanisme s'appuie sur les calculs de l'intérêt personnel, sentiment trop instinctif qu'il nourrit et féconde en se réservant de l'éclairer et de lui créer des directions plus ou moins sages. Voilà ce que la politique humaine a pu trouver de mieux jusqu'à présent et l'état dont on ne peut sortir sans recommencer un effroyable cercle de malheurs. Il semble que sous un tel gouvernement tout se réunisse pour détourner le jeune homme du cours paisible de ses plaisirs, de ses rêveries, de ses études ; l'opposition remue perpétuellement ses passions les plus généreuses ;

il ne voit que de l'énergie dans l'hyperbole usée qui nous fatigue; sa pitié s'ouvre à des accents trompeurs; son ambition précoce est stimulée par de folles promesses, sa vanité par des éloges perfides. L'opposition est de bel air à cet âge; d'un autre côté elle est transitoire; d'ailleurs, elle n'est pas toujours sans quelque motif plausible, et plusieurs des plus intrépides gardiens de l'ordre public ont passé par cette porte. Mais si le jeune homme veut franchir les bornes de l'opposition légale et prendre des engagements forcenés, n'a-t-il pas sous les yeux et dans les récits de ses pères, dans l'histoire enfin, des exemples capables de le faire frémir ?

Un transport généreux a pu l'égarer d'abord, mais quel sentiment de dégoût et d'horreur n'éprouvera-t-il pas en se trouvant en communication avec le vice qui cherche à se relever en prenant l'attitude du crime ? Où le conduira le serment qu'on lui fait prêter dans un appareil sinistre? n'entendra-t-il donc plus parler que de poignards ou de meurtres? dans quel isolement farouche il lui faudra vivre de ses proches, de sa mère, de ses maîtres les plus bienveillants, de ses plus aimables amis !

Il croit rendre impénétrable son silence, mais

des yeux hagards, des mouvements convulsifs, tout le décèle, tout porte la désolation dans ses foyers dont il devient le mauvais génie ; il n'a plus rien à demander à l'amour, la débauche seule lui tend les bras, elle achèvera de flétrir ses sens et son cœur. Faut-il que l'ivresse de ses compagnons lui révèle des projets odieux et vastement sanguinaires? ne peut-il les conclure d'après les invocations qu'il entend faire, d'après les hommages qu'il entend rendre à des hommes dont le nom a toujours épouvanté ses oreilles? Qu'il regarde la couleur de son drapeau, n'y voit-il pas tracés en caractères de sang une longue suite d'homicides judiciaires entremêlés à des massacres? L'indignation pour le crime que la nature a rendue si forte, si véhémente, si courageuse dans les jeunes gens, est-elle morte en son âme? Non, elle ne l'est pas! Souvent il se réveille, mais il est engagé ; il est devenu le serf du crime qui lui a attaché son collier, son anneau. Vingt fois détrompé, il faudra qu'il se travaille pour se reforger du fanatisme, et quel fanatisme encore que celui qui n'a pas le ciel en perspective, et qui ne peut attendre au meilleur marché que le néant !

Il hait aveuglément ses semblables, son roi, les ministres, les orateurs du jour; ce qu'il hait surtout, c'est lui-même. Le coup qu'il porte à un ennemi qu'il n'a jamais vu, il se l'était peut-être destiné; seulement il lui est insupportable que sa patrie conserve de la paix après sa mort.

CHAPITRE XXI.

SOUVENIRS DE MA JEUNESSE.

La vieillesse regagne, par la vivacité de ses souvenirs, tout ce qu'elle perd en vivacité d'action. J'appréciais faiblement ce bienfait avant d'avoir vieilli, et je trouvais cette volupté un peu creuse. Ma jolie solitude me fournit mieux les moyens d'en jouir. Je me félicite aussi de n'avoir point trop usé mes souvenirs par la démangeaison de les conter. Si j'y cède aujourd'hui dans un ouvrage destiné aux jeunes gens, c'est pour leur montrer combien le bonheur est facile à cet âge. Je veux parler de cinq années que j'ai passées à Nancy, de seize à vingt-un ans, sans être favorisé par la fortune, la gloire et l'amour, mais sans en éprouver aussi de complètes disgrâces.

Oh! quelle jolie ville que Nancy, cette jeune et brillante fille du bon et vieux roi Stanislas! Il n'était plus, son nom vivait partout. Chaque pierre, dans cette ville, attestait en lui le génie de la

bienfaisance. C'était un Paris en miniature; un joli Paris construit dans des proportions plus élégantes que magnifiques. C'était, si j'ose le dire, une ferme modèle pour les établissements de charité, tout à la fois évangéliques et philantropiques; car on y reconnaissait l'impulsion des plus heureux siècles de l'ère chrétienne. Et tout cela était l'ouvrage d'un roi de Pologne détrôné, protégé et ami de Charles XII, de cet intrépide et infortuné conquérant qui ruina beaucoup de villes, et surtout les siennes, sans en bâtir une seule. Stanislas, dans son esprit droit et son cœur excellent, avait devancé, par la pratique, une partie des vœux que la philosophie émettait en théorie. Aucun Lorrain ne prononçait le nom de Stanislas sans avoir les larmes aux yeux. Toutefois il y avait un combat entre la nationalité lorraine et la nationalité française. Un État qui avait coulé comme un petit fleuve assez joli, n'aimait pas à perdre son nom dans l'océan de la France. C'était un contraste assez piquant entre la rigidité des mœurs anciennes et l'élégance des mœurs nouvelles qui n'échappait pas tout à fait à la corruption de la civilisation française. La fusion avait été commencée sous d'heureux auspices, par le roi Stanislas, le plus aimable,

le plus familier et le plus enjoué des Français du nord, instruit et jamais aigri par les plus cruelles adversités. Bon chrétien et philosophe bienfaisant, ainsi qu'il en a reçu le surnom; homme de lettres poli, judicieux, il passait volontiers d'un entretien avec son confesseur, le jésuite Menon, à un entretien plus intime encore avec la jolie et spirituelle marquise de Boufflers, mère du sémillant chevalier de ce nom. C'était un Antonin sur un petit théâtre. S'il n'eût été renversé, par la guerre et par les malheurs de Charles XII, du trône de Pologne, et s'il eût eu un ou deux successeurs dignes de lui, peut-être la Pologne existerait encore.

Il faut que le sentiment de nationalité soit bien fort. Le souvenir des vieux ducs de Lorraine était encore tout vivant dans cette province, et cependant il n'y eut jamais un pays plus dévasté, plus rançonné, plus brûlé qu'elle ne le fut, au temps de Louis XIV, grâce aux énormes folies de son duc, Charles IV, qui perdit ses États pour se faire un chef de *condottieri*. Le duc Léopold, au commencement du XVIIIe siècle, avait de son mieux réparé le mal. Les regrets des vieux Lorrains nous auraient fait croire qu'ils n'avaient connu que l'âge d'or sous leurs ducs.

L'inimitié contre les Français ne pouvait être promptement effacée, car c'étaient des Français qui, dans leurs invasions, avaient réduit cette province aux horreurs d'une famine presque semblable à celle de Jérusalem, lors de sa destruction. Heureusement cette inimitié mourait dans le cœur de la génération nouvelle.

Pour moi, né à Metz, ville française depuis plus de deux siècles, j'étais avec ardeur du parti français. Tout riait à mon imagination dans une ville d'une splendeur toute fraîche, toute réjouissante, où la misère ne se montrait plus que pour faire briller les ressources ingénieuses de la charité. Au sortir du collége, avec quelle volupté je respirais l'air de l'indépendance! Quel charme dans mes études devenues volontaires, dans mes courses vagabondes à travers tous les âges, toutes les philosophies et toutes les littératures! Mes lectures ont été souvent des événements dans ma vie. Il m'arrive quelquefois de jeter un regard douloureux sur les tribulations de mon adolescence passée sous la discipline flagellante des vieux colléges. Mais j'ai grand soin d'y opposer, pour rafraîchir le tableau, le bonheur et souvent les extases de mes lectures faites à la dérobée, et aux dépens d'un thème ou de vers latins pitoyablement

griffonnés. Je crois avoir ressenti, soit à la lecture, soit à la représentation du *Cid*, d'*Andromaque* et de *Zaïre*, des impressions presque aussi vives que celles des premiers, des fortunés spectateurs qui virent éclore ces chefs-d'œuvre. Aussi nos nouveaux Quintiliens auraient bien de la peine à me persuader que j'ai dû m'ennuyer de la froide régularité de notre vieux théâtre, qui me semble encore jeune. Je vois les lieux, je vois les personnes auprès desquelles j'ai fait les lectures dont je garde un profond souvenir. C'est sous les peupliers du joli jardin de la Pépinière, au chant des rossignols et des fauvettes, que j'ai lu les amours d'*Émile* et de *Sophie;* c'était dans un moment où je cherchais ma Sophie et croyais un peu l'avoir trouvée.

Nancy possédait alors, et, d'après la renommée, possède encore aujourd'hui un grand nombre de jolies femmes. Comme je n'ai point vu leur déclin, elles se reproduisent à moi dans toute la fraîcheur et tout l'éclat de leurs charmes. J'assiste encore aux fêtes qui leur étaient données sous des berceaux de fleurs, soit par le régiment du Roi, tout peuplé d'officiers surnuméraires, riches, galants et brillants dissipateurs, soit par le duc de Larochefoucault-Liancourt, colonel

d'un régiment de ce nom, cet homme bienfaisant jugé digne du Panthéon, avec qui je devais avoir d'importantes relations et sceller une amitié qui fait le lustre de ma vie. Mais alors il ignorait un jeune homme perdu dans la foule.

Mes vœux ne s'adressaient point aux beautés en renom qui méritaient et recevaient assez gracieusement de plus brillants hommages. Elles habitaient un olympe trop élevé pour moi; cependant elles n'étaient pas tout à fait absentes de mes rêveries.

Mon imagination romanesque trouvait assez à s'exalter auprès des jeunes amies de mes sœurs. Dans la classe moyenne à laquelle j'appartenais, on suivait presque à Nancy le régime confiant des mœurs de Genève, pour les jeunes personnes. Elles n'avaient souvent, dans leurs réunions avec les jeunes gens, de surveillantes qu'elles mêmes. Cette surveillance, sans être rigide, prévenait toujours de fâcheux éclats; au moins il n'en est pas parvenu un seul à ma connaissance. C'était dans l'été, après souper, c'est-à-dire vers neuf heures, que les groupes de frères et de sœurs, de cousins et de cousines, allaient se chercher, s'accueillaient avec la gaîté la plus franche, et souvent se rencontraient avec de vives et timides palpi-

tations. C'était là que se formaient de longues amours qui duraient plusieurs années, et que le sacrement venait non terminer, mais bénir. On chantait, on riait au milieu de tous ces jeux, et je pouvais en improviser quelques-uns; je maudis la révolution qui m'a fait perdre ce talent. Une raillerie piquante ramenait à l'ordre celles qui chantaient peu, ne riaient guère et parlaient tout bas. Malheur à celle dont un soupir avait été entendu. Je dois convenir que mon élocution fleurie et parfois emphatique n'était pas toujours bien comprise de jeunes personnes habituées à plus de simplicité dans leur langage. Il était dur d'avoir à leur expliquer ce que c'était qu'Hébé ou Terpsichore, noms qu'elles n'avaient point vu dans le Catéchisme. Ma galanterie en restait pétrifiée; mais il pouvait y avoir de fausses Agnès parmi ces demoiselles; quoi qu'il en soit, cette ignorance n'ôtait point de charmes à leurs couleurs virginales et se conciliait fort bien avec leur piquante malice. Après avoir ri de cette idolâtrie musquée, elles finissaient par y prendre goût, et je suis tenté quelquefois de plaindre les beautés du jour d'être au régime d'une galanterie plus sèche et surtout plus mélancolique.

Malgré tout le respect que l'on porte aux pre-

mières amours, je suis convaincu qu'elles ne sont que de légères ébauches pour l'homme destiné à exercer son imagination. Je conviens que celui qui est prématurément appelé aux affaires du barreau, du commerce ou des finances, pourra bien n'aimer qu'une fois et que ce sera la première. C'est qu'il aura perdu dans des exercices plus ou moins arides cette fraîcheur d'esprit ou cette ardeur de l'âme qui peuvent reproduire ce sentiment. Pour les femmes surtout, l'amour ne s'arrête pas si facilement à une première esquisse, si ce n'est dans les liens d'un heureux mariage. Beaucoup d'autres, en comptant sur leurs doigts tous ceux dont elles ont reçu les hommages, peuvent bien en noter deux ou trois auxquels elles ont répondu avec une gradation de sentiment assez marquée.

L'âge où la beauté pressent son déclin est souvent celui où l'amour s'exalte. C'est un soleil couchant qui redouble d'éclat, mais qui répand moins de flammes au dehors. N'aimer qu'une fois et aimer toujours le même objet s'il en est digne, est le plus grand bienfait de notre vie mortelle. Mais changer toujours d'objets pour dire à la fin qu'on n'a vraiment aimé que la première fois, me paraît la plus triste des progressions décroissantes.

Heureux celui ou celle qui peut dire : « J'aime encore mieux. » Les jeunes gens et surtout les jeunes personnes ne sont que trop portés aujourd'hui à s'exagérer la puissance du premier amour. Ils veulent faire du printemps la saison de la canicule. Cet enthousiasme est louable dans son principe; car l'amour et la religion vivent de foi. Mais on met de l'orgueil à se croire capable d'une passion profonde, exclusive, héroïque. La lecture des romans exalte cette disposition. De mon temps, Werther et Saint-Preux tournaient les jeunes têtes, ou du moins celles sur lesquelles l'imagination avait quelque prise. On était épris de Werther, et il semblait que mourir de la mort de Werther valait autant que mourir de la mort de Caton. Aujourd'hui, le suicide amoureux exposé ou prêché avec une emphase vulgaire, prend surtout pour nombreuses victimes de jeunes ouvriers, de jeunes ouvrières. On y a souvent ajouté pour raffinement, le plaisir barbare de se donner la mort concurremment avec l'objet aimé. Qu'arrive-t-il? c'est que l'un des deux amants frappé de blessures moins profondes, ou d'une complexion assez forte pour résister à la vapeur du charbon homicide, survit et se délivre assez du deuil et du remords pour passer à de nouvelles

amours. J'honore le génie de Goëthe, mais quelque longue, quelque fortunée qu'ait été sa carrière, n'a-t-il pas dû se sentir maintes fois persécuté par les ombres des victimes de son fatal ouvrage? Et nos jeunes romanciers, à couleurs sinistres, ne songent-ils pas quelquefois, après avoir dansé le galop, ou même telle danse africaine qu'on n'ose ni ne peut désigner, à la jeune couturière, à la jeune marchande de modes, dont la fin tragique n'est due, peut-être, qu'à leurs pages empoisonnées.

Voilà une assez longue digression; mais on les permet, quand le sujet est pauvre. Or, je parle de moi.

Mes premiers amours (et j'en compte trois à Nancy, et tous assurément bien chastes) n'eurent point un sombre caractère. Au premier, on se moqua de moi, et je le méritais bien. J'aurais été désespéré, si je ne me fusse aperçu à temps que je n'étais guère amoureux, et que j'avais seulement le projet de l'être. Le second, moins malheureux, n'eut pour tout succès que de presser et de baiser un joli bras au clair de lune, sans compter la fortune assez mince des jeux innocents, où les témoins ôtent de la saveur au baiser. La beauté de l'objet de ma flamme était assez médiocre et

ma passion le fut aussi. Il n'en fut pas ainsi de la troisième personne qui reçut mes vœux. C'était une jeune pensionnaire née de parents pauvres, qui par le charme de sa figure, la gentillesse de ses manières et le plus heureux naturel, avait mérité l'attachement et presque l'adoption d'une dame veuve, et dont la fortune était aisée. Je l'avais rencontrée dans un bal, et ma vive émotion avait été exaltée par ce murmure général d'éloges que fait naître la beauté jointe à la grâce et à la modestie. Quand j'eus le bonheur de danser avec elle, mon trouble ajouta beaucoup à l'effet de la distraction, et je puis ajouter, en sincère biographe, de la gaucherie qui m'était naturelle

Je m'excusai auprès d'elle en indiquant de mon mieux, et par mes paroles et par mes regards, ce qui me rendait sourd aux lois faciles de la contredanse. Elle parut ne pas me comprendre, et me comprit à merveille ; aussi agréa-t-elle dans cette même soirée une seconde invitation du danseur le plus disgracieux de la société. *Nous nous en tirerons mieux, n'est-ce pas?* me dit-elle, avec un aimable sourire. Je me récriai fort contre cette moitié qu'elle voulait prendre dans mes bévues, elle qui dansait si parfaitement! Je me piquai d'honneur, et maîtrisant mieux mon extase,

je ne fus plus un sujet de trouble et de plaisanterie. Depuis ce jour, cette charmante image me suivait partout. J'appris avec joie (voyez ce qu'il entre d'égoïsme dans l'amour), qu'elle était sans fortune. Tout me parut possible, rien ne me parut difficile pour qu'elle devînt ma compagne.

Je voyais bien que j'aurais à subir les épreuves du temps pour parvenir à une existence digne de lui être offerte ; mais ma constance en viendrait à bout. J'étais alors jeune avocat, j'en avais porté la robe dès l'âge de dix-huit ans, grâce au patronage et à la direction de mon père que j'ai dit avoir été un avocat distingué. L'exercice de parler en public ne m'a jamais rien coûté. De plus, j'avais obtenu un accessit et un prix à l'Académie de Nancy, ce qui m'avait valu accès dans les sociétés distinguées, telles que celle de la marquise de Boufflers, cette amie du roi de Pologne.

Enfin, je faisais quelque bruit dans le journal de Nancy avec des *poésies fugitives* bien dignes de ce nom, et que je moulais de mon mieux sur les pièces de l'*Almanach des Muses*, et, ce qu'il y a de pis, sur l'*Almanach des Grâces*, recueil beaucoup plus fade. Poussé par l'esprit d'imitation qui domine dans la jeunesse, après avoir fait un beau discours sur l'éducation d'un jeune prince, et

même *sur l'influence des mœurs sur les lois, et des lois sur les mœurs*, où j'estropiais Montesquieu, je me délassais avec des vers anacréontiques surchargés de roses insipides. Pour compléter mes confessions, j'avouerai que j'avais fait à l'âge de seize ans un vaudeville dans le genre de ceux de Piis et Barré, qui obtenaient alors une extrême vogue. Le ton en était assez leste et graveleux, c'était une véritable calomnie contre mes mœurs. La représentation en était annoncée ; mon père eut le crédit de l'empêcher, et je ne puis trop en bénir sa mémoire.

Quoi qu'il en soit, mon existence était jolie. Préoccupé d'un chaste et vif amour, il s'agissait de rendre cette existence honorable. L'amour fut pour moi un commencement de sagesse. Jamais je ne lisais Domat, Pothier, et même le Code de procédure, sans songer à mademoiselle Boulanger, à ses grâces naïves, à son heureux naturel, à la finesse, à la perfection des ses traits, que dirai-je enfin? à tous les trésors entrevus de sa taille. Il fallait marcher à cette conquête par les chemins raboteux de la jurisprudence et même de la chicane. Mais où en était mon roman ? Il avait cheminé d'abord avec une extrême lenteur. Comment pénétrer dans l'enceinte impénétrable

d'une pension de jeunes demoiselles, moi qui n'y avais ni sœur ni cousine. J'errais en vain autour de ces murs jaloux. Je parvins par ma persévérance à connaître l'heure où l'aimable essaim prenait son essor dans la campagne. Je m'aperçus qu'on se dirigeait vers les bords d'un étang où j'avais tendu quelquefois mes filets d'oiseleur. Ce lieu me serait-il propice pour des filets d'une autre espèce ? il ne le fut guère.

J'étais assis sous de vieux saules auprès d'un ermitage de Saint-Jean, qui n'existe plus, tenant un livre où je ne lisais guère ; mon audace n'alla qu'à lui faire un salut profond auquel elle ne répondit que d'un air étonné; mais cet étonnement me parut décontenancé. Jamais jeune personne a-t-elle oublié le jeune homme avec lequel elle a dansé deux fois dans la même soirée, et qui a murmuré quelques demi-mots d'amour? Une seconde tentative fut saluée par un rire des jeunes demoiselles qui me parut suspect de malice, et ce qui me le confirma, c'est qu'elle ne me répondit que par un salut froid et léger. Je jugeai qu'il n'était pas à propos de jouer une troisième fois le rôle d'un timide soupirant. J'étais désespéré lorsque la fortune vint à mon aide.

J'étais lié avec un avocat plus âgé que moi de

sept ou huit ans, qui tenait fort peu à sa profession, mais qui aimait passionnément les lettres, ce qui avait établi de la sympathie entre nous. Un rayon d'espoir brilla pour moi, lorsque j'appris de lui qu'il était marié à une demoiselle qui sortait depuis peu de l'institution des dames Fallois, où mademoiselle Boulanger était pensionnaire; qu'il était logé dans la maison voisine, et que sa jeune femme recevait souvent sa maîtresse et ses jeunes amies. C'était un coup de fortune qui me persuadait que le ciel même m'avait destiné une si charmante compagne. Je me trompais; mais je devais goûter, quoique beaucoup plus tard, un bonheur plus grand. On juge bien que ma liaison avec cet excellent avocat devint plus intime; elle me procura, pendant dix-huit mois, l'occasion de voir, même assez fréquemment, l'objet aimé.

J'allais céder au plaisir de retracer des amours printaniers qui, dans mon souvenir au moins, ont toute la fraîcheur de l'idylle. Ah! je voudrais voler à l'auteur d'*Émile* et de *Sophie* ses pinceaux, pour peindre le charme facile de ces amours que dore l'illusion, qui peuvent se repaître d'une espérance lointaine, d'un sourire, d'un demi-mot jeté comme au hasard; c'est un trésor qu'on remporte avec soi le soir pour le charme de toute

une nuit; on le retrouve à son réveil, plus riche encore. Il semble qu'on prenne possession de l'univers, en disant : Je suis aimé, ou même, je crois l'être. Un ange terrestre vous met en communication avec les anges de là-haut. Vous aimiez la vertu, vous l'adorez quand elle se présente à vous sous l'image de la beauté. La résistance qu'on vous oppose, lorsqu'un aimable regard l'adoucit, ne fait qu'ajouter le charme de la pudeur à d'autres charmes dont vous n'étiez que trop enivré; vous jouissez plus saintement de votre contemplation. Cette vertu qui accomplit modestement, avec délices et quelquefois avec un héroïsme ingénu des devoirs rigoureux et qui en exagère l'empire, vous paraît au-dessus de celle que vous pouvez exercer dans vos plus sévères études, dans quelques abnégations de votre égoïsme, ou même dans les combats. Vous aspirez aux épreuves pour vous rendre digne d'une telle conquête. L'ambition va s'allumer en vous; mais c'est l'amour qui lui ouvre la porte; elle ne sera point farouche. Brillants séducteurs, qui tâchez d'exciter notre envie par la liste souvent menteuse et calomnieuse de vos bonnes fortunes, que vous me paraissez misérables, si vous n'avez point connu de si pures délices, ou si, les ayant connues, vous avez

pu rejeter comme fade et insipide ce breuvage du ciel, et que vous m'êtes odieux, si vous n'êtes que les barbares et froids sacrificateurs d'une victime qui seule a pu vous faire connaître le bonheur! Cléopâtre, ou, si vous voulez du moderne, madame la comtesse Du Barri n'ont jamais pu inventer de voluptés qui se fixent mieux dans la mémoire et dans le cœur qu'un léger serrement de main qui échappe à la beauté pudique.

Je venais de dîner chez mon ami M. Anthoine, lorsque l'on annonça la maîtresse de pension, accompagnée de deux de ses pensionnaires, parmi lesquelles était mademoiselle Boulanger qu'elle appelait sa rosière. Mon émotion fut d'autant plus vive que je crus la voir un peu partagée. Toutefois je sentis la nécessité de maîtriser mon trouble et mon ravissement. Madame Fallois fut ou parut être le premier objet de mes soins; elle ne manquait ni d'esprit, ni de littérature; quelle précieuse occasion pour un flatteur qui voulait non-seulement lui plaire, mais captiver son estime et sa confiance! Tout ce que je pus trouver d'esprit servit au triomphe du sien. On parla morale, car c'est le texte favori et même nécessaire des maîtresses de pension. Ce sujet ne me parut nullement glacé; et, sans feinte, sans artifice, je m'ex-

primai sur la vertu avec autant de feu que je l'aurais fait sur la beauté. J'avais sous les yeux l'image la plus pure et de l'une et de l'autre; cette conversation me réussit et favorisa mon vœu le plus cher.

Madame Anthoine donnait souvent des goûters à ses jeunes amies, et j'y fus admis sans difficulté. Ce petit repas supprimé dans nos usages, était singulièrement favorable à la gaîté des jeunes personnes. Les gâteaux, après avoir satisfait à leur friandise, servaient à leurs jeux, à leurs petits combats. La scène se passait dans un jardin. Oh! quel plaisir de disputer ou de céder le prix de la course à ces jeunes Atalantes, de grimper sur les cerisiers dont ces jolies bouches convoitaient les fruits vermeils, de jouer aux quatre coins, aux yeux bandés, de reconnaître, avec une hésitation feinte, une taille charmante dont tous les contours étaient gravés depuis longtemps dans mon imagination, et de ceindre de jolis yeux d'un bandeau qui, outre les vieux compliments de la galanterie mythologique, prêtaient encore à des madrigaux plus frais, et même à des déclarations timides. J'étais au moins sûr de n'être pas foudroyé par un regard sévère, et quelquefois le sourire apparaissait sur des lèvres de rose.

Je n'avais point caché à l'aimable ménage qui me couvrait de sa protection, mon amour pour la jeune et charmante orpheline, et je parlais avec feu des espérances d'une modeste fortune uniquement fondée sur mes sévères études, et que je brûlais de lui faire partager. Cette confidence avait été transmise à madame Fallois ; cette dame, dans sa prédilection pour la plus intéressante de ses pensionnaires, arrangeait déjà pour elle un établissement convenable, qui pourtant demandait quatre ou cinq années d'attente. Mais alors, et surtout à Nancy, comme maintenant à Genève, cette épreuve ne paraissait pas excéder les forces d'une passion vraie. De là venait une confiance que je n'ai point trahie, mais que je ne recommanderais pas aujourd'hui à des maîtresses de pension. Je fus admis bientôt à interroger les jeunes personnes sur leur instruction qui, en vérité, était assez modeste; puis à donner quelques leçons qui servaient de supplément à celles de leur maîtresse, et qui avaient un peu plus de feu, mais souvent aux dépens de la vérité. Avais-je à parler des amours des patriarches, je leur prêtais un ton sentimental qui était dans mon âme, mais non dans le style de la Bible et de l'Orient. Rebecca et Rachel se transformaient presque en

Héloïses ; mon jeune auditoire trouvait assez d'attrait à ces pieuses leçons. Je m'animais surtout en parlant des difficiles épreuves de Jacob pour obtenir sa bien-aimée Rachel, et je ne sais quel trouble, je ne sais quel vermillon m'avertissait que j'étais entendu. Je brillais plus à mon aise dans les contes de fées qu'on me demandait ensuite pour petite pièce. Tout en compilant les *Mille et Une Nuits*, je n'y respectais pas mieux les couleurs orientales que dans mes récits prétendus bibliques. J'y semais, de mon mieux, des compliments allégoriques pour les jeunes pensionnaires, à commencer, bien entendu, par leur maîtresse.

Ces soirées s'écoulaient délicieusement et se prolongaient quelquefois jusqu'au moment où les premières ombres me permettaient des mots plus mystérieux et des signes plus tendres. Ma nuit se passait dans des rêves enchantés.

J'avais alors pour ami un jeune homme plus âgé que moi de cinq ou six ans, aussi distingué par l'indépendance vraiment originale de son caractère que par la pureté de son goût, la prodigieuse variété de ses connaissances et la vivacité éblouissante de son esprit. Personne ne croira que ce portrait soit inspiré par l'enthousiasme

des souvenirs de jeunesse lorsque j'aurai nommé M. Hoffman, cet homme de lettres qui, après avoir orné la scène lyrique des poëmes les mieux écrits que je connaisse dans ce genre, se montra depuis l'Hercule de la critique dans le *Journal des Débats*. Alors il était plus enfoncé que moi dans les eaux trop souvent bourbeuses de la petite philosophie moderne, qui inclinait si fort au matérialisme. Son excellent esprit et la droiture de son âme l'en tirèrent, lorsqu'il la vit appliquée à la révolution française qu'il détesta de toutes les puissances de son âme. Sa grande maxime en amour était alors que pour triompher de la vertu des femmes, il fallait commencer par n'y pas croire et se conduire en conséquence. Moi, dont l'amour était mêlé du plus doux mysticisme, je le réfutais de mon mieux. Un triste incident qui lui arriva servit plus à confondre le séducteur que ma pauvre éloquence.

Il était lié avec un musicien qui devait une modeste aisance à son talent, et plus encore à la dot de sa jeune et jolie épouse. Ce musicien composait la musique d'un opéra d'Hoffman, qui ne vit pas le jour. Il arriva qu'elle se passionna pour l'auteur des paroles. Il était trop honnête homme pour avoir cherché ce succès auprès de la femme

de son ami ; mais enfin il en fut vivement flatté, et finit par y répondre

Je me souviens d'un mot qui indique assez la puissance de l'amour. Hoffman avait la disgrâce physique la plus incommode pour un homme dont l'esprit était aussi prompt et aussi vif ; il était bègue. Cette jeune femme à la tête romanesque lui disait un jour, à ce qu'il m'a rapporté : *J'aime jusqu'à ton bégaiement, parce qu'il ressemble au trouble de l'amour.*

Le mari fut forcé de s'absenter, et dit ces mots, propres à tout arrêter : *Hoffman, je te confie ma femme.* Malheureusement l'amour s'était déjà déclaré et n'eut que trop une libre carrière. Il arriva qu'une voisine du plus méchant caractère fut un jour témoin d'embrassements très-vifs. La jeune femme se crut perdue et fut dévorée de remords. Hoffman lui-même, le sceptique Hoffman, ne les ressentit pas moins. Il avait trahi l'amitié et détruit le bonheur d'un ménage longtemps cité comme modèle.

Il vint un jour me trouver de grand matin pour faire avec lui à travers champs une de ces longues promenades dont nous avions l'habitude.

Mais qu'il était différent de lui-même ! quel trouble ! quel feu sombre dans ses regards ! quel

abattement dans toute sa personne ! je fus frappé d'un profond chagrin quand j'en connus la cause irréparable.

Il était hors de lui-même, s'accusait, ne voulait accuser que lui. Arrivé sur les bords de la Meurthe, il mourait d'envie de s'y précipiter. Mon amitié le protégea contre son désespoir. Je le vis envier le sort du paysan, du manœuvre, qui passait en chantant ; « et moi, ajoutait-il, moi qui « me riais de vos innocentes amours, je me dis « maintenant comme Phèdre :

« Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux. »

Le mari revint, fut instruit par la perfide voisine, qui n'avait pas d'abord manqué d'instruire tout le voisinage de sa découverte. Sa vengeance fut calme et taciturne mais poignante dans ses effets.

Il remit froidement à Hoffman le poëme dont il faisait la musique : *J'y ai renoncé,* lui dit-il ; *nos liaisons seraient maintenant sans objet.* Quant à sa femme, point d'éclat, point de reproches, mais un silence obstiné, glacial ; il ne le rompait que pour quelques soins du ménage, et la victime repentante baissait les yeux et n'osait l'interpeller. « Puisqu'il ne veut pas de moi pour femme, se

dit-elle, je serai sa servante. » Elle en remplit tous les soins avec une constance égale à celle du flegme vengeur de son mari.

Combien de fois ne l'ai-je pas vue, elle que j'avais rencontrée dans nos modestes bals élégamment vêtue, et maintenant sous les habits d'une servante, dont son repentir avait embrassé la condition, remplir sa cruche à la fontaine. Elle revenait par de tels degrés à son premier amour; et son mari qui l'aimait passionnément fut désarmé.

Quant à Hoffman, je le vis pleurer à chaudes larmes. Un jour il avait vu cette dame qui se confondait avec les *autres* servantes du quartier. Il n'y tint pas, et partit aventureusement pour Paris avec de modiques ressources. Son esprit vif et saillant lui en procura bientôt. Son opéra de *Phèdre* eut un plein succès. Dans ses lettres, Hoffman me pressait de venir le joindre à Paris. Mon frère aîné qui ne m'avait guère connu que dans mon enfance, mais qui dès lors m'avait tendrement chéri, commençait, après de laborieuses épreuves, à jouir, sur le grand théâtre, d'une considération distinguée comme homme de lettres et comme avocat. Il m'offrait l'espoir de venir à Paris m'associer à ses travaux. Cette perspective

m'enflamma, et loin d'être une diversion pour mon amour, elle me parut propre à en accélérer le dénoûment. Dans mon effervescence de jeune homme, j'espérais faire bientôt fracas dans la capitale avec une tragédie de *Caton d'Utique*, dont plusieurs scènes avaient été lues et applaudies à l'Académie de Nancy. Si ce sujet est beau dans l'histoire, je n'en connais pas de plus maudit pour l'action dramatique, et certes je n'en évitais pas les défauts. J'avais vainement voulu réchauffer le sujet par un amour de la vieille et galante sœur de Caton, Servilie, pour César, que Cicéron appelait le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris. Cette maudite Servilie rendait ma pièce encore plus froide et plus ennuyeuse. Je crois cependant encore aujourd'hui qu'il y avait deux scènes assez belles.

Mademoiselle Boulanger parut s'attrister de ma métromanie; elle sourit fort peu à la gloire future dont je voulais lui faire hommage. Elle m'aimait mieux sous ma robe d'avocat que *couvert des lauriers du Parnasse*, comme nous disions alors. J'étais pour elle, sous le premier costume, un mari plus probable. Et puis, Paris, Paris pour un jeune homme! Nous ne pouvions guère échanger que des mots rapides. Un jour elle me dit:

« Vous souvenez-vous que vous nous avez lu il y a quelques mois la fable des *Deux Pigeons* de La Fontaine? Eh bien, je vous invite à la relire ce soir. » Après avoir dit ces mots d'une voix où je crus reconnaître de l'émotion, elle se jeta dans le groupe des jeunes pensionnaires les plus étourdies, anima leurs jeux, et, contre sa coutume, les rendit plus bruyants. Il me fut impossible de lui adresser une seule parole. Mes regards ne purent plus rencontrer les siens. Le contraste de cette gaîté, de cette rigueur, avec une citation qui semblait indiquer un regret assez tendre, me fournit un commentaire plus difficile que celui dont les Scaliger et les Casaubon se sont occupés. Je n'eus que trop à me souvenir de l'apologue, lorsque, cinq ou six ans après, je me vis, comme *la volatile malheureuse,* atteint de plus d'un caillou, poursuivi par une nuée d'*oiseaux de proie, sans souper, sans gîte, et le reste.*

Je ne pus que huit jours après me représenter à la pension, mais quel désespoir! Mademoiselle Boulanger n'y était plus. On était au temps des vacances, et sa bienfaitrice était venue l'emmener à Toul. Ce contre-temps hâta mon départ pour la campagne. C'était chez l'un de mes frères, pourvu d'une très-jolie cure, où il recevait sa fa-

mille assez nombreuse au temps des vacances. La campagne, sans doute, par le souvenir des joyeuses et libres années de ma première enfance, m'inspirait une ivresse de gaieté, qui depuis ne s'est plus guère reproduite en moi que par une teinte assez habituelle d'enjouement, quand je ne suis pas contraint. J'étais aimé des paysans auxquels je chantais des rondes, débitais des contes et même des sermons qui les amusaient plus que ceux de mon frère. J'étais au même titre fort bien reçu par les nièces et même par les gouvernantes des curés nos voisins. Quelques-unes étaient jolies, je parle surtout des gouvernantes. Les bons curés bravaient les caquets des commères, et j'eus l'honneur assez mérité d'exciter leur jalousie. On m'invitait à toutes les fêtes, à toutes les noces de village. Une intrigue villageoise m'avait causé, deux années auparavant, une peine profonde et un repentir voisin du remords. Je n'en rappellerai point l'occasion, tant par respect pour mes jeunes lecteurs, que par ménagement pour moi-même. Il me suffit de cette mention légère pour me justifier du reproche d'avoir voulu trancher ici du *petit Grandisson*.

Je pourrais profiter de cette occasion pour faire la liste de mes défauts. Mais j'ai remarqué dans

tous les Mémoires que ce genre de confession ressemble assez à la façon dont Sancho-Pança se flagellait sous les yeux de son maître crédule. Les coups les plus rudes tombent sur les arbres voisins, et l'on épargne sa peau. Comme j'étais bienveillant et sincère, les défauts véniels, tels que négligence, distraction, oubli trop fréquent des soins matériels de la vie et des lois de la mode, ne m'ont pas empêché de faire mon salut dans ce monde, et ne m'empêchent pas, fussent-ils accompagnés de fautes plus graves, d'espérer mon salut dans l'autre. La société s'en venge assez par des mortifications que les jeunes gens d'aujourd'hui me paraissent fort bien éviter. Ce qui me dispense de leur faire un sermon à la Genlis.

N'imaginez pas que quelques éclats d'une gaieté un peu vive fissent diversion à mon amour. J'avais pour l'entretenir dix ou douze heures que je passais souvent dans les bois, occupé au travail de l'oiseleur, exercice chéri des Lorrains à la campagne, et où leurs peines sont payées par une trop abondante proie de fauvettes, de merles, de grives, et surtout d'aimables rouges-gorges, qui viennent en quelque sorte causer avec le perfide oiseleur. Une image ravissante, toujours la même, toujours l'objet d'une adoration plus vive et plus

enflammée, enchantait les heures de cette longue solitude, et de ce passe-temps meurtrier. Je ne voulais plus voir dans les derniers mots de mademoiselle Boulanger qu'un tendre avertissement donné par l'amour. J'expliquais la gaieté folâtre qu'elle avait montrée à mon grand désespoir, comme une ruse de jeune fille, pour dérober son trouble aux yeux de ses compagnes et surtout aux miens, et je ne cessais de répéter :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

Mademoiselle Boulanger avait-elle oublié le premier vers de la fable qu'elle avait citée ?

Comme l'irrésolution est un des défauts que j'avais oublié de mentionner, je flottais dans une extrême incertitude. Mademoiselle Boulanger et Paris, le barreau et le Parnasse, ne cessaient de se combattre dans mon esprit. Ma foi dans mon *Caton d'Utique* commençait fort à s'ébranler. Hoffman m'avait écrit que j'avais choisi le sujet le plus rebelle à toute émotion du cœur; et mon frère, mon autre correspondant de Paris, avait exprimé la même opinion.

Voici le parti que je pris pour satisfaire à mon amour : j'étudiais et même j'apprenais par cœur l'ordonnance de Lorraine pour la procédure ci-

vile; et comme si cette occupation avait pu me remettre en verve, je travaillais à quelques scènes de ma triste tragédie.

Je revins à Nancy plus tôt que de coutume, stimulé par l'amour et l'espoir. Un seul mot d'elle, un seul mot qui confirmât :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre,

et j'appartenais tout entier à la jurisprudence et à l'amour; mais ô douleur! mademoiselle Boulanger n'était pas rentrée dans sa pension, et même l'on ne me faisait pas espérer son retour. Mon dépit, mon ennui, mon isolement furent au comble. Dès lors toutes mes idées se tournèrent vers Paris, et je chargeai Caton d'Utique d'être le négociateur de mon mariage. Mon père, qui avait d'abord contrarié ma métromanie, commençait à bien augurer de mes talents littéraires, et brûlait du désir d'avoir deux fils qui pussent se faire quelque renom dans les lettres. Oh! quelle eût été la joie de cet excellent père, s'il eût vécu assez pour voir à la fois ses deux fils membres de l'Académie française!

Peut-être aussi souriait-il peu à mon amour pour une orpheline sans fortune; car je ne lui avais pas caché mes sentiments. Quoi qu'il en soit,

il négocia mon arrivée à Paris avec mon frère, me prépara un trousseau, et me remit cinquante louis. Ma place fut bientôt retenue à la diligence, et je me séparai, non sans larmes, d'un père qui voulait bien voir en moi le futur honneur de sa vieillesse, de deux sœurs dont j'étais tendrement chéri, des lieux où depuis cinq ans j'avais coulé les jours les plus heureux, et enfin où j'avais aimé de toute la sincérité de mon âme.

J'avais à peine fait deux lieues sur la route de Paris, que notre lourde diligence fut rencontrée par une voiture qui ramenait à Nancy mademoiselle Boulanger avec sa bienfaitrice. Hors de moi, je joignis à mon salut je ne sais quelle pantomime qui voulait lui dire que je n'allais à Paris que pour hâter le bonheur d'obtenir sa main. Et cette pantomime, que je voudrais en vain me figurer aujourd'hui, fut parfaitement comprise comme j'en ai reçu l'aveu douze ans après.

Douze ans après ! quelle effroyable lacune ! la révolution suffit pour l'expliquer. Voici comment je revis, après un si long intervalle, celle que j'avais tant désiré unir à mon sort.

Au mois de juillet 1799, j'étais depuis deux ans prisonnier à la Force, et menacé de temps en temps de la déportation à Sinamari, lorsque je

vis entrer dans ma chambre M. Anthoine, cet aimable voisin de la pension de mademoiselle Boulanger. Nous nous revîmes malgré une longue absence avec l'intérêt le plus vif de l'amitié; mais combien ne fus-je pas ému quand il m'apprit que mademoiselle Boulanger était depuis deux ans à Paris; qu'elle était mariée à un négociant qui faisait son bonheur, qu'elle n'avait cessé de prendre part à mon sort, à mes petits succès, à mes traverses, et qu'elle gémissait de ma longue captivité! Le terme en approchait sans que je m'en doutasse. Quinze jours après je fus libre, et le lendemain je ne manquai pas d'aller me présenter chez cette dame. On va m'accuser d'illusions, quand je dirai que je la revis plus charmante que jamais, malgré la différence de trente ans à dix-huit. Ses traits si délicats, si réguliers, étaient embellis par une expression plus touchante, et par un esprit qui se développait avec plus de liberté. Je remarquai peu d'altération dans le pur coloris de son teint. Son accueil fut serein, aimable et confiant. Peut-être aurais-je désiré plus de trouble, car le mien était extrême; mais je ne tardai pas à me mettre à l'unisson de ce ton d'une amitié calme, aimable, enjouée, qui ne craint pas d'aborder de plus touchants souvenirs.

Il fallut d'abord lui donner quelques détails sur mes aventures. Mais quoiqu'elles fussent de nature à exciter assez vivement sa curiosité et son intérêt, j'abrégeai pour revenir avec le plus d'adresse que je pus à des souvenirs qui nous étaient communs. Elle n'évita pas le moins du monde ce sujet qui pouvait paraître périlleux. Tout fut passé en revue dans ces douces et fraîches réminiscences. Je me fis une haute idée de la pénétration des jeunes demoiselles, en voyant que la jolie pensionnaire avait tout compris des mots mystérieux que je lui avais adressés. Mais quand elle me voyait trop ému, et que je baisais sa main avec un peu trop de vivacité, elle revenait à me parler du bonheur d'être tendrement aimée d'un mari qu'elle aimait. « Vous méritez, me « disait-elle, de connaître le bonheur d'un bon « ménage, » et je ne croyais pas que ce bonheur dût être un jour si parfaitement accompli pour moi.

Cet entretien, qui dura trois ou quatre heures, ne fut plus suivi de nul autre du même genre. Je ne parvins plus à la revoir seule ; à l'accueil que me fit son mari, il me fut aisé de comprendre qu'il goûtait peu ces souvenirs de pension. Elle-même me le laissa entrevoir. Éprouvé naguère par un amour malheureux, je ne me souciais pas

de recommencer cette épreuve. Que dirai-je enfin? les scrupules de l'honnête homme auraient chez moi combattu jusqu'à l'espérance. Bientôt je fus obligé de m'absenter de Paris, car les soupçons du Directoire me poursuivirent encore pendant six semaines, et ma liberté ne data véritablement que du 18 brumaire.

J'ai placé le chapitre relatif à cette époque de ma vie dans la Revue philosophique qui remplit une grande partie du premier volume de cet ouvrage; il y trouvait mieux sa place que dans des Mémoires de ma vie, ou, pour parler avec plus d'exactitude, dans le récit de mes aventures et de mes proscriptions, pendant le règne de l'anarchie et de la Terreur, tableau que je réserve pour un autre volume. Je n'ai pas voulu d'ailleurs sacrifier ou retarder un opuscule sur les femmes, qui me paraît se rattacher à mes ébauches philosophiques.

CHAPITRE XXII.

La physiologie explique fort mal les qualités intellectuelles et morales des femmes. — Réfutation d'une opinion de J.-J. Rousseau qui leur est fort injurieuse. — Leurs nouveaux progrès dans les lettres et les beaux-arts. — Que devient la délicate organisation des femmes en présence des maux les plus cruels qui affligent l'humanité? — Tableau de leur héroïque patience. — Bonheur et légitime empire des femmes dans le ménage.

DES FEMMES.

Je lisais, il y a quelque temps, dans un ouvrage de physiologie que le cerveau des femmes est d'un tiers plus petit que le nôtre, et comme cette disproportion est au delà de celle qui existe généralement entre la stature des deux sexes, jugez quelles inductions on pourrait en tirer en faveur de notre supériorité et même de notre tyrannie. Voilà de quoi déconcerter tous les Spartacus femelles qui pourraient méditer une rébellion et les apôtres de Saint-Simon qui les appellent à une émancipation générale. Pourtant

comment se fait-il que, malgré une infériorité intellectuelle physiologiquement constatée, les femmes savent reprendre, à petit bruit et sans recourir aux armes, une assez belle partie de cet empire, et qu'elles se dédommagent assez bien par le fait d'un droit qu'elles n'ont pas l'air de contester? Ce servage à la fois dévot, mystique et féodal qu'elles ont su obtenir de nos aïeux, ne semblerait-il pas annoncer qu'alors du moins elles l'emportaient en intelligence sur des hommes bardés de fer?

Et maintenant que nous voyons s'étendre la nouvelle civilisation dont elles sont, en quelque sorte, les fondatrices avec les apôtres de l'Église, et avec quelques hommes de génie qu'elles ont inspirés; maintenant même que notre esprit positif et nos mœurs semi-républicaines les laissent moins régner en vertu du code de la galanterie; maintenant que l'amour affaibli se ressent du déclin de la foi, ne les voyons-nous point s'avancer d'un pas rapide dans toutes les carrières ouvertes aux talents malgré les barrières que leur opposent encore des convenances souvent tyranniques et des préjugés jaloux? Pour juger de leurs progrès, observons si tout est égal dans la rivalité littéraire qu'elles supportent timidement avec nous. La

gloire leur est le plus souvent importune, lors même qu'elle ne les distrait pas de leurs devoirs; elle compromet leur bonheur, elle ajoute peu de chose à l'effet de leurs charmes, et souvent même en diminue l'effet aux yeux jaloux de la médiocrité. Il semble qu'on ne leur permette qu'une gloire de reflet, celle qu'elles reçoivent de leurs fils, de leurs époux, de leurs frères; car pour celle de leurs amants, elles ne peuvent guère en jouir que dans le secret de leur cœur.

Jusqu'à présent au moins, les femmes qui s'illustrent dans les lettres sont mal secondées par le sexe auxquels elles fournissent de nouveaux titres d'honneur. Sa censure et souvent la nôtre surveillent et interprètent malignement leur conduite. Usent-elles de représailles? elles se jettent sans bouclier sous une grêle de traits; sont-elles vraies dans l'expression de leurs sentiments? on les accuse de trahir leur sexe; montrent-elles de la contrainte? au reproche de la froideur on mêle celui de l'hypocrisie. Iraient-elles jusqu'à l'énergie, jusqu'au style brûlant? les femmes affectent une rougeur officielle. Le roman de *Delphine* peut paraître un peu froid auprès de la *Nouvelle Héloïse*, et lors de son apparition, des femmes très-passionnées pour Saint-Preux ont presque crié

au scandale, et des journalistes eux-mêmes ont fait semblant de rougir.

Je sais qu'aujourd'hui cette rigueur outrée s'est adoucie. Madame de Staël, par l'élévation de son génie, madame Cottin, par un beau talent qu'inspirait la sensibilité la plus vraie, et qu'accompagna toujours la modestie la plus touchante; madame de Souza, par les grâces exquises de son style, de son commerce et de sa personne, ont acquis plus de liberté littéraire pour les femmes. Joignez-y mesdames Tastu et Valmore, et surtout madame de Girardin, qui joint le talent poétique à tout l'esprit qui brille dans la conversation et les écrits de madame sa mère. Une autre femme a étendu plus loin et quelquefois trop loin les limites de cette liberté conquise par ses devancières. J.-J. Rousseau, en disant beaucoup de mal des femmes, les a captivées. George Sand (puisqu'il faut appeler par ce nom cette amazone aventureuse), a dit beaucoup de mal des hommes, et notre sexe s'est bien gardé de se montrer plus susceptible et plus irrité que l'autre.

J'aurais pu m'épargner, en citant tout d'abord de tels noms, cette longue digression entreprise en l'honneur du cerveau des femmes; il est vrai que celui de madame de Staël a reçu de grands

honneurs de l'anatomie, et que sa dissection a presque causé de l'enthousiasme. Ainsi nous voilà bien et dûment autorisés à admirer son génie; car maintenant, le génie ne pourra plus être définitivement reconnu qu'après dissection. Je crois pourtant me souvenir que le cerveau de madame de Staël, tout admirable qu'il était, pesait une livre et trois onces de moins que le cerveau d'un homme ordinaire.

J.-J. Rousseau, dans l'une de ses brusqueries calculées, a prononcé cet arrêt : *Les femmes en général n'aiment point les arts, elles ne s'y connaissent pas, elles n'ont point de génie;* et voilà que sa patrie, Genève, est illustrée par une femme à qui personne n'a contesté le génie. Quant à la première partie de cet arrêt, écoutez et voyez ce que les femmes produisent aujourd'hui dans les beaux arts. Leur début dans cette carrière ne date pas de loin; elles ne sont sans doute qu'à l'aurore de leur succès. Je ne serais pas étonné qu'elles eussent un jour leur *Raphaël*, leur *Corrége*, leur *Girodet*, leur *Grétry*, leur *Rossini*. Elles disputent depuis longtemps la palme de l'art théâtral aux plus célèbres comédiens. N'avons-nous pas été habitués à citer ensemble, comme deux modèles de perfection dans des genres dif-

férents, Talma et mademoiselle Mars; Mrs. Siddons a souvent partagé les honneurs de Garrick; mademoiselle Dumesnil ceux de Lekain. Voilà qu'une jeune actrice, mademoiselle Rachel, prend à dix-sept ans le sceptre que Talma n'avait conquis définitivement qu'à l'âge de cinquante, et que rappelant à leurs premiers honneurs nos trois grands tragiques, elle fait plus pour eux que mesdemoiselles Champmeslé, Lecouvreur et Clairon.

Ah! si J.-J. Rousseau revivait, il détesterait son blasphème en écoutant la voix de mesdames Grisi et Damoreau, en suivant le vol de mesdemoiselles Essler et Taglioni.

J'ai l'air de parler en galant feuilleton, mais je crois remplir la mission d'un philosophe, et surtout d'un optimiste, en combattant soit par des exemples, soit par de légitimes conjectures, les inductions impertinentes que l'on pourrait tirer de ce tiers de cerveau, c'est-à-dire de raison et de génie, que la physiologie leur retranche.

Il est vrai qu'elle prétend les dédommager en leur accordant une plus grande irritabilité de nerfs, fait que je ne prétends pas contester, mais avantage fort douteux. Si, comme je l'entends

dire, elles pensent moins fortement, elles pensent plus vite; leur esprit gagne en finesse ce qu'il perd en profondeur. Elles saisissent fort bien les détails, mais peu l'ensemble.

C'est à l'irritabilité de leurs nerfs, ajoute-t-on, qu'elles doivent leur sensibilité, mot du vieux style qu'on a remplacé aujourd'hui par l'*impressionabilité*, mot inventé pour faire le désespoir des poëtes et même des prosateurs. Il me semble qu'on s'en sert quelquefois avec malice pour comparer les femmes à d'aimables enfants. Mais qu'il soit un éloge ou un reproche, je le crois injuste pour la plupart des femmes, pour celles du moins qui sont dignes d'estime. N'ont-elles pas plus que nous l'art soit de maîtriser, soit de dissimuler leurs impressions les plus fortes et surtout les plus tendres. Elles y sont forcées par devoir, par l'opinion de leur sexe et du nôtre, et par une voix secrète qui leur dit que c'est le plus sûr moyen de mériter et de garder notre amour et leur mystérieux empire. N'est-il pas simple qu'elles se dédommagent de cette contrainte, en exprimant avec plus de vivacité que de justesse, avec une passion apparente, et quelquefois avec pétulance, des impressions fugitives qu'elles s'exagèrent? Si elles le font par coquette-

rie, le calcul n'est pas sûr. Une extrême mobilité est plus fatigante qu'agréable et décèle de l'affectation. Ce qu'elles peuvent en obtenir de mieux, même quand l'esprit et les grâces s'y joignent, c'est d'éblouir sans charmer, ou bien de charmer sans aller jusqu'au cœur.

La vivacité des impressions intéresse bien moins qu'une réserve délicate; plus leurs sentiments sont vifs et profonds, plus ils veulent de mystère et d'innocent artifice pour se laisser entrevoir. Une des principales occupations des hommes, c'est de deviner les femmes; ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'ils n'y parviennent guère, et que cette charmante énigme peut exercer longtemps leur sagacité. Point de culte sans mystère. La pudeur est le plus puissant de tous. Si la nature ne l'eût donnée aux femmes, elle les eût traitées en marâtre. Une femme qui la perd abdique cette sorte de divinité que le sentiment lui prête. Celui qui dit : *Je connais les femmes,* est un sot qui ne peut manquer d'être dupé par une sotte; ou bien, on peut dire de lui ce que sainte Thérèse dans sa charité féminine disait de l'ange des ténèbres : Le malheureux, qui ne peut plus aimer !

C'est quand le matérialisme s'est glissé dans

les salons, les soupers et les boudoirs; c'est quand la sensibilité physique a été vantée comme l'indice le plus sûr de la sensibilité morale, que nous autres hommes du vieux temps nous avons vu pour nos péchés naître les vapeurs, les attaques de nerfs, les convulsions, triomphe de l'irritabilité nerveuse. C'est une maladie du XVIIIe siècle qui est perdue, ou du moins qui est devenue très-rare, je ne dirai pas au grand regret, mais au grand honneur des médecins qui ont cessé de la flatter, quoiqu'elle mêlât de l'agrément à leur profession sévère, et surtout au grand honneur des femmes qui ont renoncé à ce triste et hasardeux moyen de nous intéresser, de nous séduire. Si c'est une comédie, et presque toujours on les en soupçonne, elle compromet fort la pudeur. Les jolies malades étaient obligées de souffrir qu'on les délaçât, et comme l'accident arrivait beaucoup plus aux jeunes qu'aux dames plus âgées, on supposait qu'elles n'étaient pas consternées d'une nécessité si cruelle. J'ai vu un homme du monde qui nous avertissait d'après je ne sais quels indices que nous serions témoins d'un évanouissement, et souvent il devinait juste.

Je me garderai bien de suspecter aujourd'hui chez les femmes une indisposition qui n'est plus

à la mode. Plus d'un homme en subit des atteintes plus ou moins sévères. Il est d'ailleurs des catastrophes si violentes que les organes fléchissent sous des coups que l'âme n'est pas préparée à supporter. Quelquefois même l'énergie dont on s'est armé sous la première impression ne vous soutient plus quand vous n'êtes plus provoqués au courage, et qu'une circonstance imprévue vous rappelle l'événement fatal dans toute son horreur.

J'ai vu ces tristes effets chez des femmes destinées à expier le plus admirable dévouement, et qui jetées dans des prisons si souvent décimées par le tribunal révolutionnaire, avaient donné des exemples, je dirai même des leçons de courage à leurs compagnons de malheur les plus aguerris par la philosophie, ou même par le métier des armes. On pourrait dire qu'elles avaient donné des grâces à l'héroïsme. Le danger passé elles étaient comme étonnées d'elles-mêmes, et quelquefois le souvenir produisait sur leurs nerfs un trouble violent qu'elles avaient puissamment maîtrisé en présence de tout ce qui fait refluer le sang vers le cœur. J'entends souvent dire que les femmes ne peuvent s'élever jusqu'au sublime dans leurs écrits ; on les a reléguées dans le joli ;

elles s'y tiennent; c'est un domaine qui leur convient. Leur paresse s'en trouve à merveille; elles savent d'ailleurs qu'elles gagnent plus à être jolies qu'à être belles. Eh bien, de nos jours elles se sont élevées jusqu'au sublime en action! lequel est le plus difficile? l'histoire ancienne en offre quelques exemples. Corneille a-t-il un trait plus sublime que le mot d'Arrie, en passant à son époux le poignard dont elle s'est volontairement percée : *Tiens, Pœtus, il ne fait point de mal.*

Qui jamais s'est avisé de refuser aux femmes le don de la présence d'esprit? Eh bien, qu'est-ce que cet éminent avantage, si ce n'est celui d'une attention assez forte pour éloigner, pour maîtriser une foule d'impressions présentes et surtout fort vives. L'action de la volonté ne se montre-t-elle pas ici dans toute sa puissance? Je sais qu'elle sert souvent à des femmes artificieuses ou coupables, mais combien de fois n'a-t-elle pas servi au triomphe des sentiments les plus héroïques? Demandez à chacun de nous, qui avons été plus d'une fois proscrits, si notre salut n'a pas été dû souvent à la présence d'esprit des femmes.

Voilà que je m'éloigne insensiblement de la question physiologique que je m'étais proposée. J'y suis peu compétent, je l'avoue; mais si je

porte un pied profane dans l'empire des sciences, c'est pour les empêcher de profaner des sentiments qui sont hors de leur domaine. La méthode des physiologistes ne peut avoir rien de commun avec la nôtre. Il serait beau vraiment de commencer un chapitre sur les femmes, en présentant comme je l'ai vu quelquefois dans un livre d'anatomie, un tableau de la Vénus disséquée. Je crois que Praxitèle n'aimerait pas à reconnaître là son ouvrage.

Quand on veut absorber le moral dans le physique, il me semble qu'il est très-maladroit de citer les femmes en exemple. N'est-ce pas le sexe faible qui supporte le mieux les douleurs aiguës, poignantes, prolongées, outre celles dont la nature a fait exclusivement son partage. Comparez les forces physiques des femmes avec celles que le sentiment leur donne auprès du lit de souffrance de leurs enfants, de leur mère, de leur père, de leur époux et de leur frère. Que font-elles alors de l'exquise délicatesse et de la susceptibilité inquiète de leurs sens? Que devient leur irritabilité nerveuse, en présence de ces tortures qu'elles soulagent en les ressentant par contre-coup dans tout leur être? Quel charme dans leur voix qui console! Quel à propos, quelle fertilité dans les

diversions qu'elles imaginent, dans les espérances qu'elles suggèrent ou font renaître même en ne les partageant guère! Que leur sourire alors est angéliquement menteur! Tout soin de leur santé et même de leur beauté est alors suspendu! Est-il une longue suite de nuits qui ne les trouve fidèles à leur poste, à celui de la douleur? Les bivouacs de la gloire offrent-ils autant de tourments que ces veilles de la tendresse alarmée? Elles écoutent encore le malade chéri jusque dans le sommeil qui vient les surprendre : un mot, un soupir, un souffle, les avertit et les retrouve dans toute leur vigilance, dans leurs dévorantes sollicitudes. Est-il une impatience qu'elles ne supportent, la sérénité sur le front et l'amour dans le cœur? Est-il un soin qui les rebute, une plaie qu'elles ne pansent? La mission leur vient du ciel et le secours aussi. Eh bien, il est des femmes, de jeunes filles, qui se vouent pendant toute leur vie à de tels soins, pour des hommes qui leur sont inconnus, pour des hommes accablés des maux hideux d'une pauvreté héréditaire, et trop souvent de maux plus hideux encore, ceux du vice. La religion qui fait aimer de tels sacrifices est sublime sans doute, mais les femmes qui s'y vouent ne sont-elles pas ingénument sublimes? Eh bien, ce ne sont pas

seulement des femmes vouées à l'austérité du cloître qui remplissent de tels soins, ce sont des mères de famille qui s'y sentent appelées. Honneur à la dame de charité, si nul orgueil n'entre dans sa mission! c'est le plus beau des emplois créés par le christianisme. Je ne puis en trouver la moindre trace dans l'antiquité.

Qui entrera dans cet hôpital surchargé de malades d'où s'échappent de longs cris de souffrance et où l'on entend, de trois ou quatre lits, le râle de l'agonie? L'homme y entre conduit par un noble devoir, mais on peut voir sur ses traits et dans sa démarche ce que cet effort lui coûte. La femme s'y précipite avec la rapidité de l'ange qui descend du ciel. Elle interroge, elle écoute, verse la consolation quand elle ne peut apporter le remède. Le malheureux a-t-il nommé sa femme et ses enfants? « Je les verrai tout à l'heure, dit-elle, « je suis la protectrice de leur infortune. » Quand il a rempli sa mission, l'homme se retire et se réjouit de retrouver un air libre; la femme se retire lentement, elle revient sur ses pas, elle appuie plus doucement la tête de l'infortuné. Cherchez-moi donc, matérialistes obstinés, le mobile physique qui inspire de tels dévoûments? D'où vient qu'avec une constitution si frêle dont la délica-

tesse est encore accrue, amollie par l'éducation qu'elles reçoivent, des femmes peuvent étouffer le murmure de tous leurs sens, réduire la faim et le sommeil à leurs plus strictes exigences, surpasser, s'il le faut, les privations des anachorètes, et donner à leurs muscles une force inaccoutumée, une souplesse qui répond à toutes les précautions ingénieuses qu'elles imaginent? Malheureux qui ne savez estimer les femmes que d'après des plaisirs d'un moment que vous poursuivez auprès d'elles, trop souvent aux dépens du bonheur de toute leur vie; demain peut-être, vous allez recevoir, auprès du lit de douleur où vous expiez des excès, les soins empressés de la femme dont vous avez percé le cœur mille fois, et tout vous sera pardonné par elle. Toute autre image vous devient importune, auprès de l'ange de vos premières amours.

Un devoir bien rempli est la satisfaction la plus entière et la plus permanente de l'âme. Des soins généreux qui vont au delà du devoir et quelquefois jusqu'au sublime, sont un bonheur céleste. Les femmes, plus exposées et plus portées que nous à des sacrifices de tout genre, se créent ainsi un bonheur que la société leur refuse souvent. J'ai rêvé quelquefois, d'après mes idées plato-

niques, que nous étions des anges précipités d'un autre séjour et soumis à des épreuves plus ou moins fortes pour y remonter. Ce sont certaines femmes qui m'ont suggéré cette pensée.

Peut-être va-t-on m'accuser d'un optimisme implacable, mais je crois que les femmes, au moins dans notre Europe, et surtout dans les classes aisées, sont moins malheureuses qu'on ne le prétend. Leur sort me paraît agréable, tant qu'elles sont jeunes et jolies. Jolies, elles ne le sont pas toutes, mais le ciel leur a accordé plusieurs genres de supplément. La jeunesse est jolie par elle-même, à moins qu'elle ne soit frappée de quelque disgrâce particulière. Ajoutez-y l'esprit et la grâce qui survivent à la jeunesse et sans lesquels la beauté même devient insipide. La plupart ont d'ailleurs une imagination complaisante qui leur fait rêver qu'elles ne sont pas dénuées au moins de l'un de ces avantages ou même de tous ensemble. Mais ce qui vaut mieux que les triomphes ou les suppositions hasardeuses de la vanité, c'est la bonté dans toute sa vigilance. C'est à mon gré une création délicieuse dans le roman de *Delphine,* de madame de Staël, que celle d'un personnage tel que mademoiselle d'Ahdémar, qui née contrefaite, s'établit la douce tutrice de son amie comblée des dons

les plus ravissants, et qui n'est malheureuse que des malheurs un peu trop mérités de Delphine.

La bonté c'est le plus bel exercice de l'esprit, c'est sa plus haute clairvoyance. Les défauts se révèlent d'eux-mêmes et involontairement. Pour discerner les qualités et les vertus, il faut souvent les séparer d'un alliage importun. C'est un travail délicat qui ressemble à celui de dégager de leur rouille des métaux précieux. L'indulgence est la monnaie courante de la pitié, elle est un noble retour sur ses propres défauts, et par là elle échappe à l'orgueil.

Une dame dont je prononcerai souvent le nom dans mes Mémoires, et toujours avec une sorte de respect filial, madame Le Sénéchal, m'a révélé tous les secrets de l'indulgence. Sa société était fort spirituelle, ce qui est presque synonyme de maligne; elle ne pouvait toujours arrêter à temps le premier flux des médisances piquantes, mais elle commençait par atténuer beaucoup celles qu'elle avait l'air de répéter, puis elle prenait avantage d'une concession légère, pour insister sur des qualités heureuses, sur des actions nobles et délicates dont elle tenait un registre aussi exact, dont elle faisait une enquête aussi scrupuleuse que si elle avait été chargée de distribuer des prix de vertu. Ceux qui

avaient poussé le plus loin les traits de la satire, se trouvaient forcés de passer au rôle d'apologistes et donnaient le signal de la défection à tous ceux qui leur avaient applaudi.

La bonté est quelquefois d'une innocence adorable. Ne croyez pas qu'elle manque de perspicacité pour le mal ; elle le voit, s'en détourne et l'oublie ; elle se ferait scrupule d'y penser longtemps. Elle se réfléchit dans les êtres qui communiquent avec elle et veut toujours y voir au moins une partie de son image, ou plutôt mieux que son image même. La bonté est le plus puissant antidote contre l'orgueil et la vanité. La religion ne suffit pas toujours à les combattre, surtout lorsqu'il y entre de la mode et de l'esprit de parti. Telle femme attire beaucoup moins d'âmes à la religion par la régularité rigide de ses observances et même par ses bonnes œuvres, qu'elle ne lui suscite de détracteurs obstinés par un caractère acariâtre, haineux. Elle est dévote et n'est point pieuse.

La mère de notre illustre poëte, M. de Lamartine, me faisait l'effet de transporter le ciel sur la terre, tant elle était étrangère à ces penchants qui sont une calomnie cruelle contre la religion. Je n'ai vu personne douter de la récompense

qu'elle a dû recevoir au ciel, mais sur la terre il lui en avait donné une bien précieuse par la gloire de son fils; si elle en jouissait, c'était dans le secret de son âme, et peut-être tâchait-elle encore d'en éloigner la pensée, mais elle s'en dédommageait en pensant à l'amour que lui portait son fils.

Les femmes, quoique nos institutions leur interdisent ce qu'elles s'interdisent elles-mêmes, les palmes les plus éclatantes de la gloire, en jouissent délicieusement et peut-être mieux que nous, par reflet. C'est une lumière tempérée dont l'ardeur n'est plus dévorante. Leurs yeux s'y habituent sans peine. Elles ont de plus le plaisir d'en jouir mystérieusement, car il y a toujours un peu de mystère dans les sentiments d'une femme.

Pourquoi ambitionneraient-elles des emplois, de honneurs, des travaux, des fatigues, des dangers qui abrégeraient encore les jours trop éphémères de leur beauté, compromettraient leur pudeur, altéreraient leur caractère et les détourneraient du soin de la famille? Déjà n'est-ce pas pour nous un spectacle insupportable et un douloureux sujet de méditation que de voir des femmes condamnées par la misère aux plus rudes travaux de l'agriculture? ne brûlons-nous pas de

les arracher au soc de la charrue? Que serait-ce donc s'il s'agissait des périls de la guerre, des fatigues du bivouac, des travaux d'un camp à fortifier, des sables de la Thébaïde, ou d'un océan de neige à traverser de Moskow à Berlin? Les appellerons-nous aux soins plus paisibles, aux combats moins meurtriers de la jurisprudence? Je n'aimerais pas à les voir enlaidies par la chicane; elles sont déjà assez à craindre comme solliciteuses; la plus mauvaise cause n'aurait-elle pas trop de chances de succès, défendue par ces jolis, spirituels et séduisants avocats?

Tout bien considéré, ce sont les travaux de la diplomatie qui leur conviendraient le mieux, et peut-être un jour s'adressera-t-on à elles quand on voudra conjurer le fléau de la guerre et même réaliser le rêve de la paix perpétuelle. Elles y sont intéressées par tous leurs sentiments de famille; mais, d'un autre côté, elles sont fort ardentes dans leurs rivalités. Je me souviens avec une sorte d'effroi, de ces châtelaines aventurières et rudement coquettes du moyen âge, qui ont engagé tant de combats ridicules et cruels pour la prééminence de leurs charmes. Autres temps, autres mœurs : sans doute, le christianisme est mieux compris par les femmes, aujourd'hui qu'il

reflète une teinte de la philosophie ; leur cœur maternel a trop souffert des tributs que par leurs enfants elles payaient aux ravages de la guerre, pour qu'elles soient portées à provoquer le retour de ce glorieux et désastreux fléau. Toutefois, je n'aimerais pas voir confier les soins de la diplomatie à quelques dames qui sourient aujourd'hui au titre de *lionnes*, si elles s'avisaient de prendre au sérieux cette dénomination fantasque que je range au nombre des plus grands ridicules et des plus grandes extravagances du XIXe siècle.

C'est le ménage, c'est la famille qui est l'empire le plus doux et le plus assuré des femmes. Il ne s'agit point ici d'une conquête éphémère due à leurs charmes, mais d'une conquête qui s'obtient et se fortifie par leur tendresse ingénieuse et vigilante. C'est le triomphe de ces douces vertus que nous abandonnons volontiers aux femmes, parce qu'elles nous paraissent trop vulgaires. Il y entre de la dextérité sans doute, et pourquoi ne serait-elle pas permise dans le combat qu'elles ont à soutenir secrètement contre notre orgueil ?

On agite beaucoup aujourd'hui la question de savoir si le roi constitutionnel règne et gouverne, ou s'il règne sous la condition formelle de ne pas gouverner : pour moi, je ne pense pas qu'il soit

au pouvoir d'aucune législation de faire un automate d'un homme que la nature a doué d'une haute intelligence. Appliquant cette question au ménage, je dis que l'homme règne. Son titre remonte à la création du monde, les patriarches l'ont confirmé par une tradition que l'Asie surtout garde avec soin. Et même en notre France, nous avons pour nous un article du Code civil. L'homme règne donc, mais c'est la femme qui gouverne.

Mais ici nous retrouvons les conditions de la monarchie limitée, et même du double trône de Sparte. Le pouvoir qu'a conquis la femme se perd par l'ostentation et surtout par la tyrannie. Si elle veut gouverner à la façon de Richelieu ou d'un maire du palais, elle avilit celui qui doit la protéger et l'éclairer; elle reste seule exposée à des luttes inégales. Les deux grands pouvoirs de la nature humaine sont l'intelligence et l'amour. Tout est réparé pour la femme si elle possède l'un et l'autre.

Je crois devoir tenter une petite course dans notre histoire, pour examiner si les femmes ont à se plaindre de leur condition actuelle en la comparant à celle des âges précédents.

CHAPITRE XXIII.

La religion chrétienne, en exaltant l'âme, en fortifiant la pudeur, augmente l'empire des femmes. — Au moyen âge, la religion se combine avec l'amour qui devient lui-même une sorte de culte. — La chevalerie semble avoir été inventée par les femmes et pour leur service. — Dans les cours d'amour elles deviennent législatrices des mœurs. — Elles sont spectatrices et souvent causes des combats judiciaires, des duels. — Elles s'amusent des tournois. — Effet de ces spectacles sanglants sur leurs mœurs. — Ce sont elles encore qui inspirent les poésies des troubadours et trouvères. — Souvent elles prennent part aux combats. — L'existence des dames présentée sous son jour le plus brillant, puis examinée de plus près et plus sévèrement à l'aide de l'histoire.

DES FEMMES AU MOYEN AGE.

La religion en armant les femmes de plus de scrupules et d'un secours céleste pour résister aux attaques de l'amour, n'a fait que redoubler ou plutôt que centupler la force du sentiment qu'elles inspirent. La pudeur s'est encore embellie en prenant un caractère de sainteté. La dissimulation du sentiment qu'elles éprouvent à leur tour,

et qui s'accroît par leurs efforts mêmes pour le combattre, est devenue pour elles-mêmes un mérite et un attrait de plus. Et comme cette dissimulation ne pouvait être ni si complète, ni si ferme qu'il ne lui échappât quelquefois de se trahir un peu, l'espoir s'est glissé, a vacillé, s'est fortifié dans le cœur des poursuivants; tout les a enflammés pour une conquête qu'il fallait disputer à Dieu même, ce qui ne les empêchait pas d'implorer, pour le succès, l'assistance de la Vierge Marie. La coquetterie s'est aperçue de ce grand moyen de régner, et s'en est fait une arme savante. Je crois que les dames grecques et romaines n'étaient que des novices en coquetterie auprès des dames du moyen âge; jugez-en par ce qu'elles ont obtenu. Agnès Sorel en forçant un roi indignement amolli au sein des plus affreux déchirements et du démembrement de l'État, à reconquérir son royaume, l'estime de ses sujets et celle de ses ennemis, ne vous paraît-elle pas mille fois plus habile et plus noble que cette Cléopâtre qui fait perdre à son amant la moitié de l'empire du monde et sa gloire? Pourquoi l'ascendant des femmes s'est-il élevé si haut dans ces temps de barbarie? c'est qu'il était secondé et inspiré par l'enthousiasme. On parlait beaucoup

de magie, alors il n'y avait qu'elles de magiciennes : elles l'étaient souvent en tout bien tout honneur. La dévote Blanche de Castille s'entendait assez bien à l'art des Armides, comme on le voit par sa conduite envers Thibault, comte de Champagne. Grâce à ses adroites rigueurs, elle maintint à son char ce grand vassal qu'elle dépouillait, tandis que la pauvre Armide, coquette convertie à l'amour, ne demandait plus que de suivre humblement le char de son vainqueur. Ce qui sert beaucoup plus à la gloire de Blanche de Castille, c'est d'avoir formé à la fois dans son fils un saint et un grand homme, mélange qui ne se trouve guère.

Les femmes ont réussi mieux que des papes pleins de violence et de génie à se faire les véritables suzeraines du règne féodal. Tous les profits de la chevalerie sont revenus à ses habiles fondatrices. Servir Dieu, sa dame et son roi, était la trinité de l'adoration chevaleresque. Si j'examine bien les faits, il me semble que des trois, c'était la dame qui était le mieux servie.

Tandis que la législation politique et civile n'était qu'un véritable chaos, le code de la cour d'amour était le mieux observé. Il est vrai qu'il y régnait une merveilleuse indulgence : l'adultère

n'y était pas même traité de péché véniel entre de nobles personnages ; ainsi l'avait décidé, et pour raison, Éléonore de Guyenne, une comtesse de Champagne, et l'aimable vicomtesse de Narbonne. Des clercs avaient prêté leur secours, c'est-à-dire leur mauvais latin, à la rédaction de ce code; mais toutes les questions épineuses y avaient été traitées et décidées par les dames de la cour d'amour avec la gravité des jurisconsultes et les subtilités des théologiens. Elles avaient prononcé que le plus grand péché était d'avoir douté de la vertu de sa dame, décision qui fut reçue comme un article de foi par leurs dévots adorateurs. De là ces confréries de *pénitents d'amour* qui parcoururent les carrefours de maints royaumes en poussant des sanglots et se flagellant quelquefois ; car tout était parodié de la religion dans le culte des dames. Les baisers mêmes, car il fallait bien en venir là, se donnaient par trois en l'honneur de la très-sainte Trinité, et c'est par là que se terminait, après un noviciat plus ou moins long, le catéchisme que les dames châtelaines enseignaient aux damoiseaux et aux bannerets. Il n'est pas étonnant qu'ils y prissent plus de goût qu'à celui des aumôniers.

Quel plaisir c'était pour les dames d'aller visiter

un noble preux devenu ermite, et dont elles avaient fait toute la vocation par leurs rigueurs ou par leur inconstance! Le trouble du saint homme trahissait une flamme mal éteinte, et de leur côté, elles ne craignaient pas de lui montrer une tendre repentance, au risque de l'exposer à se donner le soir de bons coups de discipline; puis elles bâtissaient une cellule à côté de la sienne, ou plus magnifiques, elles fondaient un couvent de religieuses sous sa direction, pour s'envoler au ciel de compagnie.

Pas un fait d'armes qui ne fît briller leurs couleurs, pas un cimier où leur nom ne fût écrit ou indiqué, pas une écharpe qui ne fût brodée de leurs mains. Un don si précieux s'octroyait publiquement. Il y eut des tournois, disent les chroniqueurs, où les dames avaient eu tant d'occasions de récompenser la valeur, qu'elles ne conservaient plus de leur parure que ce qu'exigeait la plus stricte décence. Il y avait ainsi une double libéralité pour leurs chevaliers et pour les spectateurs. Elles étaient l'âme de toute la poésie, de toute la littérature de ce temps; tandis que les troubadours provençaux célébraient leurs charmes et leurs rigueurs dont elles savaient bien que penser, et prétendaient s'égaler en tourments aux

martyrs de l'Église, les trouvères francs picards les égayaient par des contes malins et quelque peu scandaleux. Quand on les lit on est forcé de convenir que la pudeur de ces dames était d'assez bonne composition.

Quoique je ne dise ici rien qui ne soit parfaitement historique, je parais employer le style des romanciers, mais je ne me dépouille pas de la sévérité de l'histoire, et je vais sans scrupule fournir des ombres au tableau. Il se trouvait maint chevalier discourtois qui ne reconnaissait pas le code de la cour d'amour, du moins en ce qui regardait leur moitié; tandis que le chevalier fidèle invoquait saintement le nom de la dame de ses pensées, dans la Palestine, ou faisait confesser, à coups de lance, la prééminence de sa beauté à un chevalier qui n'avait pas l'honneur de la connaître, elle gémissait souvent dans une tour sombre d'où elle voyait pendus aux créneaux les cadavres infects des malheureux condamnés par la haute justice de son époux, ou bien elle exerçait l'emploi, portait l'habit et subissait les affronts d'une vile chambrière. Je ne parle pas des vengeances atroces exercées sur leurs amants, et des exécrables festins imaginés par les Atrées de cette époque. Point de sûreté

dans leurs châteaux, sans cesse assaillis, soit par des voisins d'un aussi méchant caractère que leur mari, soit par le suzerain irrité, soit par des bourgeois fiers de leur indépendance reconquise, soit par des paysans et des serfs révoltés qui, après avoir été longtemps un bétail imbécile, se changeaient quelquefois en bêtes féroces; enfin par des bandes vouées à la dévastation et à toute espèce de crimes. Il fallait alors filer leur quenouille pour des maîtres nouveaux, couverts du sang de leurs proches, et leurs nobles filles entraient dans des lits peu faits pour elles, trop heureuses quand le brigand vainqueur n'avait pas plusieurs fils.

Jusque dans leur sécurité, dans leur gloire, il devait leur être peu agréable de voir pénétrer dans leur demeure avec les dépouilles des monastères, les malédictions de l'Église. Si l'habitude les familiarisait avec les dépouilles des marchands dévalisés sur la route, avec celles des voisins pillés, c'était aux dépens de leurs sentiments d'équité, d'honneur et de religion, parures plus belles que les joyaux qui leur étaient offerts pour prix de la rapine.

La vue du sang les poursuivait dans les tournois où l'on se battait pour le plaisir de leurs

yeux et en l'honneur de leurs charmes qui n'y gagnaient rien, et surtout dans ces tragédies sans fiction, dans ces terribles combats judiciaires dont elles étaient trop souvent les Hélènes. La pitié était suspendue en elles par une avide et cruelle curiosité. Il est vrai que souvent elles soignaient les blessés de leurs mains, emploi qui rehaussait leur sexe et dans lequel elles tâchaient de supplanter les Juifs et les Maures, presque seuls en possession de la médecine et de la chirurgie jusqu'au XIIIe ou XIVe siècle. Je ne sais si elles guérissaient mieux, mais elles faisaient mieux oublier le mal. Toutefois, habituées à des spectacles sanglants, elles craignaient trop peu de mettre les armes à la main de leurs chevaliers, et ne modéraient pas assez leurs emportements sanguinaires. Lisez les poésies des troubadours, et surtout celles de Bertrand de Born, l'ardent Tyrtée de la féodalité, vous ne pourrez concevoir comment ces chevaliers passaient de l'amour le plus mystique, du servage le plus docile, du martyre le plus résigné, à des joies de cannibales, quand ils se réjouissaient avidement du spectacle des villages, des villes, des châteaux, des moissons brûlés par leurs mains, et des familles qui, dans la précipitation de leur fuite, laissaient, en se désolant,

leur vieux père en chemin, attendant le soldat qui viendrait l'égorger.

Il m'est impossible de ne pas accuser ici les dames de leurs pensées : sans doute il était bon de rendre de tels hommes courtois, mais il ne fallait pas les laisser inhumains. N'avaient-ils pas bonne grâce d'accuser des châtelaines de cruauté lorsqu'ils sortaient de ces boucheries? Si saint Ambroise repoussa de l'Église un empereur souillé du sang de ses sujets, ces dames devaient chasser de leur présence un troubadour, fût-il prince ou monarque, qui leur vantait de tels exploits, de tels plaisirs.

Au reste, il faut bien se dire que pour les dames du moyen âge, il s'agissait de dompter des taureaux et des lions. La religion, jusque-là, n'avait pas réussi à faire renoncer les descendants des Sicambres et des Normands aux coutumes cruelles, à la législation barbare que leurs pères avaient apportées de leurs forêts. La religion, la gloire, et surtout la cupidité naturelle aux conquêtes, n'avaient fait qu'exalter leur fougue, et l'amour avait bien de la peine à la tempérer. Cette passion, que la jalousie accompagne, n'est-elle pas aussi susceptible de transports furieux? Cependant la chevalerie, c'est-à-dire l'amour même,

puisqu'il en était l'inspiration la plus vive, annonça par degrés dans les mœurs, non certes une humanité constante, mais de sublimes accès de générosité que les anciens avaient eu rarement à louer, même dans leurs grands hommes; et soyez sûrs que dans ces moments-là, les héros tels que le Cid, Tancrède, Richard Cœur-de-Lion, le prince Noir, Duguesclin et Dunois, avaient l'âme toute remplie de leurs dames, tandis qu'ils n'y pensaient pas dans des moments d'une sévérité inique et atroce; par exemple, lorsque Richard Cœur-de-Lion faisait égorger, sur le champ de bataille, des milliers de musulmans désarmés, et quand le prince Noir, qui se montra dans d'autres temps un modèle de magnanimité, faisait pendre trois ou quatre mille bourgeois accusés du seul crime d'avoir été fidèles à leur souverain. N'oublions pas que ce fut une reine qui sauva la vie aux généreux bourgeois de Calais; je trouve mille autres exemples de leur secourable intercession, mais je ne suis pas ici historien.

Ce n'était pas une félicité parfaite que celle des dames châtelaines; il y avait beaucoup de dangers attachés à leur vie errante ou sédentaire; quand elles avaient mis en campagne des croisés qu'elles étaient souvent destinées à ne plus re-

voir, elles trouvaient leur famille et leur cour bien désertes. Je sais que plusieurs d'entre elles se déterminaient à suivre leurs maris dans ces périlleuses entreprises, soit par fidélité, soit par héroïsme religieux, soit comme Éléonore de Guyenne par goût des aventures; mais leur gloire et la cause de Dieu n'y gagnaient rien. Il fallait aux dépens de leur teint braver le ciel brûlant de la Syrie, le danger de peupler le harem du sultan Saladin ou de maint émir moins courtois et moins généreux, et enfin la famine et la peste, inséparables compagnes des croisades. Pour le plus grand nombre, c'est-à-dire pour celles qui restaient au logis, quel silence dans les vastes salles, dans les longs corridors! quel aspect de misère et de désolation dans ces domaines appauvris, aliénés, dépeuplés d'hommes et de chevaux! quel tressaillement quand il fallait apprendre des nouvelles douloureuses, fatales, ou perfidement flatteuses, de la bouche suspecte des pèlerins!

Quand l'époux revenait par grand bonheur des croisades, il pouvait être d'assez méchante humeur à l'aspect de son château mal gardé, de ses tours crevassées, de ses fossés à sec. Il condamnait moins sa pieuse imprudence que l'incu-

rie de sa dame. Que s'était-il passé en son absence? n'avait-elle pas reçu les visites assidues de quelque indigne gentilhomme qui avait mieux aimé garder ses biens que de se faire tuer pour le tombeau de Jésus-Christ, et qui avait été à jamais flétri par l'envoi d'une quenouille? Pourquoi était-elle allée si souvent à confesse près du galant abbé du monastère voisin? qu'était-il arrivé lorsqu'elle avait été surprise avec ses filles dans une embuscade par des chevaliers félons, ou par d'indignes bandits? s'était-on contenté d'une rançon en argent? pourquoi tant de largesses faites aux ménestrels? Quoi! l'on dansait, l'on donnait des festins dans son château, tandis qu'il mourait de faim sous les murs d'Antioche ou de Damas!

La jeunesse de ces preux était assez aimable, mais leur vieillesse était morose; ils passaient de la prodigalité à l'avarice. Oh! j'imagine que les Pénélope du moyen âge eurent beaucoup à souffrir.

Peut-être, cependant, ces dames que l'on accusait avaient-elles vaillamment soutenu un ou plusieurs siéges dans l'absence du seigneur croisé. Car c'étaient des femmes fortes, toujours montées sur des palefrois, le faucon au poing et quelque-

fois la lance en arrêt; elles tenaient plus, pour l'extérieur du moins, de Diane ou de Pallas que de Vénus. Les Bradamante, les Marfile, les Clorinde ne sont pas de pures créations du génie de l'Arioste ou du Tasse. L'histoire des croisades nous montre plusieurs de ces belliqueuses amazones héroïquement inspirées par l'amour conjugal. Dans des temps postérieurs, ces deux célèbres et intrépides rivales, la comtesse de Montfort et Éléonore de Blois n'étaient-elles pas dignes de marcher de pair avec les preux de leur âge? que dirai-je des vingt batailles où se trouva Marguerite d'Anjou, cette fille si obstinément guerrière du pacifique et bon Réné?

Je ne rétracte point par ces éloges donnés à un genre de mérite qui au fond me touche peu, ceux que j'ai donnés de meilleur cœur aux salutaires effets, soit de leur puissante coquetterie, soit de leurs passions exaltées. Grâces soient rendues à nos bonnes aïeules (quoique je ne puisse me vanter de l'honneur de descendre de ces nobles dames) : elles ont donné à l'amour une divinité nouvelle que les anciens avaient à peine entrevue dans les jeux de leur mythologie; elles l'ont uni à tous les plus nobles sentiments du cœur, à la gloire, à la générosité, et même, ce qu'il y a de

plus merveilleux, à une religion austère et sublime. Et cette union, quoiqu'elle paraisse affaiblie, ne pourrait se rompre que par la faute ou la faiblesse de ces petites discordes des dames, les faiblesses trop répétées, ou l'aigre dévotion des femmes au XIXe siècle, dangers qui ne me paraissent point sérieusement à craindre. J'ai parlé de faiblesses; si je consulte l'histoire, les chroniques, les romans et les fabliaux, peintures naïves des mœurs de leur temps, je crois pieusement que les dames d'aujourd'hui pourraient, sous le rapport des mœurs, marcher la tête haute devant leurs aïeules du moyen âge si elles ressuscitaient; mais qu'elles devraient aussi s'incliner devant elles en leur disant tout bas : Vous nous avez donné l'amour, un amour qui vaut mille fois mieux que celui des Grecs et des Romains.

On ne peut nier qu'elles n'eussent plus d'esprit que ces hommes de fer. Elles avaient profité merveilleusement dans le *gai savoir*, science créée pour elles et par elles; car elles avaient dicté les lois que suivaient les troubadours. Je crois même que la plupart de ces dames avaient sur leurs maris un avantage immense, celui de savoir lire et écrire. Comme elles s'en servaient pour étudier les simples, et guérir de leur mieux

les blessures et les maladies, ces bons gentilshommes leur permettaient de déroger jusqu'à une étude, l'objet de leurs dédains. Je suis convaincu qu'elles pouvaient réciter et chanter les ballades faites en leur honneur, les sirventes et les fabliaux faits aux dépens du prochain et souvent des maris. Quelquefois les clercs les consolaient de l'absence des chevaliers; quand on lit les romans de la Table ronde et tous ceux de ce temps, il semble qu'une dame est là qui dicte et que le clerc écrit. Ces livres étaient en quelque sorte les livres canoniques de la galanterie : beaucoup de dames étaient aussi édifiées que charmées des amours de la belle Iseult et de la reine Gertrude, si peu fidèles à leur mari, et si fidèles à leur amant. On ne voit pas du moins que ces aventures galantes, racontées avec une naïveté si gracieuse, aient causé du scandale.

Il fallait que la coquetterie des femmes fût bien incorrigible et bien aveugle pour laisser subsister si longtemps l'usage de faire battre leurs chevaliers, pour maintenir la prééminence de leur beauté sur celle de toute autre dame. Il me semble que les vénérables douairières de la cour d'amour n'avaient rien à y gagner, et qu'en toute justice Dieu devait se prononcer plus souvent en

faveur des plus jeunes. Elles auraient mieux entendu leurs intérêts personnels et celui de leur sexe en faisant soutenir à ces pieux extravagants que leur dame était la plus digne d'être aimée, ce qui eût compris les qualités de l'esprit et du cœur, et alors elles auraient pu recouvrer de l'avantage sur de jeunes rivales. Mais il faut convenir que le sort des armes eût fort mal décidé cette question compliquée, et que les coups de lance ou de dague ne prouvent rien pour le bon cœur de la dame qui les permet et les ordonne. C'est ainsi qu'aujourd'hui même l'honneur et la probité sont assez mal prouvés dans les duels, ce déplorable reste des *jugements de Dieu*, que maintiennent religieusement des hommes qui suivent fort mal les lois de Dieu et les outragent par le duel même.

Je ne sais si tout vous paraîtra bien délectable ou complétement pur dans cette vie des dames du moyen âge. Je n'ai parlé que de celles du haut parage et des riches héritières. Il faut maintenant songer à leurs sœurs qui, réduites à des légitimes assez mal payées, n'avaient guère d'autre ressource que d'être leurs dames suivantes, ou d'entrer dans un couvent, sans autre vocation qu'un grand fonds d'envie, de dépit et de colère. La

grâce pouvait survenir, mais quelquefois c'était l'amour, et alors jugez de leur malheur ou de leurs désordres.

Les bourgeois se piquaient peu de reconnaître les statuts de la cour d'amour, qui n'étaient pas faits pour des gens entachés de roture. Leur courtoisie était assez médiocre, si j'en juge d'après les articles bien authentiques des coutumes féodales, qui leur permettaient de battre leurs femmes suivant leur bon plaisir, à moins qu'il n'en résultât des blessures trop graves. Je ne sais jusqu'à quel point ils en usèrent; ce qu'il y a de certain c'est que l'esprit des bourgeoises s'aiguisa dans la même proportion que celui des dames de haut parage. On en trouve mille preuves dans *les bons tours de commères* qu'ont racontés si gaîment mais que n'ont pas inventés les trouvères, et qu'ont célébrés avec verve Boccace, la Reine de Navarre et Jean La Fontaine. Tous ces conteurs ont saisi cette occasion d'exercer leur malice aux dépens des moines et même des curés, et trop souvent des religieuses. Quand on lit les plaintes éloquentes que de saints prêtres, à commencer par saint Bernard et en y comprenant même saint Dominique, ont élevées contre les mœurs du clergé de leur temps, on est forcé de croire

que ces conteurs n'ont pas trop chargé le tableau.

Puisqu'il est question de mœurs bourgeoises, je dirai que m'étant fort occupé de recherches historiques sur l'affranchissement des villes et sur l'abolition graduelle de la servitude, j'ai cherché soigneusement la part que les femmes avaient eue à un si grand bienfait; leur influence a été indirecte sans doute, mais constante, et j'en ai trouvé des preuves historiques que je renvoie à un mémoire particulier. Mais ce qu'il faut admirer le plus, ce sont les bourgeois eux-mêmes, qui me paraissent avoir travaillé à la conquête et au maintien de leur indépendance avec autant de politique, de persévérance et de courage qu'en put mettre le sénat romain à la conquête du monde.

La servitude des campagnes devait infiniment déplaire aux dames. Elles étaient provoquées à son abolition, non-seulement par la religion et la charité, mais par l'horreur et le dégoût que devait leur inspirer l'infâme droit du seigneur, qui leur donnait pour rivales de tremblantes esclaves. Aussi, dans l'absence du maître, et lorsqu'elles administraient ses domaines, elles consentaient bien volontiers au rachat de ce droit, l'une des

plus odieuses profanations de l'Évangile et de la pudeur.

Si nos rois eurent une part glorieuse à ce grand événement de l'abolition de la servitude, la Providence leur en paya un sublime salaire en suscitant pour la défense de leur trône presque entièrement renversé, une jeune paysanne dont l'héroïsme répara tous les maux qu'avaient attirés sur la France l'impudique et dénaturée Isabeau de Bavière.

CHAPITRE XXIV.

On examine rapidement la condition des femmes à l'époque de la renaissance. — La chevalerie perd son caractère aventurier et se produit par des qualités aimables et brillantes. — Règne de la galanterie et des femmes à la cour. — Leur influence est diminuée par l'effet des guerres de religion ; leurs mœurs se dépravent sous Catherine de Médicis. — Les deux régences de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche leur rendent une plus grande influence ; elles en abusent pour exciter et prolonger la guerre civile de la Fronde. — Louis XIV et ses maîtresses. — La gloire ajoute une nouvelle exaltation à l'amour ; la religion s'y mêle encore et provoque des repentirs austères. — Éclat des fêtes ; noble et doux genre d'ivresse. — Tout s'assombrit dans la vieillesse de Louis XIV et sous l'influence austère et chagrine de madame de Maintenon. — La réaction du libertinage est prête à éclater contre le règne de l'hypocrisie.

DES FEMMES SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV.

Nous voilà sortis du moyen âge ; mais c'est Louis XI qui fait parmi nous la transition des siècles féodaux à un âge sérieusement, mais sévèrement monarchique. Brusquons cette transition : nous ne pourrions apercevoir l'influence

des femmes sous ce règne de tortures, de gibets, où le grand prévôt et le bourreau jouent un rôle plus important que les reines, les princesses et les dames châtelaines. La chevalerie perd à regret son esprit aventurier; le caractère français est menacé de perdre avec elle ses plus aimables attributs. Heureusement le faible et téméraire fils de Louis XI, puis l'excellent Louis XII et son brillant successeur savent la ressusciter, mais en lui faisant subir une sage et heureuse transformation. La voilà maintenant disciplinée; elle obéit plus aux ordres du monarque qu'aux volontés des dames; mais elle se pique plus que jamais de grâces et de générosité, elle n'a plus rien de farouche et de cruel. Placez le chevalier Bayard sur le trône, et vous croirez voir renaître un second règne de Saint-Louis, dans une condition subordonnée; car il n'est pas même un général en chef, il devient un modèle de vertus. Elles se fondent chez lui dans une harmonie parfaite. Les Gaston de Foix, les Lapalisse, les Latrémouille, les Brissac viennent se grouper autour de lui. L'histoire ne nous apprend rien ou peu de chose sur les dames de leurs pensées, car ces chevaliers se piquaient de discrétion; mais elles furent mieux inspirées et plus heureuses que les

dames qui dans l'âge précédent engageaient leurs chevaliers dans des entreprises d'une équité aussi douteuse que leur utilité même. Je me plais à juger d'elles par celle qui fut l'objet des amours constants de Louis XII, par cette Anne de Bretagne qui l'aida si bien à mériter l'amour et la bénédiction du peuple.

Une grande révolution littéraire et par conséquent morale se faisait alors en France, et s'était glorieusement consommée depuis plus d'un siècle en Italie, c'était la renaissance. L'antiquité grecque et romaine reprenait ses droits sur une civilisation dont elle avait été fondatrice. Cette littérature était un nouveau coup porté à la féodalité qui seule avait été en possession d'inspirer tous les chants. Mais le revers de ce coup tombait un peu sur la religion même qui s'était enlacée à la littérature féodale ou chevaleresque. Il se faisait une résurrection badine du polythéisme qui ne touchait pas au fond des croyances, mais qui rendait à l'imagination un essor vif, plus diversifié, plus hardi. La poésie de la renaissance se fit absoudre en consacrant les faits chevaleresques, soit fictifs, soit historiques, par des poëmes dignes d'être comparés à ceux d'Homère et de Virgile, et qui l'emportaient sur eux en intérêt par la

peinture de mœurs plus galantes et même plus héroïques. La religion en était ou en paraissait être le fond, mais la bordure lui était tout à fait étrangère. Les pontifes romains, malgré leur inquiète vigilance, se laissaient surprendre à ce charme. L'amour de Pétrarque pour Laure, et surtout celui de Dante pour Béatrix, était encore un amour mystique et dévot, et se plaisait dans ses chaînes, dans son martyre. L'Arioste et ses deux ingénieux précurseurs, émancipèrent l'amour et le rendirent mille fois plus séduisant. L'enchantement fut porté au comble quand Le Tasse peignit Armide et Herminie.

Les femmes furent ravies, en France, comme en Italie : elles commencèrent à trouver les chants des troubadours un peu monotones; ce n'était plus dans le Paradis, c'était dans l'Olympe que la poésie nouvelle les introduisait. Ennuyées d'être comparées à des saintes, ce qui est toujours un peu gênant pour celle qui reçoit ce genre d'éloges, elles supportèrent fort bien d'être comparées à des déesses, parmi lesquelles il ne se trouve tout au plus que deux prudes, Minerve et Diane. Mais par degrés l'amour devient moins sérieux, la galanterie plus fictive. Elles délièrent un peu plus qu'elles n'auraient voulu les chaînes de leurs

esclaves. Agnès Sorel avait créé pour elles un genre de domination nouveau, mais cependant peu acceptable, celui de maîtresse du Roi; il ne fut jamais vacant sous François Ier. Diane de Poitiers en fit presque un trône sous Henri II, chevalier timide et dévoué d'une maîtresse qui pouvait être tout au moins sa marraine.

Ce qui fut le plus fatal à l'empire des dames et à l'heureuse influence qu'il pouvait avoir, ce furent les guerres de religion. Si la religion est leur plus grand appui, elles n'ont rien tant à craindre que la théologie, l'ennui mortel de ses controverses, les batailles atroces et les crimes odieux où elle entraîne les rois et les peuples; dans leur zèle timoré elles se font un scrupule d'une neutralité que devrait leur commander une salutaire ignorance. Elles s'engagent en aveugles, rarement en conciliatrices, trop souvent en aventurières, et quelquefois en furies, dans des débats où la religion semble n'être plus devenue qu'un ministre de la haine; la pitié, leur délicieux attribut, la pitié leur fait peur dès qu'il s'agit de la cause de Dieu. Une foi qu'elles croient persévérante leur tient lieu de chasteté; quand il faut réussir par la fraude, elles apportent un dangereux secours; les spectacles les plus cruels ne leur font plus d'horreur.

J'ai écrit l'histoire des guerres de religion, et n'ai eu à citer que bien peu de faits honorables pour les femmes, tandis que dans l'histoire de la Révolution j'étais sûr de rencontrer au milieu des plus tragiques horreurs leur tendre et sublime dévouement.

Il est vrai que les dames de la cour de Catherine de Médicis avaient été savamment perverties par cette Reine, qui passa du rôle d'une intrigante assez habile à celui d'une froide scélérate. Leur beauté, leurs grâces, leur dangereux esprit ne servaient plus sous sa direction qu'à stimuler les fureurs des catholiques, et qu'à dresser des piéges aux seigneurs protestants jusque dans les plaisirs de l'amour. Où les trouverons-nous dans la nuit de saint Barthélemy? sur les escaliers et dans les cours du Louvre, occupées à d'infâmes recherches sur des cadavres, et se livrant à une gaîté aussi atroce que le meurtre même.

Cherchons vite un refuge auprès de Henri IV, ce glorieux résurrecteur, et ce type agrandi du caractère français. Remercions Dieu de ce que la Reine, sa mère, qui fit briller une vertu mâle et forte dans un siècle de corruption, ne put lui communiquer le zèle puritain dont elle était dévorée. La galanterie revint au régime de François Ier, sous un Roi qui le surpassait en gran-

deur, en bon sens, en esprit, et l'égalait dans la fougue inconstante de ses amours. Mais entre ses maîtresses, il ne fit guère qu'un choix heureux; le peuple aima Gabrielle d'Estrées. Son amant la parait de sa gloire, de sa gaîté, de sa clémence; on crut qu'elle l'inspirait. C'était un bel hommage rendu aux femmes. Mais la perfide Henriette d'Entragues et la seconde Médicis rendirent à la cour une couleur sombre, et le poignard de Ravaillac n'était pas loin.

Sous le cardinal de Richelieu la galanterie fut pédante, discoureuse, prodigue de métaphores, de subtilités et de pointes. Rien n'est vrai, même en amour, dans les temps où règne une terreur qu'il faut continuellement masquer. La Reine Anne d'Autriche craignait plus la jalousie du Cardinal que celle de son froid et maussade époux. Les femmes entraient timidement dans des conspirations, ou suscitaient des prises d'armes, dont les lettres de cachet, la Bastille et l'échafaud faisaient une prompte et inexorable justice.

La mort du Cardinal et du Roi, son triste pupille, fit respirer les femmes; elles se sentirent reines avec Anne d'Autriche, profitèrent de ses profusions pour elles, leurs époux ou leurs amants, puis devinrent exigeantes et ingrates

envers leur bienfaitrice. Les courtisans les mieux traités se choquèrent du choix du favori, et firent bientôt chorus avec le parlement, les bourgeois et le peuple, contre un prélat né dans la patrie des deux Médicis et de Concini, grand concussionnaire, et qui les trichait au jeu.

On pourrait appeler la guerre civile de la Fronde la guerre des femmes. Si elles ne l'ont pas tout à fait suscitée, elles en ont croisé et brouillé toutes les manœuvres. C'est à leurs passions, et bien plus encore à leurs caprices, que l'on a dû les incidents, les épisodes et les brusques péripéties de ce drame héroï-comique, ou plutôt de cette tragédie galante. C'est à leur voix que les deux plus grands capitaines de leur siècle se sont rapetissés, relevés, mesurés avec tous leurs talents de guerre, en changeant de rôle, de drapeau, et même de patrie, dès qu'ils changeaient de maîtresse. Le servage du duc de La Rochefoucault, le grand frondeur du cœur humain, a été plus complet et plus misérable encore. Je ne parle pas des conquêtes plus faciles d'un duc de Beaufort, d'un duc de Nemours et de tant d'autres qui ne surpassaient guère en finesse, en lumières les anciens preux. Le cardinal de Retz se vante d'avoir maintes fois conduit ces dames selon

ses vues, mais je ne l'en crois pas sur parole. Il est vrai qu'il nous présente sa belle maîtresse, mademoiselle de Chevreuse, comme une sotte; mais une Agnès de cour en sait toujours assez pour mener loin un prélat libertin. C'est alors que les dames frondeuses ont connu ces triomphes de la popularité où leurs charmes ont brillé d'un éclat nouveau, mais qui doivent coûter quelque chose à la délicatesse, à la pudeur des dames. Drapée en héroïne, en Romaine, en Cornélie, mère des Gracques, la duchesse de Longueville a pu brouiller les cervelles des conseillers de la chambre des enquêtes, et faire pleurer d'attendrissement de bénévoles échevins et des bourgeois ébahis. Mais bientôt cette princesse à la grande prestance et du sang royal ne fut plus considérée que comme une aventurière. Jamais on ne vit une plus longue cascade de dupes qui en faisaient d'autres. Le mensonge, la ruse et les promesses insidieuses volaient de ruelle en ruelle, sans en excepter celle de la Reine-mère. Quel fut le résultat de tant d'intrigues, de tant de réquisitoires et d'arrêts, de tant de cohue parlementaire, du combat si furieusement héroïque du faubourg Saint-Antoine et des scènes tragiques de Bordeaux? c'est que les dames et leurs amants

tombèrent ou plutôt s'entraînèrent les uns les autres dans les filets du prélat italien, l'objet de leur détestation, et que le despotisme longtemps avili, même sous la main d'un ministre pillard, se releva plus fier que jamais. Mesdames de Montbazon, de Châtillon, de Chevreuse rentrèrent dans l'obscurité et n'en sortirent que par quelques éclats de leur vie galante. Madame de Longueville seule trouva le moyen de rester encore frondeuse en se faisant janséniste.

Je me reproche de n'avoir point encore parlé d'une autre impulsion que suivaient les femmes dans les différents âges que j'ai parcourus, et qui légitima beaucoup mieux leur empire, je veux parler de la charité religieuse. Elle est tellement une loi de leur cœur qu'elles ne désespèrent pas de la pratiquer dans le temps où le corps social écartelé par les barbares et mis à la glèbe par les seigneurs féodaux saignait de toutes parts. Ce fut une femme, comme on le sait, une descendante chrétienne des Fabius qui fonda le premier hôpital, institution ignorée du polythéisme. Ce seul mot d'hôpital rappelle tout de suite à la pensée, des reines, des princesses, de riches veuves qui les fondent, en étendent la destination par leurs bienfaits, les visitent, les étudient, et enfin

des femmes qui s'y enferment pour en faire le théâtre obscur de leur héroïsme. Je sais qu'elles fondèrent aussi beaucoup de couvents de religieuses, dont l'utilité se présente moins directement à notre humanité philosophique; mais dans de tels temps n'était-ce pas de précieux asiles ouverts aux orphelins, aux veuves des preux, des croisés, de leurs valeureux et obscurs compagnons, ouverts soit à la pudeur, soit au repentir des erreurs, des faiblesses que provoquaient des mœurs avanturières, ouvertes à leurs fondatrices mêmes, désabusées du trône, des grandeurs et de l'amour?

A travers six siècles de ténèbres et d'un jour douteux, la charité eut des inspirations sublimes et presque aussi diversifiées que tous les genres de malheurs l'étaient surtout alors.

Mais tant que durèrent l'ignorance et l'anarchie, le bien se liait mal au bien; il restait épars et ne pouvait guère suivre une marche régulière, raisonnée et progressive. Saint Vincent de Paule parut, et ce fut l'ange des bonnes œuvres; des femmes furent sa sainte milice; il n'y eut plus un seul poste de la souffrance où il ne les plaçât, sans qu'on vît parmi elles une seule désertion. Deux siècles se sont écoulés, et l'apostrophe qu'il leur

fit, en tenant dans ses bras des enfants nus, engourdis par le froid, résonne encore dans tous les cœurs des femmes ; l'empire qu'a créé sa charité fervente et ingénieuse dure plus que le grand édifice créé par Richelieu, son superbe contemporain. Lequel vous paraît aujourd'hui plus grand, de Richelieu sur les marches du trône d'où il offusque son roi, ou de Vincent de Paule esclave volontaire dans un bagne ; de Richelieu étalant ses magnificences dans son château de Ruel, et y faisant répéter, peut-être en présence de Marion de Lorme, ses tristes opéras dont les sons viennent importuner les captifs qui gémissent dans les cachots de ce même château ; ou de saint Vincent de Paule qui se fait ouvrir ces cachots pour y porter, soit à des nobles, soit à d'obscurs infortunés, la parole et les consolations de Dieu ?

J'oppose quelquefois, dans ma pensée, ces dames de charité pupilles de saint Vincent de Paule, aux héroïnes de la Fronde ; que de pleurs de dépit chez les unes, que de pleurs de commisération chez les autres ! que d'amours ici ! que d'amours discordants et cruellement folâtres qui tirent l'épée, s'arment du mousquet, courent gaîment à l'émeute, à la guerre civile, et vont en répétant

de plates satires et des chansons triviales, ensanglanter aux environs de Paris ces bosquets, ces frais jardins qui tout à l'heure étaient leur plus doux théâtre! Là un seul amour, mais sublime, mais divin, d'où découlent tous les purs amours qui remplissent le cœur de la chaste mère de famille. L'ordre et la paix règnent dans leur maison. Le proscrit y trouve une retraite assurée, qu'il soit Frondeur ou Mazarin. La haine et la vengeance n'osent forcer le seuil gardé par des orphelins et des malades qu'elles ont recueillis. Leur sourire est doux, leurs joues se teignent d'un pur incarnat, car la pudeur y réside toujours. La séduction les assiégerait en vain, elle parle une langue qui leur est inconnue et dont les accents importunent leur candeur. Elles passent à côté des méchants sans les voir; leur bouche n'a jamais proféré rien d'amer, rien de faux; elles craignent toute espèce de faste, et surtout celui de la pitié. La leur, toujours active, toujours patiente, toujours à l'affût du moment heureux, semblable à la rosée du ciel, tombe sans se faire voir, mais non sans se faire sentir.

Vous me demanderez, d'après ce portrait, si j'ai des Mémoires particuliers sur les dames qui furent tour à tour ou en même temps élèves de

saint François de Sales et de saint Vincent de Paule, car ils étaient contemporains avec quelque différence d'âge, et j'aime à unir leurs noms, comme aujourd'hui nous unissons, malgré l'intervalle d'un siècle, Fénelon et Cheverus. J'ai mieux fait que de consulter des livres pour me former cette image des femmes pénétrées du véritable esprit de la religion, et pour donner plus de naturel à mes couleurs j'ai observé des dames qu'on pourra reconnaître, et qui, seules, ne se reconnaîtront pas.

Le jeune Louis XIV a dit enfin : c'est moi qui règne, et il règne si bien qu'il devient en quelque sorte l'âme universelle de la France. Les factions se taisent ou plutôt elles adorent la main habile et ferme qui les contient. Les femmes renoncent en riant aux intrigues politiques comme à une mode qui a vieilli, et à la guerre civile comme à un jeu qui n'amuse plus, et se consolent ainsi d'un essai et d'une défaite qui leur permet d'arriver à des conquêtes plus faciles et plus sûres. Les intrigues galantes reprennent au milieu des armes et des victoires leur cours à demi paisible; mais l'amour s'est élevé à son plus haut degré de puissance et de délicatesse ; le cœur de Lavallière en est le modèle, et Racine en est le peintre. La

religion passe, et dit sans presque détourner la tête : *Voilà des cœurs qui me reviendront.*

Cependant les arts et les lettres produisent leurs merveilles avec un ensemble, un concert, une variété et une simultanéité de génie que le monde encore n'a connus que trois fois, mais qu'il n'a jamais vu briller d'un éclat aussi éblouissant. L'Athènes de Périclès se trouve transportée dans la plus magnifique des cours et sous le roi le plus absolu. La religion traverse ce monde profane, ne lance qu'un blâme prudent, et s'inspire du génie de l'antiquité. Sion s'ouvre quelques secrètes communications avec le Parnasse, et le fait servir à sa grandeur. Les femmes passent d'un enchantement à un autre, et sont elles-mêmes les premières enchanteresses. Tout, jusque dans les genres les plus élevés, atteste leur influence et leur empire. Corneille, moins heureux que son jeune rival à peindre la tendresse de leur cœur, leur prête à toutes sa sublime fierté; reconnaissantes, elles s'efforcent de lui rester fidèles ; et la femme qui fit jamais le mieux sentir qu'il n'est pas donné à notre sexe d'égaler le sien pour la grâce, madame de Sévigné, le grand poëte épistolaire, se déclare encore pour Corneille. Voyez comme l'Isaïe du XVIIe siècle dépose ses foudres quand il pleure et

peint l'aimable duchesse d'Orléans. C'est un aigle qui caresse de ses ailes la colombe pour la porter au ciel. Fénelon a commencé par où finit Racine, c'est-à-dire par l'amour de Dieu ; mais sa prose et son Eucharis me disent assez que son chaste cœur ne fut jamais insensible à la voix d'une femme. A force de se dire que madame Guyon était une sainte, il oublia sans doute qu'elle était belle, et ne voulut pas voir que dans ses écrits elle était quelquefois ennuyeuse. Comme la Bastille ne cessait de s'ouvrir pour cette dame aux extases mystiques, le zèle généreux de Fénelon s'enflamma pour sa défense, et il ne craignit pas de se livrer à la censure tyrannique de Bossuet et de Louis XIV, grandes puissances unies qui commandèrent la même censure au pape intimidé.

Mais j'allais entrer trop tôt dans la carrière dévote de Louis XIV et de madame de Maintenon. Ne quittons point encore sa carrière galante que beaucoup de dames regardent aujourd'hui comme l'âge d'or des femmes. Au lieu de ces tournois, de ces combats à mort nommés jugements de Dieu, dont les dames du moyen âge faisaient leurs délices, je vois dans de magnifiques palais, dans des jardins somptueux, des bals ouverts par un monarque jeune, glorieux et passionné, où figure

avec timidité la touchante La Vallière, et trop tôt l'altière Montespan; la jeune Fontanges dans le premier éclat de ses charmes; la prudente duchesse de Soubise qui aime mieux profiter des amours passagers du Roi que de faire bruit de son triomphe.

Heureuses les femmes qui, sous des noms et avec des attributs mythologiques, vont partager cet honneur et donner quelques sujets d'inquiétude aux favorites. Les pacifiques carrousels ont succédé aux jeux sanglants; l'or et les diamants, la soie et les ondoyants panaches ont remplacé pour les chevaliers l'armure de fer, les brassards, les cuissards; mais ne voyez pas en eux des guerriers efféminés, ils ne reviennent pas de la Syrie hâves, brûlés par le soleil, ou mutilés par le fer des Sarrasins; plusieurs portent encore des blessures reçues à Rocroi, à Norlingue, à Fribourg, à Lentz, ou dans les lignes d'Arras. Plus tard ils racontent les merveilles fort exagérées du passage du Rhin, ou l'assaut bien plus prodigieux de Valenciennes. On se presse autour des compagnons de Turenne; chacun s'efforce de comprendre ces prodiges de l'art militaire. Les dames étonnées, éblouies, transportées, dansent avec des courtisans qui disputent les palmes de la guerre aux

Romains, et sont plus disposées peut-être à les récompenser que ne l'étaient les dames romaines au temps des Scipion et des Marcellus. Tout s'anime aujourd'hui de l'esprit galant de Benserade, des grâces du duc de Guiche, ou de l'ardeur passionnée du duc de Lauzun, pour exprimer l'amour ou pour le feindre. Vous n'y croirez que trop, fière princesse de Montpensier, et vous toutes, mesdames, que Bussi-Rabutin inscrira dans son livre scandaleux. Mais l'autorité du monarque absolu se fait sentir partout ; ce ne sont plus les dames qui, comme au temps de la chevalerie, distribuent les écharpes aux vainqueurs ; le monarque s'est substitué à leurs droits, à leur munificence, et fait pleuvoir avec un fin discernement les rubans et les décorations. La faveur du Roi passe avant celle des dames. Être disgracié du Roi est devenu un plus grand supplice que ne l'était autrefois d'être disgracié de la dame de ses pensées. Le souverain est tout ; l'étiquette est devenue la loi suprême ; il y a de grands courtisans, et, ce qui est d'un bien autre prix, il y a des grands hommes mais il n'y a plus de grands seigneurs. Une dame qui serait réduite à vivre comme une châtelaine dans des domaines moins vastes mais mieux cultivés et mille fois plus agréables que

ceux de sa bisaïeule, serait la plus malheureuse des femmes. Pour elles et pour leurs maris on ne peut plus vivre hors de l'atmosphère de la cour.

La législation de l'empire galant ne se fait plus en cour d'amour, mais à l'Opéra et sur tous les théâtres. Quinault tient lieu du chapelain qui rédigeait ce code sous la dictée des dames. L'amour rejette bientôt un langage banal et froidement hyperbolique. Racine a su lui donner l'expression la plus vraie, la plus profonde, et souvent la plus sublime. Cette passion se teint de la grandeur du siècle, on dirait qu'elle est son œuvre. Si la tragédie condamne quelquefois l'amour, tout en le peignant dans son charme le plus séducteur, la comédie est toujours prête à le justifier, et malheur aux maris, aux tuteurs, aux jaloux, aux tantes qui le contrarient. Malgré ce tort, qui tout ancien qu'il est n'est pas inhérent à la comédie, elle nous rappelle un grand bienfait que nous devons à ce siècle, ou plutôt à Molière : c'est ce rire franc que le goût prolonge et que la réflexion justifie. Les femmes ne doivent-elles pas trembler que tous leurs secrets ne soient dévoilés par un si puissant observateur? Mais voici leur triomphe; Molière en effet ne se contente pas de peindre leurs ruses les plus familières, celles qui ne coû-

tent rien à leur sexe, et que la plus ignorante peut inventer tout comme un autre. Il veut pénétrer jusque dans les mystères de la plus habile coquetterie, de celle qui sait se jouer des esprits les plus fins, des caractères les plus fiers, les plus énergiques. Le modèle est placé sous les yeux du peintre, c'est sa maîtresse, c'est sa femme, c'est une comédienne, il est vrai, mais la cour n'offre-t-elle pas de plus grandes comédiennes? Qu'arrive-t-il? c'est que sa passion redouble à mesure qu'il voit par quel art il est trompé; subjugué, plus il se débat dans ses chaînes, plus il en ressent l'étreinte. Il s'emporte, tantôt comme son Alceste, tantôt comme son Arnolphe, et finit par demander grâce à celle qui le joue.

Les spectacles formaient pour la France une destinée nouvelle. Au lieu de ces occasions rares où elles savaient déployer leur magnificence et assister à des spectacles plus ou moins terribles, tous les jours elles pouvaient s'offrir aux yeux, faire assaut entre elles, et même avec des femmes d'un rang inférieur ou obscur, de grâces, de beauté, de parure, d'invention dans les modes, déceler les émotions de leur cœur, s'embellir de leurs larmes ou d'un gracieux sourire, donner des lois secrètes au goût, inspirer le génie. Aussi se

conduisirent-elles en reines dans les représentations dramatiques et se montrèrent-elles fort intolérantes pour tous les sujets qui ne servaient pas leur empire, c'est-à-dire qui ne parlaient pas d'amour. Cette loi, à peu d'exceptions près, a duré jusqu'à la révolution, et encore est-il difficile de l'enfreindre aujourd'hui.

Tous les beaux-arts, dans leur perfection subite, ne concouraient-ils pas à la gloire des femmes, ne leur créaient-ils pas des jouissances nouvelles? Au lieu des grossières effigies qui les représentaient aux XIIe et XIIIe siècles, non-seulement leurs traits, mais leurs grâces les plus fines et les plus touchantes, n'échappaient ni aux pinceaux de Poussin, de Lebrun, de Lesueur, de Mignard, de Petitot, ni aux ciseaux de Bouchardon, du Pujet, des Costoux. Elles n'erraient plus que dans des palais et des jardins remplis de prestiges. Chaque jour elles avaient à saluer la naissance de quelques-unes de ces merveilles qui, après un siècle et demi, brillent encore aujourd'hui de jeunesse autant que de grandeur.

Toutes ces scènes de féerie n'avaient pas été, il est vrai, créées par leurs baguettes, mais elles étaient les objets et les inspirations de ces enchantements. Elles s'y prêtaient avec tant de complai-

sance que les plus sévères consentaient à être représentées avec des attributs mythologiques. Telle qui voulait être une sainte Thérèse dans son oratoire, consentait à figurer comme une Hébé, une Flore, ou du moins une Diane, une Minerve, dans les jardins de Versailles.

Tout respirait Athènes, dans cette France monarchique; mais plus d'odieux gynécées pour retenir les femmes captives, et point d'exclusion jalouse des spectacles, des fêtes, des réunions dont leur présence centuple le charme; point de privilége exclusif pour les courtisannes.

Madame de Sévigné et sa fille peuvent être vues, sans scrupule et sans scandale, non loin de la loge où figure Ninon de Lenclos et mademoiselle de Champmeslé, *ses deux belles filles* comme elle les nomme plaisamment.

Les femmes écrivirent peu à cette époque, peut-être parce que Molière, dans l'un de ses chefs-d'œuvre, les avait trop épouvantées du titre de *Femmes savantes,* et que l'aimable hôtel de Rambouillet s'était un peu décrié par l'affectation et par des prédilections injustes et surannées. Mais leur célébrité n'y perdit guère; souvent, à l'éclat de la beauté et même des galantes aventures elles faisaient succéder l'éclat de leurs

conversions. Contemporaines d'un règne de génie, elles ne pouvaient être oubliées par ceux qu'elles inspiraient ou qu'elles couvraient d'une aimable protection. Ainsi madame de la Sablière nous est chère à jamais par le rôle qu'elle a rempli si fidèlement de tutrice du *bon homme*. Je ne dois pas oublier que nous devons à madame de Lafayette le premier roman où la peinture d'une passion délicate et timorée fut substituée au fracas des aventures prétendues héroïques, et à madame Deshoulières une idylle ou plutôt une allégorie ravissante. Quant à madame de Sévigné, sa place est parmi les hommes de génie, quoiqu'elle fût loin d'y prétendre. Tel est le privilége de l'invention, de la vérité, de la grâce continue dans le style.

Voilà qu'une ancienne amie de Ninon de Lenclos, que la veuve Scarron s'empare, non du poste de madame de Montespan, mais de celui d'une reine de France. Eh bien, sous le règne d'une femme spirituelle, les couleurs gracieuses du tableau s'effacent, s'assombrissent par degrés. Tout prend à la cour un air de contrainte et répond à celle qu'éprouve l'auguste époux près d'une dévote épouse, dans un hymen tout à la fois scrupuleux et clandestin.

Ni la galanterie, ni l'amour, ni la piété n'ont plus d'allure franche; l'ambition les domine tous trois. Sans doute il faut donner des éloges à un roi qui, à l'âge de quarante-deux ans, renonce pour un mariage austère à une passion dont il peut satisfaire et renouveler les jouissances, et qui répare de son mieux les scandales qu'il a donnés à ses sujets. Mais encore aurait-il mieux valu pour leur édification que le lit de la Reine défunte fût occupé par une reine avouée. La dévotion avait pris chez lui un caractère tout royal; pour tout dire, elle était sèche et despotique. Le droit divin lui fournit les moyens de se déifier un peu plus sérieusement que lorsque Benserade, Quinault et l'auteur d'une fameuse médaille, le figuraient sous les traits du soleil.

Delà les dragonnades, la révocation de l'édit de Nantes, mesure inique et barbare, faute énorme dont il rendit en quelque sorte complices la France et les plus beaux génies de cette époque, par les applaudissements qu'on lui prodigua; de là sa fureur d'intervenir dans les affaires de l'Église et dans ses plus épineuses controverses, son zèle amer contre le doux quiétisme de Fénelon; de là ses rigueurs arbitraires contre les jansénistes en vain protégés par la grande mé-

moire de Pascal et les beaux noms des deux Arnauld et de Nicole; de là, sa soumission aux jésuites, sa docilité inattendue pour passer sous le joug ultramontain, après avoir fait consacrer par son autorité et par Bossuet les libertés de l'Église gallicane; de là, ces lettres de cachet que le père Letellier peut lancer par poignées contre des vieillards obscurs et vénérables qui s'entêtent à disputer sur les mystères de la grâce; de là enfin ce règne de l'hypocrisie dans un siècle qui a produit la comédie du *Tartufe,* sous un roi qui a osé la protéger, même contre les scrupules de Bossuet, de Bourdaloue et du premier président Lamoignon.

Madame de Maintenon, reine anonyme, et, ce qu'il y a de pis, reine sans pouvoir réel, assiste et paraît présider du fond de son oratoire à ces mesures qu'elle n'inspire ni ne dirige, mais qu'elle a le triste privilége d'applaudir la première. Elle leur sacrifie les protestants dont son illustre aïeul a partagé les plus cruelles infortunes; et puis madame Guyon qu'elle protégeait, des amis qui font sa gloire et sa consolation, Fénelon et le cardinal de Noailles.

Sa docilité est récompensée par la représentation d'*Esther,* la dernière et la plus touchante

des fêtes qui signalent ce règne. Racine a inventé cette déclaration délicate du mariage étonnant du plus fier des rois, et c'est le chœur des vierges de Saint-Cyr qui sert d'organe à la poésie la plus mélodieuse. Eh bien, Racine sera sacrifié à son tour; quelle femme pourrait envier le sort de madame de Maintenon !

Ceci n'était pas encore la vieillesse de Louis XIV; mais déjà il a commencé à lasser la fortune par l'excès de son ambition ; cependant elle semble ne se séparer de lui qu'à regret, et comme en lui donnant de salutaires avis par ses rigueurs nouvelles. Une seconde race de héros avait succédé à la première sans l'égaler, mais en la suivant de près ; cette dernière s'épuise à son tour ; les Luxembourg, les Créqui, les Vauban, les Catinat, les Conti ne seront remplacés que tard par les Villars, les Berwick, les Vendôme, et Colbert ne l'est point par de jeunes ministres dont le monarque risque l'éducation. Madame de Maintenon, dont l'ascendant s'accroît avec la vieillesse du monarque, prépare ou dirige plusieurs choix malheureux. Comme elle flatte sans cesse, elle veut être flattée, et ne l'est guère que par les dévots, les demi-dévots, ou de faux dévots qui sont courtisans avant tout. Saint-Simon a tracé

avec sa verve satirique, ou sa colère janséniste, les portraits de plusieurs amies, ou plutôt de dames suivantes de cette compagne ennuyée d'un roi qu'elle-même déclare *inamusable*. Oh! que ces sèches intrigantes paraissent hideuses sous ce fard de piété qui découle de leur visage flétri, dès que l'or brille à leurs yeux! Elles étaient plus supportables sans doute lorsqu'elles n'étaient que des pécheresses. Les désastres de la guerre de la succession d'Espagne s'annoncent, s'accélèrent, s'accumulent. Quelle tristesse dans ce Versailles, dont la magnificence peut devenir un remords pour un roi dont les sujets gémissent sous les triples fléaux du ciel, de la guerre et du fisc! Cachez vos pleurs, nobles dames, qui avez perdu dans les plaines de Bleinheim de Ramillies ou de Malplaquet, votre époux, vos fils ou vos frères; cachez vos pleurs, ce palais n'offre que trop de sujets de tristesse; cachez vos pleurs, n'affligez pas le Roi. Non, je ne croirai jamais au bonheur des femmes sous un règne belliqueux où pour elles c'est un malheur d'être mères.

CHAPITRE XXV.

On passe rapidement au tableau des mœurs sous le règne des favorites de Louis XV, et particulièrement de madame de Pompadour. — L'opinion exerce chaque jour plus d'empire et suit une nouvelle direction. — Les femmes favorisent la philosophie qui étend à l'excès la liberté des mœurs. — Les femmes de la cour se déclarent contre madame Du Barry, et donnent le signal d'une opposition qui ne cessera plus de prendre des forces, se ralentira un moment sous le règne de Louis XVI, pour exercer bientôt un contrôle plus vaste et plus tranchant. — Les femmes d'un haut rang, qui avaient applaudi aux premiers signes de la Révolution, se déclarent contre elle, et n'influent que trop sur le fatal voyage de Coblentz.

LES FEMMES AU XVIIIe SIÈCLE.

On peut permettre à un historien du XVIIIe siècle d'éviter ici un lieu commun aussi pénible à écrire que celui des mœurs de la Régence. Le scandale de ces mœurs fut plutôt ralenti que terminé pendant l'administration du cardinal de Fleury et la chasteté éphémère de Louis XV. Ce règne devait bientôt se continuer et s'aggraver par la faveur royale dont

furent successivement souillées trois ou quatre sœurs d'une noble maison, par cette indolence égoïste qui laissa le monarque déférer à madame de Pompadour une autorité semblable à celle d'un maire du palais, par les infamies du parc aux cerfs, qui transformaient tant de jeunes filles en esclaves circassiennes, et enfin par le nouveau genre de tyrannie corruptrice qui enjoignait aux dames de la cour de reconnaître non pour leur compagne, mais pour leur reine en quelque sorte, une femme sortie de la prostitution, et de la prostitution la plus roturière. Je n'aime pas le détail des turpitudes, et il ne pourrait être plus mal placé que dans un essai consacré aux femmes.

Nous avons vu leur empire se fonder sur les difficultés nouvelles qu'une religion sévère et sublime et que leur coquetterie pleine de fierté et d'habiles artifices mettaient à leur conquête. A l'époque où nous sommes parvenus, de toutes les armes défensives il ne leur restait plus guère que la coquetterie. Mais comme l'art de la séduction chez les hommes avait fait plus de progrès, et que cette étude remplaçait pour plusieurs celle de la tactique militaire et de la diplomatie, il en résultait qu'ils avaient généralement pour eux l'avantage du combat. On honorait moins les femmes, mais

on s'en occupait beaucoup plus. Le culte extérieur n'était pas tout à fait tombé, mais le culte que rend le fond du cœur conservait peu de chaleur, peu de sincérité. La teinte mystique qui s'était jusque là mêlée même à des amours coupables, quoique en s'affaiblissant de jour en jour, n'était point tout à fait effacée sous Louis XIV; il n'y avait pas moyen qu'elle tînt contre la philosophie nouvelle, la philosophie de l'analyse et de la sensation. On peut juger à quel point cette mysticité était tombée, puisque Buffon put énoncer sans un vif scandale cette proposition brutale qui nous ramenait aux forêts : *En amour il n'y a que le physique de bon; le moral n'en vaut rien.*

Il se fit des conventions nouvelles dans les mœurs, des conventions non avouées par la morale, bien moins encore par la religion, mais qui recevaient force de loi par l'usage. Les infractions à la fidélité conjugale n'avaient été que trop multipliées dans les différents âges que nous avons parcourus. Le XVIIIe siècle eut le tort grave de les consacrer par la mode, par le bon ton, par la prétention d'unir le libertinage à la philosophie. C'était entrer fort mal dans la carrière des libertés dont le XVIIIe siècle méditait la conquête. Il faut

admettre de nombreuses et honorables exceptions à cette mauvaise discipline de mœurs, surtout dans la magistrature, le barreau et le commerce. Il y en eut même à la cour.

La séduction jouait peu auprès des jeunes personnes. Il est vrai que pour plus de sécurité on les retenait bien tard au couvent. Les premières années du mariage étaient généralement respectées par de hautes convenances de famille. D'ailleurs à cette époque les jeunes femmes savent se défendre d'elles-mêmes. L'infidélité de l'époux donnait ordinairement le signal de l'attaque, et ne se faisait pas trop attendre. Cependant la société se fermait souvent aux femmes qui avaient eu de grands éclats. On les rendait victimes de quelques accidents que d'autres avaient bravés avec plus de bonheur ou évités avec plus de prudence. Les femmes devinrent plus que jamais arbitres des procédés et du bon ton. On voulut que l'amitié, ou du moins les procédés de l'amitié survécussent à l'amour. On appelait respectable une union qui s'était paisiblement et longtemps substituée aux droits de l'hymen. Un homme devenait à la mode par une grande passion. Il convenait qu'il se fût empoisonné; quelquefois une jaunisse passagère réussissait à merveille.

L'époux devait être traité avec beaucoup de considération ; une femme conservait un crédit tout-puissant sur un ministre dont elle avait été aimée autrefois ; c'est ce qui prolongeait leur règne au delà de l'âge où la beauté s'efface. Aussi tous les courtisans prenaient-ils un grand soin de plaire aux femmes dont les attraits ne pouvaient plus les charmer. Elles marquaient l'avenir d'un jeune homme, distribuaient l'estime, la gloire, aussi bien que les places et bénéfices. Jugez si on s'avisait de les négliger. Une jeune femme ne sait pas commander avec tant d'empire.

Il y avait des mots convenus pour déguiser tout ce qui tient aux plaisirs de l'amour. La réserve gagnait dans le langage; c'était là son empire. Je vois, dans les lettres de la prude madame de Maintenon, tel mot qu'on n'eût point osé prononcer devant madame de Pompadour. C'étaient autant d'amendements apportés aux mœurs de la Régence. L'intempérance, si fort à la mode sous le Régent, avait été renvoyée au delà du détroit. Sans doute ces réformes étaient légères et avaient même l'inconvénient de régulariser le désordre. Mais je crois avoir prouvé par ce tableau, qui n'est ni une satire ni une apologie, d'une part,

que les femmes qui s'appelaient *la bonne compagnie* faisaient de leur mieux, non pas pour rentrer dans la ligne du devoir, mais pour s'en rapprocher; et de l'autre, que pour perpétuer leur empire sous une phase toute nouvelle, elles n'ont pas plus manqué d'adresse que les dames qui tenaient les cours d'amour. Ma conclusion, c'est que les femmes perdent en bonheur tout ce qu'elles gagnent de trop en plaisirs.

Il est temps maintenant d'examiner les dames du XVIIIe siècle sous le rapport de la philosophie qui a régné à cette époque : je crois, et je n'en suis pas fâché pour elles, qu'elles n'y firent pas de grands progrès, ou du moins qu'elles ne s'arrêtèrent qu'à de certaines limites qu'il était dangereux de passer. Je me figure mal une dame lisant jusqu'au bout *le Système de la nature*, du baron d'Holbach, ou l'*Interprétation de la nature*, de Diderot, et tant d'autres livres où l'athéisme adorait la nature. Nous y entendons fort peu de choses, ces dames devaient y entendre encore moins. Elles ne se résignaient pas à passer par tant d'ennui pour faire le saut périlleux de l'athéisme. Le livre de *l'Esprit*, d'Helvétius, avec ses historiettes et ses tristes gentillesses, était un poison plus à leur portée; mais je crois être certain

qu'elles n'y prirent aucun goût. Un instinct dit aux femmes que tout ce qui enlaidit le cœur humain les enlaidit elles-mêmes. Bien maladroites sont les enchanteresses qui se laissent enlever leurs baguettes magiques. Je ne sache pas une femme digne de quelque estime qui n'ait dit, à chacun des chapitres du livre de *l'Esprit : il ment.* C'est tout au plus si elles pouvaient reconnaître leurs rivales dans ces portraits.

L'auteur de *Mérope,* de *Zaïre* et de *Tancrède,* le caustique dictateur, j'allais presque dire le Napoléon du XVIIIe siècle, devait surtout charmer les femmes; elles le lurent avec d'autant plus d'avidité que la lecture de plusieurs de ses ouvrages devait être clandestine. Ses plaisanteries irréligieuses n'étaient déjà que trop connues des dames qui avaient vu la Régence et avaient pu assister aux soupers du Prince. Voltaire, assurément, revêtait ces saillies de plus de grâce et d'esprit que le cardinal Dubois. Elles rirent sans être fortement convaincues, mais c'était déjà beaucoup que d'avoir ri. Elles croyaient avec lui s'en tenir à un déisme commode, et ne voulaient pas dépasser cette limite. Mais une religion froide est aussi peu faite pour le cœur des femmes qu'un amour froid. Elles n'auraient pas longtemps suivi

Voltaire dans cette direction, s'il n'eût vivement intéressé leur cœur en leur parlant d'humanité.

Ce destructeur de la religion lui empruntait un de ses premiers mobiles, et savait lui donner une extension nouvelle. Que d'abus inhumains ne dévoilait-il pas? quoique la politique pût être difficilement mise en jeu sous un règne absolu ou du moins qui paraissait tel encore, quoique la religion, ou du moins l'Église, frémisse au mot de tolérance, les femmes entrèrent avec zèle dans le redressement des torts, sans se douter qu'il deviendrait un jour le redressement des torts du genre humain, et une révolution terrible. Mais alors c'était une chevalerie commode, plus bienfaisante que celle du moyen âge, et où les femmes, sans se revêtir d'une armure, pouvaient jouer le rôle des Clorinde et des Bradamante. Les lettres de cachet furent soumises à leur révision et à leur droit de grâce. Elles firent si bien, sous le règne de Louis XVI, que la Bastille se trouva presque vide de prisonniers quand on en fit la conquête. Un homme d'État chancelait lorsque après un acte ou un conseil plus ou moins rigoureux, la femme dont il était aimé pouvait lui dire : « Vous me faites horreur. » Leur in-

fluence s'étendait au loin; elles éteignaient les bûchers jusque dans Madrid et Lisbonne; elles étaient le pouvoir exécutif de la philosophie.

Il n'eût tenu qu'à J.-J. Rousseau de se substituer à l'empire de Voltaire après le succès de *la Nouvelle Héloïse*, tant les femmes croyaient lui devoir de reconnaissance pour avoir ressuscité le règne de la passion, tant elles aimaient à le confondre avec son héros. J'ai rappelé ailleurs ce qu'il obtint des mères après l'*Émile*. Les femmes semblaient conspirer avec l'éloquent solitaire pour le retour des bonnes mœurs et des sentiments profonds. On croit plaire, et en effet on plaît souvent aux femmes en imitant la mobilité et les grâces de leur esprit; on les subjugue plus sûrement par la véhémence et l'énergie qui leur manquent, ou du moins qu'elles n'osent exprimer. Mais J.-J. Rousseau ne tarda pas à les fatiguer par ses brusqueries; son caractère défiant les blessait. Les femmes vivent de la foi qu'elles reçoivent et qu'elles commandent à leur tour.

Chez la plupart des femmes du XVIIIe siècle, l'esprit suppléait à l'instruction, et quelquefois même à l'instruction élémentaire. En général, il faut faire cet humble aveu, les femmes françaises à peu près jusqu'aux jours de Louis XVI, étaient

restées, sous le rapport des connaissances, fort en arrière de celles qui avaient jeté un grand éclat en Europe, telles qu'Isabelle de Castille, Elisabeth d'Angleterre, Marie Stuart, Jeanne Gray, Christine de Suède, et nombre de princesses italiennes du XVIIe siècle, et de princesses allemandes du XVIIIe.

Madame Dacier n'avait pu mettre l'érudition en honneur parmi les femmes, parce qu'elle avait manqué des grâces de son sexe. Madame Duchâtelet n'était dans les sciences qu'une écolière bien aidée par ses maîtres, et Voltaire ne trouva pas d'échos pour célébrer avec lui la *sublime Émilie*. Nous avons des lettres de madame Dudeffant et de mademoiselle de Lespinasse, deux femmes, deux rivales renommées par leur esprit. Les unes semblent écrites du cercle polaire, et les autres, des tropiques.

Mademoiselle de Lespinasse était faite pour respirer une autre atmosphère que celle du matérialisme. Tantôt elle paraît passionnée par nature et tantôt par projet. Les deux productions les plus gracieuses, les plus spirituelles et les plus féminines de cette époque, sont les Mémoires de madame de Staal et les romans de madame de Riccoboni. Madame de Genlis, fort supérieure en

instruction et en fertilité d'esprit à toutes ces dames, montrait beaucoup de grâces, un goût invariable dans ses cadres étroits, et réussissait moins dans de plus grandes entreprises.

Les femmes étaient alors d'utiles intermédiaires entre les hommes de cour et les gens de lettres. Elles ne laissaient plus subsister que des nuances délicates entre les protecteurs et les protégés qui avaient besoin d'un appui réciproque ; car la cour, au moins sous Louis XVI, était emportée par les courants divers de l'opinion. La conversation habilement dirigée, mise en harmonie par les femmes, était embellie par elles du don de l'à-propos qui survivait à celui de leurs charmes et même de leur coquetterie. L'esprit lumineux ou saillant de madame Necker, de la princesse de Beauveau, de madame d'Houdetot, de madame Charles de Damas étaient de bien autres puissances que l'esprit épigrammatique de mesdames de Coulanges et de Carnuet n'avait pu l'être dans les beaux jours de Louis XVI. De cette domination que subsiste-t-il aujourd'hui ? Les cercles se sont dispersés devant le tumulte ennuyé des routs. La plus froide des lanternes magiques a pris la place d'un drame plein d'intérêt, d'agrément et de variété. Les femmes ont certes aujourd'hui l'esprit bien autrement cultivé

que la plupart ne l'avaient à l'époque dont je rappelle le souvenir. Mais tristement confinées entre elles, ou perdues dans une foule qui semble n'avoir que des yeux et point d'oreilles, elles s'exagèrent, par la peur réciproque qu'elles se font, la futilité de leurs goûts, pour faire de leur parure l'aliment exclusif de leurs propos. La plus spirituelle passe sous le niveau de la plus sotte; l'esprit se jette aussi furtivement, aussi à la dérobée qu'un tendre regard. Les lettres se ressentent du silence des femmes; le goût y perd des nuances délicates qui ne font pas le génie sans doute, mais qui prètent plus d'agrément à l'esprit de chacun, et qui forment enfin en littérature notre physionomie française.

Mais quoi? me dira-t-on, regrettez-vous ces cercles philosophiques où quelques femmes se rendaient les aveugles missionnaires de toutes ces réformes, de toutes ces distinctions violentes que la Révolution a opérées pour la ruine ou la perte de ces sophistes aventureux, de ces discoureuses dont le bel-esprit les avait provoquées? J'ai décrit dans un autre chapitre la fièvre d'espérance qui régnait alors, et je n'entends pas dire que des femmes d'une imagination exaltée ne ressentissent pas quelques accès de ce délire bien-

veillant; mais toujours elles s'abstinrent d'accélérer par des conseils violents le mouvement d'une révolution dont les premières scènes révoltèrent tous les sentiments d'humanité. Sages arbitres de la conversation, elles en avaient déjà banni, depuis plusieurs années, les saillies irréligieuses. Elles protégaient vivement Bernardin de Saint-Pierre, qui leur était inconnu, contre les dédains affectés de plusieurs philosophes leurs amis. Tout excès populaire déchirait leur cœur. Combien de fois ne les ai-je pas entendu protester éloquemment contre une répression trop timide de ces attentats, contre la sévérité inhumaine des réformes et des réductions. Mais leur voix alors était bien peu puissante. Les clubs, ces grands ennemis des femmes et de la pitié, avaient pris la place de ces cercles où la pitié faisait toujours entendre sa voix par leur organe.

Il n'était pas encore aisé de prévoir jusqu'à quel degré de cruauté systématique se porterait le club des Jacobins; mais dès qu'il se fut fortifié et surtout perverti par des affiliations redoutables, dès qu'il se fut révolté contre ses imprudents fondateurs, qu'il eut triomphé du bon sens de la nation la plus douce et la plus polie, dès qu'il n'y eut plus d'autre voix de femme entendue que

celles des furies du 5 octobre, dès que par le canon du 10 août il eut pulvérisé le trône et jeté le Roi avec la famille royale dans une prison qui n'avait plus pour eux d'autre issue que l'échafaud, les femmes n'eurent plus d'autre rôle à jouer que celui de victimes, pour devenir les victimes les plus héroïques.

La révolution les avait déjà séparées, non pas en deux camps, mais en deux partis, ce qui achevait de ruiner leur puissance. La plupart de celles qui tenaient à la cour et beaucoup d'autres qui brûlaient de s'y former un accès pour l'avenir, cédèrent à leur indignation. Elles se sentaient torturées par le supplice journalier que la Reine éprouvait dans sa cour, avant de l'éprouver dans sa prison du Temple. Rien ne leur paraissait plus magnanime que sa protestation dédaigneuse contre une révolution dont il fallait craindre d'irriter les fureurs. Elles prodiguaient les épigrammes et les accusations emportées qu'un reste de prudence ne permettait pas à la Reine. La religion rentrait par degrés dans leur cœur, mais n'avait pas encore cette vérité, cette ferveur que lui donnèrent des malheurs accomplis au delà de toute prévoyance humaine. Elles y rentraient par la porte du schisme que le fatal serment imposé par les

jansénistes de l'Assemblée constituante venait d'ouvrir dans l'Église. Celles qui avaient rempli négligemment ou par de froides convenances les devoirs du catholicisme, ne demandaient pas mieux que de franchir des déserts ou de pénétrer dans des cachots pour y entendre la messe ou recevoir la bénédiction d'un prêtre insermenté. Elles ne rêvaient plus que chevalerie, que croisades, et se disposaient à courir les aventures des dames du moyen âge; hélas! il leur était réservé de les éprouver avec des rigueurs mille fois plus cruelles; l'honneur exalté les familiarisait avec des sacrifices d'une tout autre importance que ceux qui leur étaient imposés par la révolution, et dont leur orgueil frémissait; plus de calcul; il fallut se livrer à tout le vertige de l'espérance, aux moyens de salut les plus ruineux, les plus pénibles pour le patriotisme inné, s'exagérer la colère et le génie des rois de l'Europe, la puissance de leurs armées et les merveilles de la tactique allemande, et s'imaginer qu'on saurait remplir d'une ardeur chevaleresque les automates enrégimentés du Nord. Quelques journalistes, grands pourvoyeurs de quolibets pour servir et amuser le dépit des royalistes, s'établirent les Pierre l'Ermite, les saint Bernard de cette nouvelle croisade. Leur

voix retentit dans tous les châteaux, dans toutes les garnisons, et jusque dans les demeures obscures des gentilshommes les plus étrangers à la cour, et de quelques plébéiens qui voulaient fonder une race nouvelle. On eut grand soin, pour copier les croisades, de répéter l'envoi d'une quenouille à tous ceux qui ne concevaient pas encore qu'il fallait tout perdre pour tout retrouver. On se porta sur Coblentz comme sur un point d'appui, comme sur le puissant levier qui pouvait relever le monde ébranlé jusque dans ses fondements. Le voyage se fit à diverses reprises avec une gaîté qui fendait le cœur. O vanité de la prudence humaine! le temps devait arriver bientôt où plusieurs de ceux qui, soit par patriotisme, soit par intérêt personnel, avaient condamné ce voyage, furent forcés d'envier l'exil, la dispersion et jusqu'à la misère qui frappa les émigrés partis comme en triomphe. Mais ceux-ci, dans leur aveugle confiance, dans leur fièvre de désintéressement, dans leur fanatisme d'honneur, n'avaient-ils pas compromis leurs pères, leurs enfants, leurs proches, leurs amis, toute leur caste, et enfin ce Roi, cette Reine même, qu'ils brûlaient de venger? N'était-il pas trop aisé de prévoir que la défiance s'attacherait plus cruellement à tous leurs pas et

s'obstinerait à voir en eux des complices et des instigateurs d'une émigration qui allait s'appuyer des baïonnettes allemandes? Je ne réveille de si déchirants souvenirs que pour prouver, par ce nouvel exemple, combien il importe aux femmes, dans les grandes luttes civiles, de ne pas céder à l'effervescence qui les entoure, de se prévaloir de leur inexpérience politique pour combattre et faire tomber des conseils violents, des espérances présomptueuses, de ne céder qu'à des devoirs bien connus, bien déterminés; ce qui leur convient c'est de rester, autant que l'honneur le permet, les anges gardiens de la famille, et de réserver pour sa défense tout ce que la tendresse leur suggère de moyens ingénieux, et tout ce que peut leur inspirer l'amour conjugal et l'héroïsme maternel. J'aurais voulu qu'il y eût parmi les femmes, à cette redoutable époque, beaucoup de Blanches de Castille, pour détourner leurs fils ou leurs époux d'une croisade bien autrement fatale que celle du saint Roi, et qu'elles eussent été plus heureuses dans leurs conseils que sa prudente mère. Les femmes, ministres de la pitié, doivent être aussi ministres de conciliation. La nature les y invite par les grâces qu'elle leur a départies, par la douceur qu'elle a donnée à leur voix et la

délicatesse dont elle a doué leur esprit. Elles ne manqueront pas de courage pour secourir les victimes du combat. Il importe encore plus qu'elles aient courage, vigilance et dextérité pour interdire le champ de bataille. Les hommes se sont réservé la guerre; eux seuls y sont propres et par là ils ont pris l'empire de la politique et de la législation, et même l'empire domestique. Les femmes semblent plus propres et certainement sont plus intéressées à la paix; mais étrangères au gouvernement et loin du théâtre de la guerre, elles ne peuvent exercer sur la paix extérieure qu'une influence indirecte, occulte, presque insensible. Quant aux dissensions intestines, aux guerres civiles, il leur est beaucoup plus facile et beaucoup plus prescrit d'user de l'ascendant qu'elles exercent sur tous ceux dont elles sont aimées et honorées. Que de moyens n'ont-elles pas pour amortir des passions furieuses, y fournir des diversions, faire prévoir les malheurs qui en seront la suite et qui se peignent plus fortement à leur imagination craintive, à leur cœur qui aura tant à souffrir! c'est à elles de tonner contre les crimes, de parler un langage véhément, inspiré, prophétique, d'être enfin les druidesses de la paix. En remplissant un tel emploi, elles seraient plus justement,

plus saintement honorées que leurs aïeules ne le furent des Germains et des Gaulois, lorsque, pour attirer la faveur des dieux, elles promenaient un couteau sanglant sur la gorge des captifs, ou qu'elles montaient sur les chariots de la guerre pour menacer ou frapper de leurs faux leurs maris, leurs enfants, dès qu'ils prenaient la fuite.

CHAPITRE XXVI.

La Terreur, l'époque la plus horrible de nos annales, est celle de la plus grande gloire qu'aient méritée les femmes. — Le courage s'est surtout réfugié dans leur cœur. — Les exemples qu'on en cite ici donneraient trop d'étendue à un sommaire.

DE L'HÉROÏSME DES FEMMES PENDANT LA TERREUR.

Les femmes conduites à l'échafaud en ont fait un trône de gloire pour leur sexe. C'était une effroyable nouveauté pour l'histoire. Les femmes, jusque dans les peuplades cannibales, ne paient point tribut au tomawack ni au bûcher. Si le polythéisme, dans les convulsions de sa terrible agonie, égorgea quelques jeunes filles ou matrones chrétiennes sur des autels qui tombaient de vétusté, ou plutôt qui succombaient sous l'infamie de leurs dieux anciens, et surtout de leurs dieux nouveaux, ce ne fut du moins qu'à de rares intervalles, et non par groupes nombreux. L'histoire de l'Église rejette sur ce point les récits grossièrement exagérés des légendes. Les guerres

de religion, à commencer par celle des Albigeois, ont fourni des exemples de ces atrocités exercées contre les femmes; mais c'était dans le sac des villes et non judiciairement. Peu de femmes furent égorgées dans la journée de la Saint-Barthélemy. Le fanatisme politique s'est donc montré plus intolérant et plus barbare que le fanatisme religieux dans ses plus épouvantables excès. Ce qu'il poursuivait dans les femmes, c'était la pitié, une pitié active, qui parvenait à lui soustraire encore plus de victimes qu'il n'en frappait. Pour la régénération révolutionnaire, il fallait que la pitié fût éteinte. L'Assemblée constituante régnait encore et suspendait, par sa grandeur plutôt que par une autorité sévère, le cours de barbarie trop tôt commencé, lorsque la rage populaire, dirigée par des clubistes, opprobre et fléau de la philosophie qu'ils invoquaient, se porta sur les Sœurs de la charité. Ces chastes filles de saint Vincent de Paule furent flagellées publiquement; et par qui? par des vagabonds et des vagabondes dont leurs mains avaient plus d'une fois soigné les maladies et pansé les ulcères. En outrageant si cruellement la pudeur, on leur avait laissé la vie; ce n'était qu'un coup d'essai, qu'un premier pas de la férocité.

Il y avait loin de là encore au massacre des prêtres dans l'église des Carmes, à l'épouvantable supplice de l'aimable princesse de Lamballe, qui ne put consentir à se racheter des horreurs dont elle voyait les apprêts, en proférant une parole de blâme ou de mépris pour la Reine dont elle avait possédé l'amitié. A chaque coup qui lui était porté, les barbares croyaient frapper par anticipation la Reine, objet d'une haine aussi atroce qu'imméritée, et réservaient à l'auguste prisonnière du Temple le spectacle de la tête sanglante de son amie. C'est quand les membres de la princesse sont dépecés et sa tête portée en triomphe, c'est à travers de longs ruisseaux de sang, c'est sous une voûte de sabres, de piques et de haches, qui ne cessent de frapper, que deux jeunes filles, mesdemoiselles de Sombreuil et Cazotte, osent se présenter pour sauver leur père du massacre. La première est soumise à une épreuve telle que Phalaris eût pu seul l'inventer : boire un verre du sang qui vient d'être versé. Elles triomphent toutes deux, et leur père est sauvé. L'intrépidité humaine ne peut aller plus loin que ce sublime effort de la piété filiale.

Tandis que le sang coule par torrents dans Paris et dans quelques autres villes, qui osera re-

cueillir et cacher pour longtemps les innombrables proscrits du 10 août, et s'associer à leur sort? Cette hospitalité, regardée comme le privilége des mœurs antiques et patriarcales, devient une vertu familière en France, dès que la mort en est le prix. Mais que les femmes en reçoivent le principal honneur! Nous pouvons lutter avec elles de constance et de résolution, mais leur cœur est plus tôt déterminé que le nôtre : souvent elles ont déjà ouvert la porte hospitalière quand leur mari délibère encore. Leur esprit est plus vigilant et plus inventif en précautions, en expédients, en piéges, qui défient l'art des inquisiteurs; elles savent mieux, dans une visite domiciliaire, feindre la sécurité, l'indifférence, se plaindre avec fierté de l'importunité qu'on leur cause, démêler d'un coup d'œil, dans une troupe de sicaires, ceux qui sont susceptibles de quelque émotion, et s'en faire des appuis secrets. Jamais une femme n'est plus éloquente ou plus belle que lorsqu'elle accomplit une bonne et grande action.

Voyez madame de Staël veiller, depuis le 10 août jusqu'aux jours de septembre, sur les illustres vaincus du 10 août, tels que les Narbonne, les Mathieu de Montmorency, les Jaucourt et plusieurs autres. Tout son génie, comme toute sa

fortune, est maintenant consacré au service de l'amitié et de la pitié. A la manière dont elle fait sonner, dans les moments les plus périlleux, son titre d'ambassadrice, vous croiriez que son mari représente le potentat le plus puissant de l'Europe, et le plus ami de la France. Jusque dans le château de Copet, tout peuplé des amis qu'elle a sauvés, elle veille encore sur ceux qui sont restés dans le gouffre. Elle connaît des asiles qu'elle leur a procurés, et leur envoie des guides pour leur faire traverser la France, au milieu de la ligne continue des comités révolutionnaires. Celle qui devait s'élever à une hauteur de métaphysique connue de peu d'hommes, n'étudiait plus qu'un seul art, celui de faire, contre le crime, la plus noble et la plus salutaire des contrebandes. Copet est devenu l'hospice commun des émigrés volontaires ou involontaires. Ni elle, ni son père, ne s'informent des opinions en présence du malheur.

Ah! l'histoire n'est pas assez large pour consacrer tant de dévouements hospitaliers. Souvent ils furent accomplis par des femmes de charge, par des fruitières, qui renonçaient tout à coup et pour longtemps à la sécurité que leur pauvreté leur donnait, et, ce qui est plus héroïque encore, par des mères de famille, qui enveloppaient dans

leurs dangers, et leur mari et leurs fils et leurs filles. L'histoire, dans sa cruelle rapidité, est condamnée à des omissions ingrates de mille faits qui jetteraient un beau jour sur le cœur humain, et couvriraient de confusion ses détracteurs. Oh! quel concert s'établissait entre une mère et ses filles, lorsqu'elles prenaient ensemble la tutelle d'un proscrit, qui souvent leur était presque inconnu la veille! Que de consolations habiles ajoutées à leurs soins courageux, par une conversation pleine d'intérêt et de charme, par les accords de leur harpe et les sons de leurs voix mélodieuses, par des lectures attachantes qui souvent leur servaient de texte pour ranimer le courage et les espérances du proscrit!

Lorsque après le 9 thermidor nous nous sommes revus, tout étonnés de survivre, il semblait que nous eussions tous à raconter une même histoire de notre salut. C'était un chœur de bénédictions pour les femmes. L'amour en avait inspiré plusieurs, et l'on sait de quel héroïsme cette passion est capable; mais le plus grand nombre avait obéi aux sentiments de famille ou aux élans d'une pitié subite et sublime. Jusque dans l'héroïsme, la pudeur gardait ses droits.

Ce fut une femme, madame Rolland, qui, après

les journées de septembre, se plaça, en quelque sorte, sous les roues du char ensanglanté de la révolution, pour en arrêter l'exécrable course, et qui réussit au moins à la modérer, à la suspendre pendant huit mois, sauf la grande et cruelle immolation du 21 janvier. Elle était l'âme, non-seulement de son mari, ministre alors et collègue du terrible Danton, mais de tout le parti de la Gironde, si fécond en orateurs brillants ou ingénieux, et en hommes d'État inexpérimentés et présomptueux. Elle ne le cédait qu'à Vergniaud en éloquence; et qui sait jusqu'où l'aurait élevée la tribune, s'il lui avait été permis d'y monter? Une seule fois elle parut à la barre de la Convention, et en accusée; chacune de ses paroles, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, était une flèche lancée contre des tyrans de la Montagne : Danton, Robespierre et Marat semblaient subir le supplice de la question. Ils se sentaient perdus, si cette journée triomphante avait eu un lendemain. Le talent aussi bien que les grâces et la beauté ne semblaient que des qualités secondaires dans madame Rolland, tant son caractère dominait tout. C'était une Romaine, mais une Romaine élève du Portique, que Caton eût consultée, et qui eût défié l'ambition et la fortune de César, aussi bien

que les crimes de Clodius et de Catilina. A cette époque où l'on ne parlait que d'énergie, on voyait beaucoup de caractères sombres, violents, les uns fanatiques, les autres odieusement calculateurs; d'un autre côté, on voyait beaucoup de caractères plus honorables, fidèles à leurs principes, et marchandant peu leur vie quand le devoir ou l'honneur parlait. Mais un grand caractère, c'est-à-dire une volonté forte et permanente, était un phénomène. Il semblait que le XVIIIe siècle eût épuisé ce qui lui restait de vigueur pour former l'âme de madame Rolland. Ses Mémoires, écrits sous les guichets de la Conciergerie, et dans lesquels on ne peut trop admirer la pureté, la fraîcheur de ses souvenirs de jeunesse et les libres explosions de sa haine contre les bourreaux de ses amis, sa défense devant le tribunal révolutionnaire, aussi altière, aussi éloquente que sa défense devant la Convention, sa sérénité, je dirai presque sa gaîté stoïque en marchant à l'échafaud, semblent au-dessus des forces, non-seulement de son sexe, mais de l'humanité.

Il y eut en France deux Romaines, tandis que nous ne comptions pas un Romain parmi ceux qui prenaient ce titre et qui étaient dignes seulement de figurer parmi ces sicaires que Cicéron

appelait *la lie de Romulus*. Cette seconde Romaine, c'est Charlotte Corday. Sans doute, la plume du moraliste et de l'historien doit s'arrêter avec effroi devant son magnanime attentat; mais pouvait-elle voir un homme dans cet atroce et ignoble décimateur de l'espèce humaine qui n'écrivait pas une ligne et n'ouvrait pas la bouche sans demander la tête de 300,000 Français ? Trop remplie de l'idée qu'il ne pouvait exister en France et sur le globe qu'un seul monstre de cette espèce, elle croit, en le frappant, délivrer sa patrie. Mais elle ne veut le frapper qu'en se dévouant au supplice. Ce n'est pas l'action, c'est la fuite qui lui ferait horreur. C'est ainsi qu'elle renonce à une vie paisible, aux soins domestiques qu'elle remplit avec un cœur si pur, aux hommages enivrants que lui promettent sa jeunesse, sa rare beauté et sa parole éloquente. C'est la seule victime que j'aie voulu voir conduire au supplice, et c'est là que j'ai jamais le mieux reçu l'impression du sublime. Tout cet appareil d'ignominie dont on avait voulu la couvrir prêtait un nouveau lustre à ses charmes et à sa grande action. Jamais de plus baux yeux ne s'élevèrent au ciel ni avec une expression plus divine. Le signe du parricide, la chemise rouge, ajoutait une pourpre éclatante à ses

couleurs virginales. La malédiction s'arrêtait dans la bouche des plus vils, des plus fervents adorateurs du dieu de sang qui allait infecter le Panthéon. Du haut de cette charrette, qui était devenue pour elle un char de triomphe, elle jetait ses regards sur la foule comme une reine qui jouit en son cœur d'avoir délivré son peuple.

Eh bien, Charlotte Corday, par son aveugle dévouement, n'a fait que précipiter et multiplier à l'infini les coups du terrible tranchant. Chacun des tyrans du jour voit une Charlotte Corday dans toute femme, dans toute jeune fille qui doit à son éducation, à son rang, des principes d'honneur, d'humanité, de religion. Aucun acte politique ne peut leur être reproché. Elles sont suspectes de pitié, suspectes d'amour pour leurs parents, pour leurs frères. Elles peuplent les prisons de suspects. En y entrant, elles font luire comme un rayon du jour dans les fatales demeures qui seront bientôt autant de vestibules de la mort.

Ce n'est pas seulement leur malheur, c'est leur sérénité courageuse qui ajoute à leurs charmes. Chacun porte plus légèrement le poids de ses souffrances, de ses alarmes, de ses terreurs. Il y aurait de l'abjection à se montrer pusillanime, lorsqu'on les voit sourire; la vieille France revit

sous de jeunes attraits et ose encore reproduire dans les prisons sa politesse, sa galanterie, j'ai presque dit son enjouement. Plusieurs, avec une persuasion touchante, y sèment la parole de Dieu et font lire l'Évangile à des philosophes qui ne peuvent plus prendre goût aux gaîtés incrédules. D'un autre côté, l'amour dans une prison prend des teintes plus profondes. Le plus souvent on l'écarte pour ne plus se préparer des regrets trop déchirants, ou pour ne pas mêler le repentir et des reproches mérités aux malheurs trop réels d'une telle vie, aux malheurs qui s'annoncent plus terribles. Avec quel saint respect n'y voit-on pas l'héroïne de la piété filiale, mademoiselle de Sombreuil ? Chaque femme s'en approche pour se teindre de sa vertu, de son héroïque courage. Comme on jouit du charme pur de ses regards et de sa conversation, tantôt naïve et tantôt éloquente ! Pourquoi l'a-t-on enfermée ? Ah ! le voici : c'est pour frapper plus sûrement son père qu'elle a sauvé au 2 septembre ; car les décemvirs n'ont point ratifié la clémence de ces juges de sang, et déjà le tribunal révolutionnaire s'est hâté d'immoler le père octogénaire d'Élisabeth Cazotte, vieillard si agréablement enjoué et dont la raison s'était affaiblie. Ah ! ces juges-ci sont trop

aguerris pour céder à l'intervention de la beauté, à l'héroïsme de l'amour filial. La jeune et charmante madame de Custine n'a pu que les tenir quelque temps en balance, en s'établissant en quelque sorte le défenseur officieux du général, son beau-père. Prisonnière maintenant, elle ne pourra servir d'égide à son jeune et digne époux.

En voyant dans une prison les jeunes filles de Verdun, leurs grâces naïves, leur sécurité, leurs doux jeux, chacun croit respirer encore la fraîcheur du printemps. Quel est leur crime, en effet? c'est d'avoir dansé dans un bal donné par les Prussiens. Personne ne peut le croire sérieux. Quel jour d'horreur que celui où l'on apprend qu'elles n'ont pu trouver grâce devant les tigres du tribunal, et qu'ils n'ont pas été fléchis en les voyant s'occuper, non de leur propre défense, mais de celle de leurs compagnes, de leurs sœurs, et prendre pour elles seules le crime d'avoir dansé!

Les jours néfastes se succèdent et ne forment plus qu'une nuit sombre, qu'une nuit de dix mois qui n'est plus éclairée que par la couleur du sang. Une reine de France longtemps adorée, et parvenue à peine à l'âge mûr, dont les malheurs devaient surpasser ceux de la vieillesse d'Hécube,

a vainement surpris, pour quelques minutes, l'intérêt des mégères mêmes du tribunal, par la réponse aussi noble que pathétique qu'elle a faite à la plus atroce et la plus cynique accusation : *J'en appelle aux mères qui m'entendent!* Elle est conduite à l'échafaud avec de nouvelles et vaines recherches d'ignominie. Mais il reste encore un plus grand crime à commettre, le martyre de madame Élisabeth, la sainte du XVIIIe siècle. Robespierre a reculé, pour la première et dernière fois, devant un tel attentat. Il voudrait, et, malgré sa toute-puissance, il n'ose et ne peut la sauver. L'empire est à qui montrera la férocité la plus aguerrie. La princesse ne peut désavouer, devant le tribunal révolutionnaire, le crime qui lui était reproché, celui d'avoir envoyé ses diamants à son frère le comte d'Artois, tombé dans les détresses de l'émigration. Elle fut conduite à l'échafaud avec une élite de nobles victimes, d'opinions fort diverses, qui toutes semblaient fières et consolées de lui servir d'escorte, ne voyaient plus que ce grand crime, et croyaient, sous sa protection, marcher vers le ciel. Madame Élisabeth avait voulu se dévouer pour la Reine, lorsque, dans l'invasion ignoble et furieuse du palais des Tuileries, elle s'est gardée de dissiper l'erreur de

ceux qui, la prenant pour Marie-Antoinette, semblaient disposés à l'égorger; et voilà la seule dissimulation que se soit permise cette âme sublime! Un crime, non moins odieux, avait précédé de quelques jours le supplice de madame Élisabeth, c'était celui de Malesherbes. Madame de Rosambeau y accompagne son père. Qui ne connaît ces nobles paroles qu'elle adressa en partant à mademoiselle de Sombreuil : « Vous avez eu la gloire et le bonheur de sauver votre père, mais j'ai du moins la consolation d'accompagner le mien. »

Les mains me tombent, les forces me manquent en parcourant de la pensée cet effroyable martyrologe. Il semble que les tyrans se soient dit : « A force d'horreurs, nous tarirons les sources de la pitié. Personne n'osera lire ces pages de notre règne; on refusera de croire, on calomniera nos victimes pour se dispenser de les plaindre. On accusera tout au moins d'imprudence celles dont l'héroïsme nous a étonnés, sans faire chanceler notre glaive. »

J'avais fait vœu de leur arracher cette espérance, et voilà ce qui m'a rendu historien. Moraliste aujourd'hui, si j'ai le regret de ne pouvoir acquitter tant de tributs funèbres et de ne pou-

voir consacrer nombre de faits également beaux et touchants qui pourraient reposer l'historien, mais encombrer l'histoire, je m'en fais les armes les plus nobles et les plus sûres pour terrasser l'égoïsme, la philosophie de la sensation et la doctrine de l'intérêt personnel bien entendu. Il me semble que les femmes, par une telle conduite, ont abattu plus d'une tête de l'hydre matérialiste et percé de nouvelles flèches le Python qui s'obstine à nous entraîner dans sa fange. Voyez donc ce que la sensation commandait ici à madame Élisabeth, à mademoiselle de Sombreuil et à toutes leurs compagnes de gloire ou de martyre; la sensation était supprimée chez elles comme elle l'était chez Léonidas et ses trois cents, chez Décius et Régulus, chez tous les héros de la patrie; et encore pour ceux-ci, si j'en excepte Régulus, il n'y avait qu'une mort à subir dans tout l'enivrement du courage. Mais pour nos contemporains et contemporaines, quelle longue succession de tortures! L'intérêt bien entendu dans le sens matérialiste, disait à chacun : « Plie sous la force, même lorsqu'elle est le crime. Fuis ou cache-toi; cache du moins tes larmes et ton indignation; refuse et ta porte et tes secours au malheur qui te supplie ou de près ou de loin; vis en paix avec la tyrannie ou

tâche d'en être oublié. Tu n'as qu'un moyen d'échapper à l'égoïsme furieux, c'est de lui opposer un égoïsme tranquille, sournois et flatteur. » Il y a dans le cœur et dans la conscience humaine une protestation si habituelle et si véhémente contre de si lâches maximes, que la plupart des philosophes matérialistes les ont démenties au moins par le fait, et ont réfuté leur doctrine par leur conduite. Souvenez-vous de tout ce que j'ai dit de la fin de Condorcet, des deux vers que l'indignation lui inspira, et du noble mot qui lui fut adressé par une dame de laquelle il avait reçu la plus courageuse hospitalité : *Vous êtes hors la loi, mais vous n'êtes pas hors l'humanité.*

Mais l'esprit n'abandonne pas facilement des maximes hautement professées. Saint-Lambert était un des ennemis les plus opiniâtres de la révolution. Peu de temps après la cessation des plus grands fléaux, il lisait devant des dames fort distinguées son déplorable catéchisme de morale, et surtout un chapitre où il soumettait les femmes à la plus desséchante analyse. Chacune de s'écrier; c'était à qui lui rapporterait des faits d'un dévouement admirable. Le philosophe semblait à la torture. *Eh bien, mesdames,* dit-il en pinçant ses lèvres d'une façon voltairienne, *j'ajouterai*

à ce chapitre que les femmes se sont dévouées quand c'était la mode! Voilà donc à quel point l'esprit dégradé par le sophisme peut profaner tout ce qui remplit le cœur d'admiration et les yeux de larmes; la mode!... Sans doute aux jours de Dioclétien et de Galère, les vierges de Rome, de Lyon, d'Antioche et de Carthage qui bravaient le martyre, sacrifiaient aussi à la mode!

Le tribunal révolutionnaire vient de prononcer l'arrêt de mort d'un vieux militaire, M. de La Vergne. On entend retentir dans l'enceinte le cri de *vive le Roi!* Quel étonnement! quelle épouvante! quel frisson court dans toutes les veines! Chacun tremble d'être pris pour le coupable. Le même cri se répète, et une jeune femme de l'aspect le plus noble se présente, se dénonce; ses vœux sont bientôt exaucés; elle reçoit son arrêt de mort.

Vous êtes ému, transporté, soyez-le encore davantage. Madame de La Vergne, jeune femme d'un vieux mari, et douée, m'a-t-on dit, d'une beauté éclatante, après avoir signalé l'amour conjugal, n'oublie point l'amour maternel. Elle tenait dans ses bras une jeune fille de six mois destinée à fléchir les juges les plus inflexibles. « Y a-t-il, s'écria-t-elle, dans cet auditoire, une mère

qui veuille se charger du sort de mon enfant? —Moi! » répond une femme du peuple. Heureusement celle-ci ne fut pas condamnée pour cet acte de pitié; elle remplit sa promesse, et la fille de madame de La Vergne existe et se montre digne d'une telle mère. L'héroïne accompagne son mari au supplice; elle pourra lui dire comme Arrie, en se présentant la première au couteau : *Tiens, Pœtus, il ne fait pas de mal.* Quelques jours après, la sœur du libraire Gastey pousse le même cri, après avoir entendu la condamnation de son frère, et meurt avec lui tranquille et fière.

Si je fuis les murs sanglants de Paris, je me trouve arrêté par de plus grandes horreurs, par de plus effroyables supplices sous les murs de l'héroïque Lyon et de Toulon. Quoi! des femmes ont été posées en but avec leurs pères, leurs fils, leurs frères, leurs époux, aux décharges de l'artillerie! La mitraille a déchiré leurs flancs de mère! Blessées ou mutilées par une première, par une seconde décharge, elles ne sont arrivées à la mort que de blessure en blessure, et qu'au milieu des cris de leurs enfants, et pendant ces épouvantables exécutions, d'autres femmes cachaient dans leurs maisons ou guidaient, à travers champs, sous la faux de paysans inhumains, deux ou trois

mille proscrits, reste de ces glorieux et infortunés combattants. Et une si barbare invention peut encore être surpassée sur les rives de la Loire !

Invention, ai-je dit : non, l'idée première en était empruntée au bateau du parricide Néron. Mais quels effroyables accessoires ! et que le tyran de Rome est vaincu en cruauté ! Voici sans doute ce qui avait stimulé la férocité du proconsul. Vingt-neuf femmes ou nobles ou religieuses avaient été exécutées sur la place publique de Nantes. A leur tête marchait un ange de beauté et de bonté, madame la comtesse de La Rochefoucauld. Pendant la longue durée du supplice (car le bourreau lui-même frémissait et semblait ne pouvoir plus continuer sa tâche), les saintes victimes entonnèrent une hymne à la Vierge, et celles qui restaient chantaient encore pendant que le martyre des autres se consommait. On peut croire que c'est le récit de plusieurs scènes semblables qui a inspiré à l'auteur des *Templiers* ce mot devenu un proverbe sublime de notre langue : *Les chants avaient cessé*. La multitude avait été trop vivement émue de ce spectacle pour qu'on pût le lui offrir encore. Des filles, des veuves des héros nobles ou paysans, et parmi

elles des sœurs de la charité, sont lentement balancées sur les flots avec de longs éclats de rire, jusqu'à ce que s'ouvre la perfide soupape. On les a liées deux à deux, mais non avec des personnes de leur sexe; et cette union forcée, impudique, on l'appelle *mariage républicain*. La soupape s'ouvre et le gouffre les reçoit.

Eh bien, la perspective d'un tel supplice n'arrête pas de nobles fermières qui reçoivent dans leurs maisons, cachent pendant six mois, un an, dans leurs étables, ou dans le creux des chênes, les admirables compagnes et maintenant les veuves des chevaliers vendéens. Parmi elles se trouvent mesdames de Lescure et de Bonchamp, à qui nous devons les Mémoires les plus intéressants de notre âge et peut-être de notre langue. Elles avaient suivi leurs époux dans ces courses guerrières, dans cette longue série de victoires brillantes et stériles, suivies de l'épouvantable désastre du Mans. Elles partagent avec ces généreux chevaliers la gloire d'avoir soustrait vingt ou trente mille soldats républicains prisonniers à des représailles qu'une guerre civile de cette nature devait faire craindre.

Cependant l'horreur des tyrans pour les femmes ne cessait de s'accroître : ils étaient des mau-

dits qui frissonnaient à l'aspect de ces anges mortels. Dans chacun de leurs regards ils croyaient lire le mépris altier de madame Rolland. Si le cri de *vive le Roi!* avait deux fois retenti sous les voûtes du tribunal révolutionnaire, ne pouvait-il pas être proféré à leur chevet par une femme armée d'un poignard? Une jeune fille, Sophie Renaud, que l'indignation dévore, a cédé à la fatale envie de regarder Robespierre en face et de jouir un moment de sa terreur. Arrêtée sur le seuil de sa porte, elle est livrée à la vengeance du tyran qu'elle n'a pas même vu. Quelle vengeance! « Les femmes, s'est dit Robespierre, sont arrivées à un mépris de la mort qui les rend maîtresses de nos jours. Il faut multiplier leur supplice par celui de tout ce qui leur est cher, de toute leur famille. C'est les frapper vingt fois au cœur. » Tous les parents de la jeune fille sont arrêtés et condamnés. Il y manque ses deux jeunes frères qui combattent sur la frontière. On les arrache de l'armée, et c'est le bourreau qui les punit du crime d'avoir une sœur.

Les ordonnateurs en chef de ces massacres ne se voyaient plus guère entre eux sans se dire : c'est une femme qui renversera notre ouvrage en vain cimenté par le sang. Aussi se hâtaient-ils d'en-

voyer à la mort ceux même des hommes de la Montagne, ceux de leurs complices qui avaient pu s'attendrir aux pleurs d'une femme, ceux sur qui la beauté exerçait un subit empire, et qu'elle pouvait faire chanceler dans leur foi révolutionnaire, c'est-à-dire dans le crime. Leurs pressentiments étaient justes. Une femme en effet fut l'inspiration du 9 thermidor : une femme résolut le problème si difficile de faire cesser une tyrannie à cent mille têtes par la chute de quelques-uns des tyrans.

La mort nous a ravi depuis peu cette belle princesse de Chimay, qui porta auparavant le nom de madame Tallien, que notre reconnaissance a consacré. Elle n'est plus ; un silence ingrat a régné et pèse encore, comme la plus froide pierre, sur la tombe d'une femme qui fut adorée d'un peuple entier, ressuscité par elle. Est-ce notre futilité oublieuse, est-ce un rigorisme ombrageux qu'il faut accuser de ce silence? Certes ce rigorisme serait armé de tout ce que le chêne et l'airain ont de plus dur, s'il pouvait faire oublier l'immensité du bienfait, la constance, l'art prodigieux et le courage avec lesquels une femme fit de la chute d'un tyran la chute d'une tyrannie encore représentée par tous ses fondateurs, moins trois hom-

mes, et par cinq cent mille formidables suppôts. Tout lui appartient dans les six mois qui virent se prolonger et renaître presque chaque jour le combat contre l'hydre révolutionnaire. Une bonté et un discernement également admirables ont remplacé ici la force d'Hercule. Ah! si des faiblesses ont pu se mêler ou survivre à ces jours de gloire, le ciel sans doute aura été miséricordieux; elle n'aura manqué ni d'escorte ni d'intercesseurs auprès du trône céleste. Vous lui en aurez servi, jeunes filles qui maintenant êtes entrées dans le chœur des anges, vous qu'elle arracha au sort des vierges de Verdun et de madame Élisabeth. Vous lui en aurez servi, vous-même, Élisabeth, et vous aurez dit : « C'est elle qui sauva la fille de Louis XVI, à l'âge où l'échafaud de son père, de sa mère, et le mien, allaient la réclamer. »

Est-ce que la bonté, dans son activité la plus secourable, la plus intrépide, n'est pas la voie la plus assurée pour arriver peut-être par divers degrés, peut-être encore par de nouvelles épreuves, jusqu'à Dieu, qui a de grands desseins sur la société humaine, puisqu'il nous commande sa conservation, et que de siècle en siècle il nous fait voir et seconde sa perfectibilité? est-ce qu'elle n'est pas une communication anticipée avec Dieu?

Madame Tallien eut la gloire de rendre à l'humanité des hommes trop enivrés du fanatisme révolutionnaire, et leur fit oublier le sang qu'ils avaient fait ou laissé verser, en les altérant du plaisir de délivrer beaucoup plus de victimes qu'ils n'en avaient pu condamner. Elle était éloquente avec tout son esprit et son cœur de femme; elle avait de ces mots qui entrent subitement au cœur : sans paraître avoir un but, elle y marchait toujours. On pouvait, jusque dans ses caprices les plus gais, reconnaître en elle une missionnaire d'humanité. Sa coquetterie tenait de l'inspiration. Il me semblait alors que sa beauté, la plus parfaite et la plus séduisante que mes yeux aient rencontrée, était un moyen providentiel. A l'âge où la jeunesse s'avance vers l'âge mûr, lorsque je revenais des camps, où je m'étais réfugié pendant la Terreur, et qui m'affranchirent du sort d'André Chénier et de tant d'autres amis dont j'ai secondé la voix, j'ai écrit sous l'inspiration de madame Tallien, j'ai combattu sous cet oriflamme qu'elle agitait pour le salut de la France et de la société humaine. Les dangers étaient grands encore, car il fallait repousser l'effort furieux des faubourgs vainqueurs au 10 août, et qui, depuis le 9 thermidor, s'étaient rendus deux fois maîtres de la Con-

vention. Elle savait à la fois exciter et retenir notre ardeur. Jamais, à Paris, le véritable siége du combat, ce que l'on appelle la réaction, et ce que j'appelle la résurrection, n'eut à se reprocher un meurtre, tandis que la vengeance, dans le Midi, exerçait d'atroces représailles, contre lesquelles nous tonnions vainement. Manquait-elle du courage d'action, la femme qui, la première, ferma ce club des jacobins, trop vainement menacé par le général Lafayette lui-même, la femme qui en emporta les clefs, en disant : *Vous voyez que cela n'était pas difficile.*

Oh ! que je la vis éloquente un jour où, dans un petit comité, un membre de la Convention, qui n'était pas son mari, en parlant du fils de Louis XVI, qui languissait encore au Temple, prononça ces horribles paroles : *Il est bien malheureux que Robespierre nous ait laissé ce crime à commettre !* Je ne crois pas que madame de Staël elle-même eût trouvé des accents plus énergiques pour combattre cette pensée dont elle obtint un désaveu qui lui parut sincère.

Du reste, le député se trompait, le comité de salut public n'avait pas manqué d'une prévoyance homicide : il n'existait plus du fils de Louis XVI qu'un spectre, qu'un enfant torturé, mutilé par

les coups de son geôlier, de son bourreau, le cordonnier Simon, un enfant empoisonné par l'eau-de-vie, dont on l'avait forcé de faire son breuvage. On était alors savant dans le crime. Je me souviens d'un jour où Tallien avait parlé assez éloquemment pour faire restituer aux familles les biens des condamnés. Au sortir de la séance je m'avançai vers madame Tallien, dans les longs et sombres corridors du palais des Tuileries, où la Convention siégeait encore : *Laissez-moi respirer,* me dit-elle, *je suis ivre de gloire et de bonheur.* Il me sembla que tout s'illuminait autour d'elle, et que chacun était ébloui par les éclairs de ses regards.

Elle avait quelquefois à combattre, dans les thermidoriens, des remords bien différents de ceux qui devaient les travailler. Je fus témoin d'une convulsion presque épileptique qu'éprouva son mari à la suite d'un dîner. Il ne prononçait pas un mot qui ne parût un regret sur la carrière nouvelle où il était entré; je distinguai ceux-ci : « Danton, en marchant à l'échafaud, a dit : J'entraîne Robespierre; et maintenant c'est Robespierre qui m'entraîne à son tour; le voyez-vous, comme il tord sa bouche livide! que son sourire est affreux! et j'entends qu'il me dit : Mes amis

ont aussi des poignards ! » Un jour elle nous lut en petit comité la correspondance que, du fond du cachot où elle attendait la mort, elle avait su entretenir avec Tallien. Toute la pensée du 9 thermidor est écrite dans ces lettres ardentes.

J'ai vu les triomphes de Bonaparte, à différents théâtres, lorsqu'il revenait de quelqu'une de ses victoires de géant; j'avais vu dans les mêmes lieux les triomphes de madame Tallien, lorsqu'elle revenait de faire ouvrir les portes d'une prison, ou qu'elle avait fait rendre un décret bienfaisant ! Ah ! quelle différence d'émotion ! Il est vrai que les premiers hommages pouvaient paraître d'abord s'adresser à sa beauté, à l'élégance de son costume grec si favorable à ses charmes; mais bientôt un profond attendrissement remplissait toutes les âmes. Le jeune homme disait en versant des pleurs : « Je lui dois la liberté, le salut de toute ma famille. » Chacun, en l'applaudissant, s'acquittait d'une dette personnelle.

Après le spectacle, on se réunissait dans divers cercles (car on soupait encore). Madame Tallien y paraissait plus attendrie qu'enivrée du triomphe qu'elle venait de recevoir, et se hâtait de le faire oublier par une grâce familière. Si elle était préoccupée, c'était du bien qu'il y avait à faire pour

les jours suivants. Que de prières, quels récits déchirants il lui fallait écouter dans les mêmes soirées qui paraissaient consacrées au plaisir! Toute grande et solennelle infortune la guettait au passage. Parmi les conviés, on avait toujours soin de placer des femmes qui avaient une grâce difficile à demander. Nulle reine ne fut jamais plus implorée, et ne se montra plus active, plus gracieuse, plus persévérante dans le bienfait. Il est vrai qu'elle était admirablement secondée par plusieurs femmes qui se vouaient à la même tâche, et parmi lesquelles je nommerai la veuve de l'aimable et infortuné général Beauharnais, depuis l'impératrice Joséphine. Celle-ci paraissait heureuse et fière de tenir le second rang; c'était à sa bonté et à sa grâce qu'elle le devait. Qui de nous se fût douté qu'elle marchait vers le plus beau trône de l'univers! Ah! si ce trône de femme eût été électif, une voix unanime l'eût alors décerné à madame Tallien.

N'est-il pas juste que l'histoire et les lettres déposent aujourd'hui une couronne civique sur la tombe d'une femme qui, par une pitié intrépide et de bienfaisantes séductions, contribua tant à sauver ce qui restait de l'élite de la France?

CHAPITRE XXVII.

Pourquoi l'influence des femmes a-t-elle diminué depuis l'ouverture du XIXe siècle? — Ce qu'elles ont été sous le Consulat, sous l'Empire, sous la Restauration. — Ce qu'elles sont aujourd'hui. — Malgré les nombreux échecs qu'a subis leur influence, ont-elles quelques raisons de regretter l'un des âges précédents? — L'auteur cherche à les réconcilier avec le gouvernement représentatif. — Bienfaits qu'elles ont reçus de nos lois nouvelles, et surtout du Code civil. — Récompenses auxquelles elles pourraient être appelées dans les lettres et dans les beaux-arts. — Douce domination qu'elles exercent dans leur famille. — C'est par la conversation qu'elles pourraient régner encore, adoucir nos mœurs, leur rendre de la grâce et surtout de la bienveillance.

DE LA CONDITION ACTUELLE DES FEMMES EN FRANCE.

Depuis la Révolution, les femmes ont acquis beaucoup de gloire et perdu de leur empire, au moins de leur empire apparent. Il semble que cette contradiction nous accuse, mais le tort en est bien plus aux événements. Les femmes, depuis l'ouverture de ce siècle, se sont trouvées successivement en présence de deux systèmes peu favo-

rables à leur influence, le système de conquête et de monarchie universelle, et ensuite le système représentatif, qui leur donne de l'ennui, sans leur laisser beaucoup de repos.

Je voudrais noter ici les causes du déclin qu'a subi l'influence des femmes depuis l'ouverture de ce siècle; il s'agit pour nous d'un danger grave, celui de la perte de nos qualités les plus aimables et les plus généreuses, et pour tout dire enfin, de notre caractère français.

Parlons d'abord du gouvernement consulaire, et distinguons-le du gouvernement impérial.

Le retour de l'ordre dut enchanter les femmes qui ne couraient plus le risque d'être sacrifiées au minotaure de la révolution ; elles en jouissaient encore plus pour leur époux, pour leurs fils que pour elles-mêmes. Pour la renaissance de la religion, elles avaient précédé l'édit du dictateur. Nul sentiment ne s'était montré plus vivace au fond de leur cœur, c'était leur commun ralliement. Elles reprenaient sans bruit, sans faste et sans persécution, l'œuvre des premières chrétiennes. Sans s'être concertées, et même sous des bannières différentes, elles abordaient à ce port de l'innocence et ce refuge du repentir. Ce n'étaient pas des saintes, ce n'étaient pas des dévotes;

beaucoup de séductions agissaient encore sur elles. Mais elles avaient un égal besoin de croire et de remonter à la source la plus pure et la plus féconde de l'amour. La religion brillait de son pur éclat, parce qu'il ne s'y mêlait pas un grain de politique.

C'est à dater de l'époque du Consulat que se fit la réforme la plus importante dans les mœurs, réforme bien réelle, mais non bien complète. La législation révolutionnaire avait remplacé, ou plutôt consacré l'adultère par le divorce pour *incompatibilité d'humeur*. Elle en avait même fait une nécessité pour les femmes des émigrés, des proscrits. Cette facilité du divorce était devenue révoltante. L'état de famille allait disparaître; les rigueurs de l'opinion précédèrent celles de la loi. La fidélité conjugale fut plus respectée et cessa d'être ouvertement bravée comme elle le fut par les conventions de la mode au XVIIIe siècle. Les bons ménages furent honorés et se multiplièrent. Le sigisbéisme français fut frappé de ridicule, ce qui était le plus sûr moyen d'amener sa réprobation. L'art du séducteur ne fut plus guère pratiqué que par les vétérans d'une fatuité et d'une corruption plus ou moins élégante. Pouvait-on se vanter beaucoup de la conquête

de trois ou quatre femmes dont la capitulation s'était peu fait attendre, auprès de ces grands capitaines qui venaient de soumettre des provinces ou des royaumes?

Lequel des deux sexes eut le plus de part à cette réforme, dont je ne veux pas pourtant exagérer l'étendue, et qui souffrit encore de flagrantes exceptions? En bonne équité, oserions-nous disputer aux femmes le mérite de cette amélioration? Par la bizarrerie tyrannique de nos conventions, ce qui est péché mortel pour les femmes est traité comme un péché véniel pour nous; disons plus, pour elles c'est un crime, et le séducteur est pardonné dès qu'il n'y porte ni trop de scélératesse ni trop d'impudence. Et cependant est-il un contrat qui devrait le plus reposer sur la réciprocité des engagements?

Bonaparte n'était que par sa gloire et les bienfaits de son consulat un héros selon le cœur des femmes. Il était rarement aimable pour elles. Tous ses talents de séduction semblaient l'abandonner quand il s'adressait à une femme, et il ne faisait guère parler que sa gloire et sa puissance. Jusqu'à son mariage avec une princesse qu'on appelait la fille des Césars, il jetait le mouchoir avec la fierté d'un sultan, ou la rudesse d'un soldat.

Sous le Consulat, les fêtes de la paix s'entremêlèrent à celles de la victoire. Paix avec le continent, paix avec l'Angleterre, paix avec l'Église et son chef, paix avec la Vendée et les bandes de chouans qui pouvaient faire de la France ce qu'est l'Espagne depuis tant d'années, et ce qu'elle menace d'être encore longtemps; retour des émigrés, retour de la justice civile, et création d'une justice uniforme, d'une administration puissante. Jugez si l'allégresse manquait aux fêtes consulaires encore dépourvues de faste, mais parées d'élégance, de jeunesse et de gloire. La plupart des généraux les plus renommés surpassaient à peine l'âge du premier Consul. Les femmes, par le courage qu'elles avaient montré, entraient en quelque sorte en rivalité de gloire avec eux. A tant de lauriers, ces libératrices de proscrits pouvaient entremêler des couronnes civiques; mais elles ne songeaient plus à ces belles actions; il fallait y songer pour elles. Les lettres reprenaient leur honneur, et le goût honteux de ses écarts semblait s'imposer la tâche de réédifier la langue française qui avait paru emportée dans la ruine commune; les jeux folâtres qui n'avaient guère trouvé accès à Versailles, entraient sans bruit et sans licence à Malmaison, auprès de la bonne et

aimable Joséphine. On y menait une vie de château et non une vie de palais; les réunions particulières offraient une cordialité touchante. Il n'y avait point assez de luxe pour bannir la gaîté, point assez de foule pour exclure la conversation, point assez de diamants pour éclipser ou remplacer la grâce et la fraîcheur. Comme on avait payé un ample tribut aux alarmes, au désespoir, on ne se piquait point de cette mélancolie d'apparat qui veut usurper l'intérêt et n'est qu'un ennui contagieux, mais on ne manquait ni de sensibilité, ni de soins ingénieux pour les grandes infortunes qui cherchaient la retraite. Le malheur avait porté ses fruits pour les émigrés et leurs compagnes. Ils ne reprenaient point, en rentrant sur le sol de France, cette superbe qu'ils avaient déposée sur le sol de l'étranger. Il y avait entre eux et nous un échange de récits attachants. Leurs yeux se mouillaient de larmes en écoutant la terrible histoire de nos malheurs. Ils montraient une vive reconnaissance pour ceux qui avaient osé solliciter leur retour, ou défendre leurs parents. De notre côté, nous apprenions avec intérêt et surprise comment des hommes et des femmes, habitués au faste, à la mollesse, avaient supporté les rudes conditions d'un exil

volontaire, imprévoyant, un exil de dix années. C'était avec force d'âme que plusieurs étaient devenus des industriels, des artistes. Ils avaient la bonne grâce de ne pas rougir des ressources que leur avaient procurées des talents légers.

Oh! le bon temps que celui où la vanité sommeille, n'est pas stimulée par mille appâts factices, et où les hommes s'estiment suivant leur mérite intrinsèque et sérieux! Ce bon temps ne dura guère.

La dernière année du Consulat fut sombre et nous précipita sous le régime impérial, où rien ne fut plus à sa place. Ce fut le règne des métamorphoses. Pas une chrysalide qui ne voulût prendre des ailes, et pas d'oiseau qui ne voulût devenir aigle. Les républicains, et même les plus fougueux amis de l'égalité révolutionnaire, montraient une complaisance inattendue pour recevoir des rubans, des titres et des dotations. Jamais jeu ne fut joué plus sérieusement; mais il ne restait plus guère de spectateurs qui pussent s'amuser de ce drame à la fois comique et solennel; tout le monde était entré en scène. Et puis on ne rit guère d'un jeu qui se joue à coups de canon. Il pleuvait des couronnes de duc, de prince, et même quelques couronnes royales; mais c'était

à la pointe de l'épée qu'il fallait les ramasser, à moins qu'on ne fût de la famille impériale. L'ordre civil y entrait pour quelque part, mais il fallait joindre quelques talents à beaucoup de complaisance.

On avait craint un moment que Bonaparte, par son titre d'empereur, ne dérogeât à son titre de grand homme; il s'y maintint par des conquêtes. Les conquérants se sont réservé presque exclusivement ce titre, parce qu'ils ont jusqu'à présent asservi même l'histoire. Pour moi, mon choix est fait, et j'élève de beaucoup le général et le premier consul Bonaparte au-dessus de l'empereur Napoléon.

Le silence régnait sur la politique intérieure, et le mutisme imposé au Corps législatif par des sénatus-consultes ironiques, était à peu près devenu le silence universel. Mais les problèmes de stratégie remplaçaient ceux de la tactique parlementaire ou révolutionnaire. Les femmes s'y entendaient encore moins; leur était-il donné de pénétrer dans les secrets de cette politique de conquérant, où un seul homme portait plus de génie, aussi peu de scrupules et bien moins de prudence que le sénat romain? Car pour lui, il s'agissait d'accomplir, en vingt ou trente ans,

l'entreprise qui avait coûté cinq siècles à Rome. Que pouvaient les femmes sur une France qui se portait toute au dehors? La victoire était encore fidèle à sa consigne; mais l'admiration est un sentiment qui s'engourdit par l'habitude, et puis elle est pénible au cœur à mesure que le nombre des morts va se multipliant sur des champs de bataille dont la mémoire la plus sûre sait assez mal le compte. Il lui faut du lointain.

L'Empereur adjugeait les riches héritières comme des fiefs à ses généraux et quelquefois à ses courtisans. Beaucoup de magnificence et les noms de leurs maris inscrits aux bulletins de la Grande Armée, les payaient de leur docilité ou de leur sacrifice, si leur cœur avait fait un autre choix.

Mais voici se lever d'autres jours. Le déclin d'une si haute fortune se fait pressentir et les flammes sinistres de Moscou annoncent aux rois et aux peuples, et surtout aux professeurs et aux élèves de l'université allemande, que l'heure est venue d'accabler à leur tour celui qui les a si longtemps tenus dans la stupeur et l'effroi. La France se couvre de veuves et d'orphelins, les déserts du Nord de Français épars et captifs, et les femmes tremblent pour ceux de leurs fils qui

vont être appelés à réparer un si grand désastre pour s'engloutir dans un désastre nouveau. Parmi les causes qui concoururent à la chute de Napoléon, comptez surtout le cri des mères.

Il n'y avait eu qu'une France pendant les belles années de Bonaparte; il y en eut deux sous la Restauration. Il y eut deux régimes en guerre, celui du système représentatif, qui voulait s'établir plus sérieusement qu'il n'avait été accordé peut-être, et celui d'une cour qui ne concevait une monarchie qu'avec les habitudes de Versailles. En vain Louis XVIII, dans sa prudence et son fin discernement, voulait concilier les vieux courtisans de son exil, parés de leurs malheurs, avec les maréchaux et les généraux de l'Empire, parés de leurs victoires et de leurs blessures, ce qui avait réussi sous l'absolu Napoléon se présentait assez mal sous un roi constitutionnel, et encore Louis XVIII était moins maître de sa cour que son frère le comte d'Artois. Par malheur les femmes entrèrent dans ce débat; les duchesses de la vieille cour s'accordèrent mal avec les duchesses de l'Empire, et l'étiquette fournit abondamment des sujets de guerre aux vanités féminines. Le bruit de ces rivalités parvint à l'île d'Elbe, et Napoléon se dit : *L'armée et la France sont encore*

à moi. C'est ainsi que madame de Staël explique la catastrophe des Cent jours. Je serais tenté de douter de l'importance de cette cause ; mais madame de Staël connaissait mieux que moi son sexe.

Je me garderai bien d'arrêter vos regards sur une seconde invasion plus déplorable et plus onéreuse que la première, sur les vengeances et même les massacres qui suivirent une amnistie boiteuse. J'aime mieux vous parler d'une nouvelle héroïne, et de l'amour conjugal de madame de Lavalette. La voyez-vous qui s'offre seule aux regards du geôlier stupéfait, au lieu de son mari qui, le lendemain, devait être conduit au supplice, et qui a pu franchir le seuil de la prison sous les habits de sa femme! L'histoire, chez nous, a réalisé, a surpassé les inventions du roman ou du drame. Il faut des femmes, il faut les belles inspirations de leur âme, leur vigilance sur tous les détails qui peuvent produire une illusion; il faut le respect que dans la douleur elles commandent aux cœurs les plus endurcis pour le succès de ces magnanimes artifices. L'émotion que produisent ce bienfait et le dévouement de deux Anglais qui achevèrent le salut de M. de Lavalette déconcertèrent l'esprit de vengeance. On ne frappe plus quand on pleure.

Mais la querelle des Cent jours était plus irritée que calmée par le genre de répression qui lui avait été opposé. Heureusement le système représentatif offrit aux passions un nouveau champ de bataille moins funeste que Waterloo. Dès qu'il est régularisé, appuyé sur des bases solides, et qu'il est entré dans les mœurs d'une nation, les passions s'y rendent avec toutes leurs menaces, et finissent le plus souvent par s'y écouler, non sans bruit, mais sans violence. Représentez-vous tout ce que deux invasions faites chacune par un million d'hommes, ce qu'une rançon énorme, insupportable à l'orgueil de ceux qui en avaient imposé à toutes les capitales de l'Europe, enfin tout ce que des vengeances récentes exercées sur quelques illustres victimes, sur des noms glorieux, tout ce que les massacres de Nîmes, qui semblaient essayer de loin le tocsin de la Saint-Barthélemy, devaient ajouter de fiel à des haines qu'un demi-siècle était loin d'avoir assoupies, et qui n'avaient paru sommeiller quelque temps, que parce que Bonaparte leur imposait silence la foudre à la main. Représentez-vous deux Frances qui n'avaient presque cessé de se mesurer par les armes; tantôt sur les bords de la Moselle, du Rhin et du Necker; tantôt, et avec

plus de furie, sur les rives de la Vendée, de la Loire et dans les landes de la Bretagne; voyez encore notre sol coupé en tout sens par deux genres de propriétés et de propriétaires ennemis; la lutte ardente de la religion et de la philosophie du XVIIIe siècle, sans compter les vieilles haines des protestants et des catholiques, vous n'aurez plus dans l'esprit que des guerres civiles qui s'engendrent les unes les autres, et vous ne croirez plus voir qu'un chaos aussi terrible, aussi permanent que celui de l'anarchie féodale. Le système représentatif, malgré les orages de la tribune et les déchaînements de la presse, a plus fait que Louis XIV, aidé de Richelieu, n'aurait pu faire dans une telle crise. Louis XVIII et ses ministres surent trouver leur point d'appui dans cette barrière; l'esprit des clubs et celui de Coblentz y trouvèrent une digue. Je sais que le système représentatif ne sonne point agréablement aux oreilles des dames. Les plus sensées, les plus modestes lui reprochent d'être passablement ennuyeux dans son calme, et fort alarmant dans ses agitations. Elles lui reprochent aussi de les exclure de la scène, d'ôter tout charme, tout piquant à la conversation, toute fleur à la galanterie; enfin elles pourraient se plaindre tout bas

que l'esprit positif et contentieux qui en est la suite, ôte beaucoup d'illusions à l'amour. Pourtant, sans l'aimer, plusieurs y tiennent en faveur de ses résultats et de l'éclat qu'il donne ou peut donner à leurs époux, à leurs enfants. Elles y tiennent encore par la crainte de commotions plus vives; celles qui ont été nourries dans des idées de liberté, et c'est le plus grand nombre, se trouveraient fort mal à l'aise sous un gouvernement absolu; elles savent, d'un autre côté, qu'un gouvernement populaire les rendrait à toute l'horreur de leur sort sous la Terreur.

Il n'en est pas ainsi des dames qui ont été élevées dans des principes contraires. Le système représentatif ne diffère presque en rien pour elles de la Révolution. Il leur en paraît l'enfant triste, hargneux et sombre, et qui menace toujours de recourir à sa mère; il leur paraît encore irréligieux, athée, comme petit-fils de la philosophie du XVIIIe siècle. Tout leur semble beau dans le passé; elles le parent des couleurs les plus poétiques. Elles en ont si bien arrangé le roman qu'elles en ont oublié l'histoire; on croirait, à les entendre, que la cour, sous Louis XV, était peuplée d'Amadis, ou tout au moins de Bayards.

Les dames, sous la Restauration (je parle de

celles qu'elle avait ramenées triomphantes), n'ont joué qu'un rôle assez obscur et fort peu historique. Leur influence a été presque toujours subordonnée et fort inférieure à celle des jésuites. Elles se piquent d'être fines : les jésuites sont encore plus fins et surtout savent mieux sanctifier leurs intrigues. Mais il ne faut pas qu'aucune prévention de parti les prive d'éloges qui leur sont dus. Leur conduite, en général, a été noble, décente, salutaire pour les bonnes mœurs. Elles ont donné une plus vive impulsion à la charité chrétienne, et se sont montrées dignes auxiliaires de madame la duchesse d'Angoulême, en qui l'on a cru voir une seconde madame Élisabeth, avec un peu plus de sévérité dans les manières et dans le langage. C'est par l'économie et les soins vigilants du domaine champêtre, qu'elles avaient, sous l'Empire, restauré la fortune de leurs familles.

Dès qu'il s'agit d'économie, le premier éloge est toujours dû aux femmes. Après avoir connu les bienfaits de l'esprit d'ordre, elles se sont bien gardées d'y renoncer, soit dans une meilleure, soit dans une plus humble fortune. Les plus jeunes surtout ont pris un grand soin de cultiver leur esprit et n'en ont que modestement fait sentir les

avantages. L'étude qu'elles ont faite des beaux-arts et des lettres, en occupant leurs loisirs, les a plutôt soustraites qu'exposées aux séductions. Quelques-unes, dit-on, y ont succombé, mais les éclats ont été rares et peu retentissants.

Avec tant de qualités, il semble que ces dames auraient dû être les anges gardiens de la Restauration; il n'en a pas été ainsi. Je suis loin de dire qu'elles en aient amené la chute, mais elles ne l'ont pas sauvée. L'esprit de parti est plus vivace chez les femmes que chez les hommes; elles y font entrer quelque chose de leur sentiment religieux; ce qui fait qu'elles gardent religieusement leurs préventions les plus injustes. Je crois à leur fidélité en amour, au moins comparée à la nôtre; mais il est certain qu'elles en ont moins que de fidélité à leur parti. Sur ce point leurs idées sont toutes faites, vingt Montesquieu de suite ne les changeraient pas. Cependant la religion ne peut que s'altérer dans leur cœur par les rivalités et les haines dont se nourrit la politique dans ses chagrins. Telle femme qui, dans sa charité chrétienne, a horreur de la médisance, prête une oreille assez indulgente à une accusation cruelle qui *sert la bonne cause* et qu'elle croit vraie, lors même qu'elle n'est nullement vraisemblable. Sur-

tout elles se plaisent à manier l'arme du ridicule; mais la pointe en est émoussée, ébréchée, depuis nos violentes agitations.

Les dames ont fait, des deux quartiers brillants ou somptueux de Paris, Rome et Carthage. Heureusement, dans cette guerre punique, il s'agit surtout de la prééminence des manières, du luxe, du bon ton et de l'élégance des modes. De temps en temps un mariage de la noblesse et de l'opulence adoucit les débats, mais ce n'est encore qu'une trêve. Ces mariages, en se répétant, amèneront peut-être la paix. D'ailleurs, les hommes émigrent avec moins de scrupule du faubourg Saint-Germain pour les fêtes magnifiques de la Chaussée-d'Antin. Toutes les maisons d'un grand et merveilleux éclat sont des terres neutres où il est convenu qu'on peut se rencontrer.

La même démarcation existe dans presque toutes les villes de France et avec beaucoup plus de rigidité, à mesure que l'importance des villes diminue. Il semble que le démon de l'ennui ait suggéré cette division et qu'il ait inventé l'art de s'ennuyer noblement. Les jeunes personnes en murmurent; c'est à l'amour et à l'hymen à profiter de cette disposition. Nous ne sommes pas encore, Dieu merci, des Capulet et des Mon-

taigu, et Roméo peut, sans grand danger, soupirer pour Juliette, surtout si Roméo est un riche héritier ou un brillant colonel.

Mais voyons si les femmes ont beaucoup à se plaindre de leur condition actuelle. J'accorde que la voie qui les a conduites a été longtemps funeste pour elles, comme pour nous; ne voyons que le résultat. C'est surtout en fait de bonheur qu'il faut juger d'une manière relative. Rien ne se repousse plus que le mot *bonheur* et le mot *absolu*, surtout s'il s'agit de celui des femmes. Je leur donne le choix entre les différents âges que je viens de rappeler et dont j'ai plutôt adouci que chargé le tableau. J'entre dans le positif pour repousser toutes les illusions romanesques, et je triomphe le code civil à la main. Sont-elles encore sacrifiées, comme elles l'étaient jusque dans les meilleurs temps de l'ancien régime, à l'orgueil de la famille, et réduites à une légitime qui les relevait à peine de la pauvreté, les forçait souvent à chercher l'abri du cloître et à prononcer des vœux tyranniques imposés par l'ambition implacable de leurs parents? L'égalité des partages n'a-t-elle pas introduit plus de concorde, plus d'amour dans la famille? N'est-il pas avantageux aux mères d'être armées par la loi même contre de secrètes

préférences de leur cœur, qui pourraient devenir pour elles un sujet d'injustice et par conséquent de remords? Ne leur est-il pas doux de pouvoir épancher sur tous leurs enfants les trésors de leur tendresse maternelle?

Si une telle loi venait de Trajan ou de Marc-Aurèle, de Saint-Louis ou de Henri IV, combien ne la bénirait-on pas! Ah! pardonnez-lui son origine, puisqu'elle assure à la fois votre bien-être, la paix de votre cœur, et qu'elle vous rend vos devoirs et plus faciles et plus chers. Cette loi, toute évangélique par son principe, n'est-elle pas digne d'un pays que l'on appelait, par anticipation, le paradis des femmes? Le code civil cesse-t-il de veiller sur les intérêts et les droits des femmes, comme épouses, comme veuves ou comme pupilles? Ont-elles à se plaindre de la violence ou des outrages de leurs maris? Elles ne gémissent pas sous un malheur sans appel; un recours aux tribunaux leur est ouvert; il est pénible et incertain sans doute, mais cela vaut mieux que d'être enfermée dans un donjon, abaissée à la condition d'une chambrière, ou peut-être étranglée sans bruit, comme telle duchesse et telle baronne du bon vieux temps.

Mais quoi! sont-elles exclues de la politique? Vous voyez que cela n'a pas empêché la politique dès le temps de l'Assemblée constituante, de les protéger avec assez d'amour, ou du moins d'équité. Elles en sont exclues! Mais qui peut empêcher ou borner leur influence indirecte? A coup sûr elles n'en exerçaient pas d'autre dans les temps les plus vantés de leur domination. On a pu voir dans les tableaux précédents que cette influence n'avait pas été fort heureuse sous Isabeau de Bavière, ni sous Catherine de Médicis, ni sous la Ligue, ni sous la seconde Médicis et Henriette d'Entragues, ni sous la Fronde, ni sous madame de Pompadour, ni sous madame Du Barry. Ne peuvent-elles l'exercer que par des intrigues de cour, ou par les éclats de leur galanterie, et par la prostitution même? Non, certes, les femmes ne regrettent pas des époques où l'honneur français, aussi bien que le leur, fut en souffrance.

Que si la politique, l'ennui qu'elle traîne trop souvent à sa suite et qui fait place à de subits orages, épouvantent encore les femmes; que si elles craignent, par une délicatesse qui doit être plus ombrageuse que la nôtre, les sarcasmes injurieux ou diffamants de l'esprit de parti, elles peuvent avec beaucoup moins de périls ranimer

cet amour des lettres que la politique jalouse attiédit et quelquefois dédaigne. Le goût implore aujourd'hui ses protectrices naturelles. En se dévouant à sa cause elles serviront celle même des mœurs. Elles repoliront le caractère national qui prend un peu trop d'aspérité.

Pourquoi se résigneraient-elles à faire un secret ou à rougir de l'instruction qu'elles ont acquise, d'un talent qu'elles cultivent, d'une noble passion pour le beau; pour ce beau qu'on ne peut ni atteindre ni sentir, si on ne le lie au beau moral? Ah! ce n'est pas nous qui les forçons à ce silence, à cette réserve qui nous glace. Les femmes n'ont point de tyrans plus insupportables que les femmes : je m'explique. Les sottes se sont arrogé l'office de censeur à perpétuité dans cette république. Il faut que tout s'abaisse sous leur niveau; malheureusement elles ont souvent pour complices de jeunes et jolies femmes à qui d'autres moyens de plaire paraissent plus faciles et plus sûrs. Tant que les femmes vivront sous une telle police, elles ne doivent pas songer à beaucoup d'influence. Si l'on me dit que c'est là un moyen d'éviter des fautes et des éclats, je répondrai que rien n'y conduit plus sûrement que l'ennui et qu'une contrainte perpétuelle.

Chose singulière, on ne s'est jamais mis plus en garde contre les séductions que depuis qu'il n'y a plus de séducteurs !

Que maudit soit le premier qui a pu persuader aux femmes et aux jeunes filles qu'elles nous charmaient en imitant les grâces, les caprices et la mobilité de l'enfance. C'est de là qu'est né le fléau de la minauderie. Telle femme qui prend ce travers à vingt ans, le conserve encore à soixante. On prend au mot les femmes qui veulent, hors d'âge, paraître enfants; plus d'un mari sait user et abuser de cette fiction sans y croire.

Je vois venir le moment où les femmes distinguées sauront secouer le joug des petites femmes. Leur éducation littéraire marche presque de pair avec la nôtre, et jamais elles n'ont pris une part plus active et plus intelligente dans celle même de leurs fils. Elles ont sur leurs maris l'avantage de pouvoir continuer des études et des goûts auxquels ceux-ci renoncent prématurément pour les soins de l'ambition et des affaires, pour les travaux des sciences. Elles peuvent errer encore, mais avec discrétion, dans le domaine de l'idéal, tandis qu'ils s'enferment dans les régions souvent obscures du positif. Prenons-y garde, les femmes sont tout près de nous sup-

planter; il n'y a que leur occupation favorite, la lecture des romans, qui nous sauve. Mais voici qui est plus grave : plusieurs dames, même du faubourg Saint-Germain, des femmes jeunes et jolies lisent Laromiguière, Jouffroy, Reid et Dugald Stewart; il n'y a plus guère que Kant qui leur fasse peur. J'ai entendu madame de Staël regretter qu'il n'y eût pas trois ou quatre fauteuils réservés aux femmes dans l'Académie française, et je lisais dans ses yeux que si elle eût obtenu cet honneur, faible encore pour son génie, elle n'eût plus envié le triomphe que sa *Corinne* obtint au Capitole. Si le ciel ne nous l'eût ravie prématurément, doute-t-on qu'elle n'eût réussi à faire cette importante conquête pour son sexe? et qui de nous eût osé la contester à cette femme éloquente, dont la parole improvisée aurait fait le plus grand charme de nos séances publiques, et aurait répandu un souffle inspirateur dans nos entretiens littéraires? J'ose prédire qu'un jour, et bientôt peut-être, ce vœu s'accomplira pour les femmes qui honorent à la fois leur sexe et nôtre littérature.

Est-ce par une prétention maussade et factice à la rigidité des mœurs, aux scrupules des convenances, que nous repousserions les femmes

d'une enceinte que nous disons dans notre vieux langage consacrée aux Muses? Hélas! pour la plupart d'entre nous l'âge ne nous a mis que trop à l'abri des séductions involontaires qu'elles pourraient exercer, et puis elles-mêmes ne parviendraient peut-être à cet honneur qu'à l'âge où leur beauté compromettrait le moins notre repos.

Il faut d'aimables tutrices à de jeunes talents qui s'annoncent dans leur sexe, et qui souvent ont reçu pour première et pour noble inspiration le bonheur de soutenir leur famille frappée d'une subite disgrâce. Ah! voyez-les avec faveur se créer une dot, ou plutôt en ménager une pour celles de leurs jeunes sœurs qui n'oseraient ou ne pourraient user de cette difficile ressource.

Les beaux-arts offrent aux jeunes demoiselles des ressources plus faciles, plus générales, quoiqu'elles ne soient pas exemptes de dangers et quoique leur sexe y rencontre souvent les jalousies du nôtre. Des talents supérieurs ne pourraient-ils leur faire obtenir le même genre de récompense que j'indique ici pour les lettres? Je n'exclurais aucun genre d'étude, et pas même les travaux érudits et scientifiques pour lesquels elles ne peuvent avoir qu'un attrait médiocre. Ma-

dame Dacier aurait-elle paru déplacée près du fauteuil de son époux ?

Je voudrais en un mot que notre libéralité reconnaissante envers des femmes distinguées, envers les épouses d'hommes illustres et les orphelines qu'ils ont pu laisser, ne se bornât pas à quelque bureau de poste ou de timbre, ou à quelque modique pension sèchement contestée ou rognée avec avarice par des législateurs économes qui sont de pauvres économistes. Mais ce sujet me conduirait trop loin et demanderait un écrit particulier. Puisque j'écris ici mon testament, je lègue cette tâche à M. de Lamartine.

Ces goûts sérieux, elles les unissent souvent à l'amour des beaux-arts, et je crois qu'ils ont besoin d'être tempérés l'un par l'autre. S'ils sont placés sous la protection d'une religion qui vit plus d'amour et d'espérance que de terreur, de superstition et surtout de politique, je les vois bien protégées contre le vide de l'esprit et du cœur, qui conduit, soit à de grands écarts, soit à l'humeur aigre et morose. Je fais ici, sans qu'elles s'en doutent, le portrait de plusieurs jeunes dames, qui mourraient de peur si on les appelait des femmes distinguées. La société est

bien loin de connaître tous les trésors d'esprit et de sens qu'elle renferme.

Mais la conversation veut un bon chef d'orchestre qui distribue les partitions avec intelligence, finesse et bonté, qui gouverne vingt esprits à la fois, note les tons faux, les rectifie ou les dissimule. Le trône d'une maîtresse de maison est vacant presque partout.

Il semble que toutes les femmes se soient dit : Je suis trop jeune pour l'occuper. Cette modestie suspecte entretient l'indolence, et l'ennui n'a plus qu'un bruit confus pour se dissimuler. Je ne sors guère d'un salon sans évoquer l'ombre de madame de Sévigné. Oh ! qu'elle renaîtrait à propos ! C'est la fraîcheur, le brillant coloris de l'imagination, ce sont les grâces du cœur qui perpétuent la jeunesse. Madame de Sévigné ne vous paraît-elle pas plus jeune que sa fille, même quand vous vous figurez celle-ci dans toute la perfection de sa beauté ?

Il n'est donné qu'aux femmes d'acquérir la connaissance du monde, sans chagrin, sans amertume ; savez-vous pourquoi ? c'est qu'elles s'y sont appliquées de bonne heure, et que telle jeune fille avec ses yeux baissés fait ses études sur les caractères avec une finesse de tact que je pour-

rais envier, moi qui suis tout à la fois un vieux moraliste et un novice observateur. Comme nous nous donnons du temps pour rêver le monde suivant notre fantaisie et nos plus brillantes espérances, dès que nous y voyons plus clair nous prenons de l'humeur. Autrefois les observateurs fatigués de leurs découvertes, aussi peu réelles souvent que leurs illusions, s'annonçaient comme blasés ; maintenant ils se font misanthropes, non à la manière d'Alceste, mais à celle de lord Byron. Les femmes ont un plus grand fonds d'indulgence. Cette vertu est une de leurs plus aimables parures. Il faut plus d'esprit pour l'exercer que pour médire. Les défauts sautent aux yeux. Les bonnes qualités demandent une observation plus fine et moins vulgaire, et pour les faire ressortir dans tout leur lustre, pour triompher de l'indifférence ou de l'humeur d'un cercle à qui toute odeur de panégyrique monte à la tête, il faut souvent aller jusqu'à l'éloquence. Un caractère aimable, une pure vertu appuierait à merveille cette charité éloquente.

Vous voyez qu'il est barbare de circonscrire la vie d'une femme dans l'âge des amours. Je suis loin de leur souhaiter, je le répète, un empire direct, une coopération saint-simonienne au

mouvement politique, car ce serait aux dépens de leur bonheur, de leurs plus doux penchants, de leurs devoirs les plus saints, du vœu de la nature, et pour nous ce serait aux dépens de l'honneur, de l'énergie de notre caractère, aux dépens des plus douces illusions qui charment notre vie. Les bons saint-simoniens n'ont pas compris qu'émanciper les femmes de la manière qu'ils le proposent, c'était nous émanciper de l'amour, c'est-à-dire nous condamner à la plus affreuse stérilité du cœur. Elles succomberaient bientôt dans une rivalité où la force reprendrait ses droits barbares. Ce que je souhaite, et pour elles et pour nous, c'est que leur influence pénètre plus doucement nos mœurs, rende plus de délicatesse et de pureté à notre goût, un plus aimable coloris à notre imagination, qu'elle atténue nos aigres préventions, amortisse nos passions haineuses. Je voudrais aussi pour elles que cette influence appartînt à la vertu, à l'esprit, au génie, aux grâces, autant qu'à la jeunesse et à la beauté, dont le succès est assuré sous tous les régimes, mais dont le pouvoir est éphémère, capricieux, et peut se ressentir du trouble de la passion. Ce dont il faudrait surtout corriger les hommes, c'est d'honorer froidement les femmes

qu'ils n'adorent pas. Je viens de me servir par distraction du vieux mot *adorer*. Il ne figure plus guère que dans la poésie; c'est une vieillerie dans le style galant, et j'ai peu de regret qu'il soit tombé en désuétude. Quel fonds faire sur une hyperbole banale? Ce n'est pas que je croie que l'amour puisse exister sans une teinte profonde du sentiment religieux. Mais rien n'est plus froid qu'une idolâtrie aveugle, simulée, où Dieu disparaît devant son œuvre la plus aimable, où l'on ne semble jouir du bienfait qu'en oubliant le bienfaiteur. L'amour, mais surtout l'amour conjugal, est après la religion la plus divine harmonie qui règne dans l'univers. Quel triomphe pour le cœur de voir celle qu'on aime surpasser comme mère, surpasser dans son dévouement conjugal, dans l'art de plaire modestement à tous, dans la prudence de ses conseils, dans la vigilance et le profond discernement de ses bienfaits, dans ses tendres soins et de fille et de sœur et d'amie, tout ce que l'on attendait d'elle dans la première ivresse de la passion! Quelle sécurité pour toutes les épreuves nouvelles qui vous attendent, que le souvenir de celles que votre compagne vous a aidé à supporter, en vous cachant ses souffrances, et souvent en prenant pour

elle la plus lourde partie du fardeau! L'esprit n'a plus à se débattre contre les froides et ténébreuses objections du matérialisme, quand on a près de soi un être dont les regards, les paroles, les vertus les réfutent.

Laissons faire les femmes, ou plutôt laissons-les s'entendre entre elles si elles le peuvent, et il faut convenir que c'est un secret que nous-mêmes nous ne possédons guère. Chacune de nos crises ministérielles en est un déplorable témoignage. Fions-nous du moins à la sagacité de leur esprit et aux douces inspirations de leur cœur, elles sauront bien se passer de nos sollicitudes et de nos projets législatifs en leur faveur, pour recouvrer une influence moins vaste, mais plus salutaire et moins périlleuse pour elles qu'elle ne le fut autrefois; elles comprendront que leur empire se perd dans la foule, que leur beauté y est exposée à d'injurieux parallèles, soumise à des regards froidement ou impudemment analytiques; que leur toilette la plus fraîche y est indignement froissée, que leurs grâces, don qui en console plusieurs d'une beauté médiocre, ne peuvent être observées dans un flux et reflux incommode et quelquefois profanateur; que leur esprit peut à peine s'y faire jour au milieu d'un verbiage

étourdissant, ou d'une taciturnité anglaise. Il leur faut un cercle rétréci où l'enjouement circule, où la raison s'apprivoise et prenne quelque parure élégante, où la pudeur soit sûre de n'être jamais effarouchée, où l'on fasse bonne guerre à la mélancolie d'apparat, au ton dogmatique, aux airs prétentieux, où le jeune auteur s'enrichisse de mots heureux, de réflexions piquantes, de nobles inspirations, où il trouve le témoignage le plus flatteur d'un succès, où l'homme d'État se dégage de ses soucis et l'orateur de son éloquence parlementaire, où l'esprit de conciliation soit secondé par une douce voix, par des regards pénétrants, et par tout ce que l'horreur de l'anarchie et des passions révolutionnaires peut inspirer à des épouses, à des mères et des sœurs.

Je ne me suis point dissimulé qu'en prêchant le retour de la bienveillance sociale, je contrariais fort bien des préventions et des passions nouvelles que j'ai vu, avec un profond regret, obscurcir et troubler notre système représentatif. On est fort indépendant quand on approche de la tombe. Je joins ici des Épîtres et des Discours en vers dans lesquels on retrouvera tous les sentiments qui m'ont inspiré dans cet ouvrage. Peut-

être me pardonnera-t-on quelques redites en faveur de la variété des cadres. Je remplis ici l'objet principal de ce que j'appelle mon *Testament philosophique*, c'est de payer un tribut de reconnaissance à plusieurs de ceux qui ont guidé et embelli ma vie.

POÉSIES.

EPÎTRE

A MA FEMME.

Belair, 1826.

Après un jour brûlant dont l'éclat azuré
A réjoui ma vigne aux dépens de mon pré,
Quand j'entends le retour de nos brebis bêlantes,
Quand nos jeunes enfants, gardiens des jeunes plantes,
Mêlant leur doux babil à tous les chants du soir,
Sur les fleurs à longs flots épanchent l'arrosoir,
Sous ce berceau de myrte où tremble la rosée,
Viens, ange de mes jours, charme de ma pensée,
Et que puissent mes vers, enfants de mon bonheur,
Aussi doux que ta voix, aussi purs que ton cœur,
Sans tout le vain fracas d'une ivresse jouée,
Embellir la raison d'une teinte enjouée.

Je te chante en des lieux divinisés par toi :
L'amour m'y rend poëte, un jardin m'y fait roi.
Possesseur indolent d'un champêtre domaine,
Citadin réformé, chaque été me ramène
Vers ces bords où la Saône avec plaisir s'épand,
Et reçoit de Bacchus un souris caressant.

Le courroux de la nymphe est celui d'une mère ;
Son limon nourricier féconde au loin la terre :
Sans rechercher, sans craindre un hymen fastueux,
Elle approche sans bruit du Rhône impétueux,
Et, pour apprivoiser cet enfant des montagnes,
Lui porte les tributs de ses riches campagnes.

Mais pardonne, Honorine, un penser incertain,
Qui, sans être un remords, a des traits du chagrin ;
Ce tendre souvenir et ce retour fidèle
Je les avais promis aux bords de la Moselle.
« Heureux, disais-je, heureux qui près de son berceau
« Vient planter sur le soir l'arbre de son tombeau,
« Et dans les faibles sons d'une brise légère
« Croit reconnaître encor les accents de sa mère ! »
Mais un jour, tu le sais, te pressant sur mon cœur,
Je t'adressai ces mots : « Ange de mon bonheur,
« Mes désirs sont les tiens, ta patrie est la mienne ;
« De ce que tu chéris rien qui ne m'appartienne ;
« Je vais, de longs chagrins dégagé par l'amour,
« Recommencer ma vie où tu reçus le jour. »

Vers le soir d'un beau jour, que j'aime à te redire
Avec un doux transport qui n'est plus un délire :
« L'Hymen n'est pas trompeur, l'Amour n'a point menti,
« Ce dieu de ses bontés ne s'est point repenti !

« Le Temps lui sert d'escorte et n'éteint pas sa flamme;
« De tes douces vertus il enrichit mon âme. »
Dans les pensers confus que je viens te conter,
Le passé, le présent courent se confronter.
Ainsi sur un ruisseau d'un cours pur et limpide
Vole du promeneur la nacelle rapide,
Et suivant de son cours les replis enchanteurs
Ou montant vers sa source il ne voit que des fleurs.

Simplesse et loyauté, c'étaient là mes symboles.
D'un amour qui jadis édifia les Gaules
Je fus toujours l'apôtre et souvent le martyr.
Mais l'âge me donna le signal de partir.
Enivré des plaisirs d'une sévère étude,
J'oubliai que la gloire a son ingratitude;
Elle obtint tous mes vœux. Plus d'amour : cet enfant
A le cœur assez bon, s'il a l'esprit méchant.
Pour me récompenser il formait Honorine,
Dessinait les contours de sa taille divine,
D'une grâce attrayante il parait sa beauté;
Il mettait en son cœur tendresse et vérité,
Et d'un esprit aimable à la raison docile
Lui-même il dirigeait la culture facile.

Par Fontanes chargé du plus doux des emplois,
Je voyais accourir la jeunesse à ma voix;

Troupe aimable, des arts pour un moment l'élève,
En attendant que Mars vînt l'armer de son glaive.
Aux murs du vieux Plessis de mousse revêtu,
Me livrant aux hasards d'un esprit impromptu
Qu'aidait le sentiment et qu'ornait ma mémoire,
Je brodais les récits du père de l'histoire.
Et voilà qu'un essaim de naissantes beautés,
Sous les yeux vigilants de parents respectés,
Illuminent ces murs d'une clarté divine.
Honorine était là; je ne vis qu'Honorine.
Pour plaire innocemment à ce cœur ingénu,
N'osant peindre l'amour, je peignais la vertu.
Sur ses traits enchanteurs j'en retrouvais l'image;
Un sentiment plus tendre animait mon langage;
Mes tableaux sans efforts venaient se dérouler,
Je m'enivrais des pleurs que je faisais couler [1].

Mais des vieux professeurs les ombres s'indignèrent,
Leur robe s'agita, leurs rabats se plissèrent;
Jansénius en feu sur nos bancs reparut,
Même le bon Rollin trembla pour mon salut [2].

[1] Vers imité de Racine avec une application toute différente.

[2] Certes on ne peut accuser d'un rigorisme ombrageux ni M. de Fontanes, ni son éloquent successeur M. Royer-Collard, ni aucun des ministres qui se sont trop rapidement succédé dans l'instruction publique; et cependant l'entrée des différents cours de la Faculté des Lettres reste depuis près de trente ans

Maint jaloux frémissait; pour la paix de nos âmes,
D'un asile aussi pur on exila les femmes,
Et l'arrêt fut signé dans ces termes précis :
Défense à la beauté de paraître au Plessis.
De la foudre frappé, sur ma chaire déserte,
En proie aux longs regrets, je déplorais la perte
De ces illusions, de ces rêves charmants
Qu'éveille la beauté dans son plus doux printemps.
L'Amour qu'on outrageait sur moi veillait encore :
Il t'offrit à mes yeux au temple où Terpsichore
Reproduit dans ses jeux Télémaque ou Pâris;
Et Mentor subjugué trembla près d'Eucharis [1].

Mais près de tes parents voilant mon front timide,
De l'austère Clio je revêtis l'égide,

interdite aux femmes. Je ne cesserai de réclamer contre cette défense qui me paraît excessivement timorée, et qui après tout est inique. Je demande d'abord si on a le droit de priver les femmes d'un genre d'instruction attrayant et utile dont elles peuvent faire usage dans l'instruction de leurs enfants, ou qui peut seconder l'attrait qui les porte vers divers genres de litté rature sérieuse. Pour plusieurs, cette instruction peut devenir une ressource qu'on n'a pas le droit de leur refuser. Il faut remarquer que cette défense n'a jamais existé pour les cours du Collége de France qui roulent sur les mêmes objets. Fort heureusement on ne l'a pas étendue aux facultés des lettres que l'on a établies dans des villes importantes. Ce sont des femmes qui à Lyon ont fait le prompt et important succès de plusieurs cours déjà célèbres, tels que ceux de MM. Quinet et François.

[1] On donnait alors le joli ballet de *Télémaque*.

Par les soins de l'Amour, ou plutôt de sa sœur,
Confiance, amitié germèrent dans leur cœur.
Bientôt s'ouvrit pour moi, sous de flatteurs auspices,
L'asile fortuné dont tu fais les délices,
Où la sagesse aimable et les soins complaisants
Révèlent de l'hymen tous les dons bienfaisants.
Là, te parlant de Rome et de la Grèce ancienne,
Je mûris ta raison aux dépens de la mienne.
De neuf lustres chargé, Saint-Preux sur le retour,
Je combattais l'espoir sans combattre l'amour.
Jamais on ne me vit d'une bouche perfide
Aux leçons de Rollin mêler celles d'Ovide.
Mon art auprès de toi fut de n'en point avoir.
Un cœur vrai suppléait au défaut du savoir.
Rêveuse quelquefois, plus souvent attentive,
Tu te plaignais tout bas de l'heure fugitive.
Un je ne sais quel trouble attendrissait ta voix,
Et semblait précurseur du plus glorieux choix.
Et déjà tes parents, avec même indulgence,
De mes vœux confiés secondaient l'espérance :
C'est toi qu'ils consultaient. D'un fragile burin
Je n'apportais pour dot que l'espoir incertain ;
Et toi tu souriais à l'aimable pensée
De ma tranquille aisance avec toi commencée.

Mais élancé du nord, un orage vengeur,

Dont les feux de Moscou grossissaient la vapeur,
Dans nos murs envahis par sa noire étendue
Nous rendait la terreur par nos mains répandue.
Dans ce riant séjour promis à notre hymen
Logeait un noir essaim d'enfants du Niémen.
Mais Louis sur nos bords ramena l'espérance,
Et mon bonheur data du repos de la France.
Fêtes des premiers jours, fêtes d'un heureux mois,
A quoi bon réveiller vos fifres, vos hautbois,
Quand sur chacun des jours de ma douce carrière
Vient s'épancher le miel de la lune première?
Moi seul du temps jaloux j'ai ressenti l'affront,
Et l'éclat printanier brille encor sur ton front.
Nos enfants dont l'amour doucement t'environne,
T'apportent de bleuets une triple couronne.

Oh! quels trésors par vous je trouve en mon jardin!
Je sais que les vergers et les murs du voisin,
Me présentant trop tôt leur barrière importune,
Trahissent le secret de mon humble fortune.
Ma citerne, mon puits, ma pompe sans repos
D'une naïade absente imitent mal les flots.
Mais si le dieu des vers avec moi se promène,
Je sais l'art d'agrandir le plus étroit domaine.
Je peux, dans un obscur et maussade réduit
Où du noir forgeron le marteau me poursuit,

Créer subitement une demeure agreste :
Offrez-moi deux tilleuls, *je rêverai le reste* [1].

Ainsi lorsque en des jours de tristesse et d'effroi,
Atteint et convaincu de regrets pour mon Roi,
Reclus sans repentir, solitaire par force,
J'habitais tristement à l'hôtel de la Force,
Quelques fleurs dont mes mains tapissaient mes barreaux
Me figuraient parfois de gracieux berceaux;
Au chant de deux oiseaux captifs dans une cage
Je croyais méditer à l'ombre du bocage,
Et soignant nuit et jour mes petits prisonniers,
A quelque humanité j'instruisais mes geôliers.

Va, Plutus ne peut rien quand le cœur est aride.
Je laisse ce banquier à la mine livide,
Dans un parc somptueux enfermer à grands frais
Les gazons les plus verts, les berceaux les plus frais,
Que le dieu des jardins a dessinés lui-même,
Pour en faire un comptoir et rêver à Barême.

Sans les secours ingrats d'un art dispendieux,
Tout ici vient aider mes goûts capricieux.
Encelade nouveau, je jette une montagne

[1] On sait que cet hémistiche est emprunté à Colardeau ou plutôt à Pope.

Qui de quarante pieds domine la campagne,
Et des Alpes au loin m'offrant le vaste flanc,
Peut dire avec orgueil : *mon cousin le Mont-Blanc!*
Après ce coup d'essai, je me crois un Le Nôtre :
J'unis, au nom de Flore, un hémisphère à l'autre.
Mes arbres étrangers, fiers d'un grand nom latin
Qu'estropie en jurant mon pauvre Mathurin,
Et dont le vers maudit la pesanteur baroque,
Fussent-ils descendus des bords de l'Orénoque,
Et fussent-ils parents du riche cocotier,
Admettent pour voisin l'or de l'abricotier.
J'applaudis en triomphe à leurs formes légères,
Mais sans rougir du chou qu'ont vénéré nos pères.

Ma main a renversé, dans un juste courroux,
La prison de ce mur dédaigneux et jaloux
Qui semblait reléguer dans un triste esclavage
Les pois retentissants, ce trésor du ménage :
Des débris de ce mur qui venait les braver
J'ai formé le canal qui doit les abreuver.
J'ai fait mieux; de Bacchus serviteur trop indigne,
Sur le bord des gazons j'ai promené la vigne;
La vigne, de ces lieux l'espoir et le soutien,
Et de tout Bourguignon le fécond entretien,
Qui vaut tous les trésors d'une Flore étrangère.
Puisses-tu, ma charmante et douce ménagère,

Tandis que je m'échauffe en l'honneur de Mâcon,
Étendre un peu les flancs de l'avare flacon
Que réserve à ma soif ta tendresse discrète!
Hygie a de Belair planté l'humble retraite;
Et sous tes douces lois, par des goûts studieux,
J'ai remplacé l'essor des soins ambitieux.
De la gaîté sans bruit un souffle me caresse;
Mon facile travail a l'air de la paresse.

Dans mes vœux patients, mais fermes, résolus,
J'évoque tour-à-tour les siècles révolus.
Puis, à des chants nouveaux gaîment je m'étudie;
Il faut au sentiment un peu de mélodie.
Tu veux que j'entremêle à de graves sujets
Et de plus frais tableaux et de plus doux objets.
Va, mon âme attendrie avec tes vœux conspire :
J'entre à l'heure du soir au poétique empire.
Que craindrais-je aujourd'hui? Dans ma jeune saison,
Quand un vague délire emportait ma raison,
Par de mâles travaux, par une étude austère
J'ai lesté prudemment ma barque trop légère.
D'ailleurs les aquilons, dans leur choc furieux,
Réprimaient rudement mes goûts capricieux.
Aux plaisirs nonchalants un vent plus frais m'engage :
Je puis auprès du port alléger mon bagage,
Et voguant libre et fier sur l'abîme des flots,

Mêler un chant joyeux aux cris des matelots.
Les vers du bon Hymen sont décriés sans doute ;
Le bonheur qu'on poursuit, Apollon le redoute :
Erato de soupirs veut noter tous ses chants ;
Et tes soins, et les jeux de nos jolis enfants,
Leurs caresses, que suit une douce folie,
Me ferment les trésors de la mélancolie.
Je ne veux point non plus, déplorant mon déclin,
Le peindre nébuleux, quand tout le rend serein.
Que m'importe un vain nom? l'oiseau sous la charmille
Chante pour sa compagne et sa jeune famille :
Dès qu'il cesse d'aimer, il demeure sans voix.
Mais cesse-t-on d'aimer quand on vit sous tes lois?

ÉPÎTRE

A MON AMI CAMPENON,

PENDANT QU'IL PRENAIT LES BAINS DE MER A TRÉPORT, 1827.

Ami tendre et parfait, qui dans une belle âme
Nous montres des beaux vers la douce et pure flamme!
Que de fois mon jardin retentit de ton nom!
Je redoutais pour toi l'inquiète saison,
Où le chien lumineux, dans sa brûlante rage,
Atteint le dieu du jour et le mord au passage.
Voilà Phébus qui règne[1] en tyran dans les cieux,
Et réveille en ton sang un feu séditieux.
Mais il veut réparer son aveugle furie;
A ses bains, chez Thétis, lui-même il te convie.
Ses coursiers, dételés par les nymphes des mers,
Ont déjà de leurs pieds battu les flots amers.

[1] On voit que dans cette pièce et dans les précédentes, je n'ai point rejeté le secours poétique de la mythologie; je n'ai point rougi de l'exemple des grands poëtes du siècle de Louis XIV et du dix-huitième siècle. Depuis, me conformant au style de mon temps, j'en ai été beaucoup plus sobre.

Le liquide palais résonne de sa lyre
Et du luth d'Erato qui sous tes doigts soupire.
Mais bientôt, à la voix de ce dieu médecin,
Des filles de Nérée un gracieux essaim
T'environne, te presse, et leur main bienfaisante
Vient lancer contre toi la vague bondissante
Qui te fait frissonner sous un globe d'azur
Et réjouit ton sang par un sel vif et pur.
Je les vois... Mais sortons de l'empire des fables;
Laissons dormir en paix ces nymphes respectables,
Et de leurs pieds d'argent et de leurs cheveux verts
Et de leurs vieux attraits affranchissons mes vers.
N'as-tu pas, pour charmer les ennuis du voyage
Et de l'obscur Tréport enchanter le rivage,
Celle qu'un long amour unit à tes destins,
Qui, dès ses premiers ans, à de cruels chagrins
Opposa les vertus d'une âme douce et fière,
Et porte dans l'hymen le cœur de La Vallière?
N'as-tu pas pour second Auger qui nous apprit
Que la vérité seule est mère de l'esprit,
Qui traçant avec goût l'histoire du Parnasse,
Auprès de ses héros a su prendre une place,
Et fidèle à l'amour, autant qu'à l'amitié,
Vient pour toi, vient encor pour sa jeune moitié,
Près d'elle consulter, dans sa grotte sonore,
Esculape étonné de voir qu'Hébé l'implore.

Pourquoi ne puis-je, ami, prendre part à leurs soins!
Je te soulagerais, je le croirais du moins.

Une admirable amie [1] en qui je vis ma mère,
En eut aussi pour toi le touchant caractère.
Nous la vîmes braver des destins ennemis;
Rivaux de soins pieux nous devînmes amis.
Nous nous sommes trouvés au milieu de la route;
Jusqu'à cet heureux jour, nous nous cherchions sans doute.
Tout entre nous se mêle, et plaisirs et douleurs;
Sur les mêmes tombeaux nous répandons des pleurs.
Roger scelle entre nous la quadruple alliance
Qui des temps orageux surmonta l'inclémence.
Un même honneur nous guide en nos travaux divers;
Si je touche ton luth au milieu des hivers,
C'est pour m'unir à toi d'une autre sympathie,
Et ma maison des champs ta muse l'a bâtie.
De ton heureux ménage et de mon doux séjour
Nos lustres avancés n'ont point banni l'amour.
Près de nous qui du temps portons un peu les traces,
On cherche des Baucis, et l'on trouve les Grâces;
Comme entre deux tilleuls qui perdent leurs couleurs,
Deux myrtes de Vénus éternisent les fleurs.
Mais j'oubliais, rempli du feu qui me possède,

[1] Madame Le Sénéchal.

Que d'un lustre complet mon âge te précède.
Sans plier sous le poids de mes étés nombreux,
Je marche sur le bord d'un chemin ténébreux
Où des infirmités la cruelle cascade
Avertit que la mort se tient en embuscade.
Il est vrai que d'Hygie un souffle complaisant
M'a prêté jusqu'ici son appui bienfaisant;
Bonheur trop incomplet, si tu ne le partages!
Mais l'hiver marche-t-il sans de cruels ravages?
De novembre égayé les jours tièdes encor
Empêchent-ils Borée, en son terrible essor,
De venir, tout chargé de glaçons et de neige,
Dans mon riant jardin transporter la Norwège?
Contre les maux prescrits au déclin de nos jours,
La raison, en jouant, me fournit un secours;
L'imagination me prête encor son prisme :
Écoute raisonner mon pieux optimisme.

Lorsque l'acier cruel, baigné dans notre sang,
A d'une large plaie entr'ouvert notre flanc,
Un suc réparateur se forme, se révèle
Et vient couvrir la brèche où Dupuytren l'appelle.
Mais plus active encor dans ses secours ardents,
L'âme vient réparer les pertes de nos sens,
En modérant leur jeu prolonge leurs services,
Et despote inflexible en ses sages caprices,

Charge les yeux d'entendre et les doigts de parler;
Aux yeux éteints du sage elle fait tout briller,
Des houppes du palais ménage la souplesse,
Et d'un air de plaisir pare encor la sagesse.
Voit-elle ses sujets lui manquer à la fois,
Sur elle-même encore elle garde ses droits,
D'un empire aboli voit en paix les ruines
Et ne veut plus s'unir qu'aux lumières divines;
A l'escorte infidèle elle fait ses adieux,
Et libre et solitaire elle part pour les cieux.
Cependant sous l'abri de mon humble ermitage,
Avec plaisir encor je suspends le voyage :
Ici ma femme est reine et je suis presque roi.
Je dis de mes enfants : c'est moi, c'est encor moi,
Et plus heureux encor je me dis : c'est leur mère,
Voilà ses traits, son cœur, voilà son don de plaire.
Par un échange heureux, par un nouveau bienfait,
Le temps les enrichit des larcins qu'il me fait.
Tendres et chers objets d'une douce culture,
L'étude aux fruits féconds pour eux est sans torture.
Quand je suis de nos jours les fastes orageux,
Mon plus sombre travail s'adoucit par leurs jeux.
Ah! Dieu rend à mon culte un fortuné salaire!
Sans me mettre à la mode avec un scapulaire,
Du séjour où je suis, rêvant l'autre séjour,
Mon cantique s'élève avec les feux du jour.

Ne crois pas cependant que de la solitude
Loin de toi je me forme une ingrate habitude.
Par de purs souvenirs mon cœur s'est ennobli;
J'abhorre un Élysée où l'on connaît l'oubli.
Montrez-moi le Léthé, bientôt je déménage.
Il est vrai que Paris, charme de mon jeune âge,
Me fatigue aujourd'hui par ses bruits discordants
Et la sotte gaîté de ses caquets mordants;
Mais ses murs, ses palais, l'amitié les décore,
A mes yeux enchantés c'est elle qui les dore,
Comme un rayon brillant d'un soleil qui s'éteint,
Sur un château pompeux en traits de feu se peint.
Aussi, lorsque l'automne, abandonnant la place,
Fera frémir mes pieds sous la première glace;
Quand l'oranger frileux, à l'abri des autans,
Dans sa maison d'hiver attendra le printemps,
Le fouet du postillon, résonnant à ma porte,
Annoncera Paris à ma jeune cohorte,
Et moi, faisant voler la roulante cloison,
Je me dirai ces mots : Paris et Campenon!
O doux embrassements! fraternelle allégresse!
Le flux des questions et se croise et se presse.
Mais pourquoi trop ému de ces pensers charmants,
D'un babil éternel prévenir ces moments?
Reçois, cher Campenon, et lis sous la feuillée
Ce tribut d'une muse un peu tard éveillée.

Du pauvre Francaleu je crains fort le destin;
Mais je me berce encor d'un espoir incertain.
Quelquefois un soir pur épanouit, colore
La fleur longtemps rebelle aux rayons de l'aurore;
Souvent, dans nos jardins, la poire au suc pierreux
Vient tromper de la dent l'effort malencontreux;
Mais si pour le fruitier Mathurin l'a choisie,
Tranquille elle mûrit sa tardive ambroisie,
Aux tables de l'hiver paraît avec orgueil
Et vient nous consoler de la nature en deuil.

A M. VILLEMAIN.

Belair, 1829.

Je reçois, au milieu du fracas des vendanges,
Et ton aimable épître et tes douces louanges.
Je les savoure trop, le nectar bourguignon
Offre moins de périls à ma faible raison.
Mais combien je gémis que des larves sans nombre
Sur tes yeux fatigués tracent encor leur ombre!
La lyre entre tes mains calme tes sens aigris,
La mienne veut encore affermir tes esprits.
Quand le héros troyen, dans les mornes royaumes,
Se voyait assiégé par d'effrayants fantômes,
Il tirait son épée et les spectres peureux
Fuyaient devant des coups peu terribles pour eux.
C'est un même secours que ton malheur réclame,
Il est un glaive sûr dans la force de l'âme.
Le don d'un cœur serein demande quelque effort;
Le mal dompte le faible, il éprouve le fort.
Quand Phébus radieux resplendit sur nos têtes,
Il a pendant six mois combattu les tempêtes.
Le cristal de tes yeux, déjà moins offensé,

T'avertit de poursuivre un effort commencé.
Aussi bien sur ce ton je perds bientôt haleine,
J'imite mal Sénèque, armé comme Silène.
Ami, que tes regards, bornant leur horizon,
Sous de frais peupliers glissent sur le gazon,
Et que Phébé, roulant dans sa tranquille sphère,
Répare les fureurs de son injuste frère.
Que la pure clarté de ses tendres rayons
Amuse tes esprits de douces visions.
Tu t'es fait des amis jusque dans l'Empirée,
Je vois venir vers toi leur cohorte sacrée;
Montagne et Montesquieu, de ton zèle ravis,
Descendent les premiers et te nomment leur fils.
Fénelon te remplit de la plus douce flamme;
Cicéron vient t'ouvrir les secrets de son âme
Comme à son Atticus; l'aigle de Port-Royal,
Armé pour ses amis d'un stylet jovial,
Pascal vient t'honorer de secrètes visites.....
Mais il remonte au ciel, il a vu des jésuites [1].

Des Hellènes chéris j'entends les doux concerts;
Je vois le Labarum qui flotte dans les airs.
Conduit auprès de toi par la reconnaissance,

[1] Allusion à différents éloges ou articles que M. Villemain venait de consacrer à tous ces hommes célèbres. Nous étions, en 1829, fort obsédés de la crainte du règne des jésuites.

Lascaris, échappé des flammes de Byzance,
Veut de ta bouche encore entendre ces accents
Qui préservent son nom des naufrages du temps.
Mais on ne peut toujours causer avec des ombres,
Le plus charmant fantôme a des traits un peu sombres.
Par d'autres entretiens tu charmes tes loisirs,
Le gazon peut encore offrir d'autres plaisirs...
Chut... je suis aujourd'hui partisan du Portique.

Retournons à la gloire, et vois le dôme antique [1]
Où l'Église à grand bruit forgeait ses boucliers;
Sous l'ombre de ces murs vois fleurir tes lauriers :
On t'annonce, et déjà la jeunesse enflammée
De disciples ravis te présente une armée;
La passion du beau, quand tu prescris ses lois,
Sur les fronts, dans les cœurs, se répand à la fois.
On ne voit point chez toi l'immense période
Étourdir l'auditeur d'un fracas incommode,
De pénibles contours traîner la pesanteur,
Et dans tous les périls de sa morne lenteur,
Des synonymes froids appeler la famille,
Ou de l'adverbe oiseux emprunter la béquille;
Chez toi, libre en son cours, facile, inaperçu,
Elle s'allume aux feux du talent impromptu,

[1] La Sorbonne.

Mêle aux trésors du sens la grâce familière,
Fait pétiller l'esprit, fait jaillir la lumière,
Se nourrit d'harmonie, et sans trahir l'effort,
Comme un rapide esquif elle entre dans le port.
Des siècles lumineux tu rajeunis la gloire,
Tu poursuis l'éloquence aux déserts de l'histoire.
Chrysostôme a tonné sur les murs byzantins.
Mais taisons-nous, voici des accents plus divins :
Bossuet, de Condé vient honorer la cendre,
Ce n'est plus lui qui parle, on croit encor l'entendre!
Dans l'éclat varié de tes nombreux succès,
De la tribune encor qui te ferme l'accès?
Ah! c'est que de nos lois la sévère prudence
Redoute l'âge heureux où fleurit l'éloquence.
En attendant, poursuis des travaux éclatants,
Et frappe tes écrits sur l'enclume du temps;
Que la pitié toujours et t'échauffe et t'éclaire,
Des froides cruautés sois le noble adversaire.

Inspiré par le ciel, depuis qu'un bon Germain,
Confiant la pensée à des signes d'airain,
En grava les trésors sur le débris des toiles,
Que l'aimant et Colomb, le commerce et ses voiles
Ont uni par des nœuds aujourd'hui fortunés
Deux mondes rajeunis l'un de l'autre étonnés,
Et que l'opinion à s'instruire docile,

Ne se contente plus d'un empire futile,
Et porte ses regards sur le secret des rois,
Le trône lui demande un sage contre-poids;
Comme un roc qui surgit aux plaines de Neptune,
Sur les flots apaisés s'élève la tribune.
Sans combats, sans tournois, l'éloquent écrivain
Succède au noble cœur du brillant paladin.
Je sais qu'on en a vu, d'une humeur furibonde,
Courir la torche en main pour éclairer le monde.
Accusé par nos maux leur empire est brisé.
Heureux qui par son cœur sagement maîtrisé,
En filets bienfaisants épanche la lumière!
De nos vieux chevaliers il garde la bannière;
Mais sans porter le joug des préjugés cruels,
Il éteint les bûchers, affermit les autels,
Et sauve dans la Grèce un peuple de victimes;
Ainsi tu poursuivras les erreurs et les crimes.
Cher Villemain, pour moi, dans des jours ténébreux,
J'ai passé jeune encor sous des écueils nombreux.
Quand le crime régnait auprès de la folie,
L'ardente humanité me tint lieu de génie.
Ma jeunesse a connu de courageux travaux,
Voilà mon consulat, ma pourpre, mes faisceaux:
Ce feu m'anime encore, et la loi d'être utile
Affermit le burin sous une main débile.

De ces purs souvenirs le cortége serein
Décore ma retraite, embellit mon jardin;
L'amour, même l'amour n'a point quitté mon gîte,
Mais l'amitié, sa sœur, me doit une visite.

DISCOURS

EN VERS

SUR LES FAUX CHAGRINS.

Paris, 1835.

Où fuir de vos accords les ennuis solennels,
Fanfarons de chagrins et pleureurs éternels?
Quel vent nous a soufflé dans des lieux pleins de charmes
Un nuage de spleen chargé de grosses larmes,
Comme, sur un drap noir qui tapisse le chœur,
L'église nous les peint dans leur mate blancheur.
On grimace partout la douleur étouffée,
On en fait une mode, on en fait un trophée;
Les rires et les jeux, dans nos mornes travers,
Sont bannis de nos fronts ainsi que de nos vers,
Comme si du malheur la marche était trop lente;
A l'âge où tout sourit, on le cherche, on l'invente,
On lui donne les traits de défunt Apollon;
Le val de Josaphat est le sacré vallon.
Plus d'un jeune rêveur courtise l'insomnie,
Dans le lourd cauchemar sent l'éveil du génie,
Et son luth douloureux demande au noir séjour

Un objet adoré... qui n'a point vu le jour ;
Ou peut-être plus sombre, il travaille, il s'escrime
A forger du nouveau dans l'empire du crime.
D'un lugubre appareil toujours enveloppés,
Ces Timon de vingt ans, ces mortels détrompés,
Sitôt qu'ils ont franchi le seuil de Sainte-Barbe,
Semblent des revenants qui n'ont point fait leur barbe
Et d'un lugubre pas, sans paroles, sans bruit,
Viennent vous apparaître à l'heure de minuit.
Mais essuyez vos pleurs et cachez votre trouble,
Un bal brillant s'annonce... Ah! mon ennui redouble
Quand de pénitents noirs une procession
Marche la contredanse avec componction,
Et, ternissant l'éclat d'un riant luminaire,
Me présente l'aspect d'un convoi funéraire;
Et pourtant sur vos traits doucement colorés,
Qui pourraient prêter l'aile à des songes dorés,
La gaîté devrait luire ainsi que la jeunesse;
Vous les assassinez d'une fausse tristesse.
Je crois voir le printemps qui contrefait l'hiver.
Aux sons mélodieux de Rossini, d'Auber,
Les naissantes beautés dont vous suivez la trace
Dansent en conscience et sautent avec grâce,
Entremêlent leurs pas, nuancent leurs couleurs,
Et semblent à mes yeux un méandre de fleurs
Dont un zéphyr léger fait onduler la tige.

Sur mes cheveux blanchis l'illusion voltige,
Et je dis aux danseurs d'un si grave maintien :
Cédez-moi vos vingt ans si vous n'en faites rien.
Si vous êtes remplis d'un beau feu poétique,
Votre danse, messieurs, est par trop prosaïque.
Mais je ris de me voir lancer cet interdit,
Moi que dans mon printemps Vestris aurait maudit;
Je crie insolemment : sacrifiez aux grâces,
Quand l'âge a sur mon front marqué de longues traces.

Tandis que l'amour voit flétrir ses attributs,
Qu'on lui paie en grondant quelques mornes tributs,
Du vil dieu de Lampsaque on rétablit le trône,
Jérusalem en pleurs émigre à Babylone;
Du misanthrope anglais l'astre sombre nous luit,
Childe Harold le matin est Don Juan la nuit.
L'orgie au rire faux, à la gaîté lubrique,
Emprunte aux Africains une danse impudique,
Pour prix des jeunes ans qui lui sont prodigués
Verse à long flots le spleen dans des sens fatigués,
Du doute abrutissant vous entr'ouvre l'abîme,
Trop heureux si sa main ne vous conduit au crime.
Sybarites charmants, vous reculez d'horreur;
Mais il la connaîtra cette sombre fureur,
L'artisan que la faim corruptrice de l'âme
Va poursuivre au réveil d'une débauche infâme.

Mais rentrons au plus tôt dans le ton familier.
Un Juvénal barbon et pourtant écolier,
Assez neuf dans la rime et dans l'art de médire,
Fait accuser son cœur dans sa froide satire.

O vous qui dans l'ardeur des penchants studieux
Fuyez le vain fracas des goûts licencieux,
Disciples au front gai d'une sévère école,
Irai-je vous flétrir d'une amère hyperbole?
Vous charmez la famille en un doux entretien,
Vous en êtes l'honneur et souvent le soutien,
Vous aimez à songer dans une docte veille
A la dot d'une sœur, du moins à sa corbeille,
Au modeste jardin qui, sans bruit acheté,
Va du seuil paternel charmer l'austérité.
Mais devant vos efforts si le succès recule,
Combattez le malheur avec des bras d'Hercule;
Cet utile ennemi veut être défié,
Il vous laisse en partant un cœur fortifié;
Dans un nouvel assaut on craint moins la défaite,
Quand on a pris vers Dieu sa sublime retraite;
Si le malheur révolte un cœur séditieux,
C'est pour le cœur fidèle un envoyé des cieux.
Ne lui demandez pas cette écharpe éclatante,
Qui d'un arc lumineux couvrant l'arche flottante,
Parut dire à Noé d'un long effroi glacé:

Espère, du Seigneur le courroux s'est lassé;
C'est un arc où la foudre a signalé sa rage
Qui dit : Montez au ciel en traversant l'orage.
Toutefois n'allez pas, d'un aveugle signal,
Évoquer le malheur pour être original,
Ainsi qu'une Médée ouvrant les noirs royaumes,
Peuple un riant bosquet de livides fantômes.

Mais je viens vous prêcher un peu hors de saison.
Pour nous, vils prosateurs, routiniers de raison,
C'est un siècle de fer que l'âge du génie,
Notre langue gémit sous cette tyrannie,
Le bon sens est banal, l'esprit est roturier,
Vous accorder l'esprit c'est vous injurier.
Aux sources du génie on boit à pleine coupe,
Nos Dante, nos Milton ne marchent plus qu'en troupe;
Ils mêlent leurs accords, et d'un bras fraternel
S'inondent des vapeurs d'un encens éternel.
Les chefs sont triomphants; mais à travers la foule,
Dans l'abîme d'oubli si quelqu'un tombe et roule,
Il couve sourdement des pensers furieux,
Pour punir les dédains d'un siècle injurieux,
Couché près d'un brasier sous des poutres obscures,
Il aspire la mort au milieu des tortures.

D'un succès subalterne assidu courtisan,

Si le sifflet vengeur échappe à l'artisan,
Ne reste pas plongé dans ta douleur amère.
Ah ! réserve tes pleurs au trépas d'une mère,
Réserve-les aussi tes pleurs et tes remords
A ces crimes nombreux, à ces sinistres morts,
Dont il faut t'accuser quand tes sombres maximes
Font du gai boulevard une école de crimes.
Je maudis vos romans quand vous nous déroulez
L'érotique fatras des transports ampoulés ;
L'amour n'est plus pour vous qu'un frère des furies,
Votre Cythère à vous c'est un lieu de tûries.
Quand vous lasserez-vous de ces doubles trépas,
Où meurt la pauvre amante, où l'amant ne meurt pas?
Tout à l'heure indigné d'insuffisants salaires,
Il accepte des jours flétris par les galères.
Purifiez le temple et lavez ses parvis,
De myrrhe et d'aloès parfumez ses lambris,
Chassez les noirs chagrins de votre doux empire.
Muses, réunissez et la harpe et la lyre,
J'en attends les accords : quand un faible vieillard
Ose les provoquer de son hautbois criard,
Ne le rebutez pas. Je dis avec Horace :
Assez nous avons vu de frimas et de glace,
Assez et trop longtemps sur nos champs inondés
A couru la fureur des fleuves débordés;
Assez sur nos palais et nos temples en poudre

Jupiter a lancé les carreaux de la foudre.
Oh ! maîtrisant enfin un aveugle transport,
Fiez-vous aux zéphyrs pour vous conduire au port.
Par des coups d'aviron lorsque les vents se taisent,
N'allez pas irriter les vagues qui s'apaisent ;
Déchirer votre voile et d'un accent plaintif
Usurper l'intérêt d'un naufrage fictif,
Usurper les malheurs qu'ont essuyés vos pères,
Puisque luisent sur vous des destins plus prospères.
Pourquoi nous fatiguer de pleurs et de sanglots,
Nous qui de la tempête avons bravé les flots ?
De factices tourments je n'ai pas la manie,
S'il me rend triste et sombre, au diable le génie !
Non, je ne veux pas voir dans des lieux fortunés,
Errer autour de moi vingt cercles de damnés ;
Ni sous l'ombrage ami de mes pins, de mes chênes,
Voir se tordre des bras chargés de lourdes chaînes.
De mon âge attristé, réformateur gaulois,
Je viens des vieilles mœurs lui rappeler les lois.

Je hais du persifleur le jargon ironique,
Et du méchant profond le rire sardonique ;
C'est d'un siècle blasé le vain raffinement :
La cruauté n'est pas mon divertissement.
Parlez-moi d'un bon rire où toute une famille
Au son d'un gai refrain, de l'Aï qui pétille,

De deux jeunes époux agace le bonheur,
Et sans lui faire outrage, effleure la pudeur.
Voyez ces deux amis courir dans les campagnes,
Ainsi que le chamois qui, du haut des montagnes,
Franchit d'un bond léger les rochers menaçants.
Doucement égarés dans des rêves charmants,
Ils franchissent l'obstacle, et dans leur vive joie,
Lancent au loin des cris que l'écho leur envoie.
J'aime ce joli rire où la jeune beauté
Fait pétiller l'esprit à travers la gaîté;
Et faisant bonne guerre au chagrin qu'elle efface,
Couvre le sentiment du voile de la grâce.
Tout s'anime, tout rit, tout prend cet air serein
Que répand sur nos traits l'aspect d'un beau matin.
Moi, qui du temps jaloux mesure le passage,
J'aime cet enjouement, la parure du sage
Qui, combattant l'erreur, sourit au repentir,
Et jusque dans les fers ne peut se démentir;
Ce calme gracieux, sublime et non superbe,
Qui rappelle deux noms : Socrate et Malesherbe.

ENVOI A MA FEMME.

Charme de mes vieux jours, reçois ce faible chant;
Honorine, c'est toi qui dores mon couchant;
A mon sort, humble et doux, gaîment je me confie,
Vingt-cinq ans de bonheur font ma philosophie;

Je dois au sentiment qui brille dans tes yeux
L'ineffable trésor d'un cœur religieux ;
Il chasse loin de moi toute image funeste,
Il entretient mon cœur de la bonté céleste,
Et d'un œil assuré j'affronte le trépas,
Si mon dernier soupir s'exhale dans tes bras.

DISCOURS

EN VERS

SUR L'INSPIRATION.

A M. DE LAMARTINE.

Belair, septembre 1838.

Quelquefois le Génie a visité ces lieux,
Et je l'aspire en vain d'un souffle ambitieux :
A ses bois favoris, à son barde fidèle,
Il fuit, et vers Saint-Point revole à tire-d'aile.
Ne pourrai-je connaître un jour, un seul moment,
Cette extase qui suit un long recueillement,
Et la facilité qui, dans son cours limpide,
Redouble de vigueur pour un vol intrépide !
Comme on voit la colombe au plumage argenté
Qui s'arrache aux plaisirs d'un bosquet enchanté,
Et d'abord avec bruit s'élance de la terre
Pour nager sans effort au-dessus du tonnerre ?
A sa témérité sourit le Séraphin,
Dieu lui-même en a fait un emblème divin.

Je trouverais fort doux qu'une Muse inspirée,
M'ouvrît de temps en temps l'accès de l'Empyrée;

Parfois, pour m'élever, je gonfle mon ballon,
Et flotte quelque temps au gré de l'Aquilon.
Icare intimidé, bientôt tout me rebute,
Heureux si la raison me sert de parachute;
Mais je ne poursuis point d'un regard envieux,
Ces chantres inspirés, ces favoris des cieux,
Lorsque mon cœur ému d'un attrait sympathique,
S'enflamme des tributs de leur verve électrique.
De ce présent du ciel nul n'est déshérité,
S'il n'a rompu le sceau de la Divinité.
Ainsi du feu sacré circule l'étincelle;
En filets doux et purs souvent elle ruisselle :
Elle part, elle vole, et dans son cours heureux,
Souffle un noble transport à des cœurs généreux.

Je vous entends d'ici, professeurs d'analyse,
Traiter ce feu divin d'emphatique sottise.
Du fleuve des plaisirs empoisonnant les eaux,
Pas une fleur n'échappe à vos cruels ciseaux.
Dans vos creusets trompeurs tout se réduit en poudre,
Vous découpez toujours sans songer à recoudre.
Vous entassez calculs, sophismes effilés,
Pour être, à force d'art, des hommes mutilés.
Suivant à pas de plomb sa route mensongère,
L'erreur vient remplacer l'illusion légère,
Machine pneumatique où meurt l'oiseau du ciel,

Et qu'on n'ouvre jamais sans tristesse et sans fiel.
Pour monter jusqu'à Dieu que l'univers célèbre,
Ah! je n'implore point le secours de l'algèbre;
Que devient ce grand Être en chiffres défini,
Intelligence, amour, voilà son infini.
Vous qui voyez des cieux la magnifique fête,
Astronomes, parlez comme le roi prophète;
Cédez au sentiment qui gronde en sa prison;
Cédez, sans déroger, aux transports de Newton,
S'il découvre les lois des mondes qui s'attirent,
Et vers un point central en courbe se retirent,
Sa voix sert d'interprète à l'univers muet,
Il monte, il monte encor, mais comme Bossuet.

Il est de ces moments où du Dieu qu'elle adore,
L'âme reçoit tout bas le secours qu'elle implore,
Et d'un trouble inconnu s'est senti tressaillir,
Ou brûle sourdement du feu qui va jaillir.
Ce n'est point il est vrai cet effort du génie
Qui chez toi va produire un fleuve d'harmonie;
Sans être consumé de ce feu dévorant,
Chacun peut quelquefois boire à l'eau du torrent:
Des mortels ignorés, des âmes ingénues,
Parfois peuvent briller de clartés inconnues,
Et confondre l'esprit par un savoir soudain.

Tels ces élus de Dieu, ces pêcheurs du Jourdain,
Reçurent à Sion, dans leur zèle candide,
Du Paraclet divin la visite splendide,
Et parlèrent entre eux et d'eux-mêmes surpris,
Vingt langages divers qu'ils n'avaient point appris.

De l'inspiration toute source est divine;
Elle coule à longs flots d'Orphée à Lamartine.
Dieu se communiquant par cent rayons divers,
D'une pensée immense éclaire l'univers :
Céleste réservoir d'où les fleuves descendent,
Océan lumineux où les fleuves se rendent;
C'est ainsi que le sang, en canaux tortueux,
Part du cœur, y revient dans son cours sinueux.
Dieu, pour nous appeler au pouvoir du miracle,
Créa la foi, l'amour, et la gloire et l'obstacle.
Il place le triomphe à côté du cercueil,
De vagues et d'éclairs il entoure l'écueil :
Mais l'éclair quelquefois, en sillonnant la nue,
Montre sur le rocher une voie inconnue;
Tantôt on le gravit, haletant sous l'effort,
Et tantôt pour l'atteindre il suffit d'un transport.
Dieu vous voit, vous poursuit, vous presse, vous enflamme
Par la voix d'un prophète ou la voix d'une femme.
Votre sein oppressé d'un immortel soupir,

Succombe sous un poids qu'il voudrait retenir.
Et comme la Pythie ardente, échevelée,
Vous répétez ce cri sous la voûte ébranlée.
C'est Dieu, voici le Dieu! pourtant malheur à vous
Si votre aveugle orgueil allume son courroux!
Ne laissez pas tomber l'écume sur la lyre,
La sagesse qui tonne est encor du délire;
Le Seigneur se dérobe au mortel triomphant,
Il aime à visiter le cœur humble et souffrant.
Si de l'amour en vous s'éteint l'idolâtrie,
Si vous portez les fers d'une ingrate patrie,
A votre espoir sublime il reste un autre lieu.
On n'est jamais plus haut qu'en retombant vers Dieu.

C'est ainsi qu'écoutant ta divine harmonie,
Je marche à pas tardifs sur les pas du génie.
L'hymne sort de mon cœur inspiré par le tien,
Embrasé par l'amour, l'amour, mon dernier bien.
Feu qui semble caché sous les glaces de l'âge
Et gronde au sein des flots pour s'ouvrir un passage,
Pour scintiller encor dans les airs épandu,
Et remonter au ciel dont il est descendu;
Et de fruits et de fleurs la saison me couronne,
Je goûte le bienfait d'une brume d'automne
Qui donne moins d'éclat, mais un doux voile au jour;

La médiocrité parfume mon séjour.
Près d'une source pure, à l'ombre d'un vieux chêne,
De mes jours écoulés je remonte la chaîne;
Souvent à leurs anneaux j'attache un repentir
Qui n'est point le remords, et j'aime à le sentir
Quand il dit : « Hâte-toi, l'heure où l'on devient sage,
« Par un dernier rayon doit marquer son passage.
« D'un chant qui va mourir salue encor les cieux,
« Que ton couchant soit pur s'il n'est pas radieux. »
Je ne sais quel transport agite ma pensée;
D'une terre infertile et tard ensemencée
Je voudrais obtenir d'ondoyantes moissons,
Je voudrais de ta lyre emprunter quelques sons,
Comme un écho lointain qu'affaiblit la distance [1].
O poëte, arme-toi, frappe encor de ta lance
Cette école au teint blême, aux sinistres propos,
Qui va toujours s'armant du ciseau d'Atropos;
Ce troupeau philosophe, incliné vers la terre,
Qui veut tout rabaisser sous sa fatale équerre;
Des sens qu'elle flétrit, ministre adulateur,
Des pâles voluptés, livide adorateur,
Qui de crânes chargeant un vaste amphithéâtre,
Va disséquant l'esprit pour le réduire en plâtre.

[1] Vers de M. de Lamartine.

En un ciel azuré tu changes le tombeau,
Et la lanterne sourde en un divin flambeau;
C'est là ta mission, il faut que tu l'achèves.
La gloire, la vertu, la sagesse ont leurs rêves;
Oui, comme le soleil au feu resplendissant,
La vérité permet un prisme éblouissant.
Pour féconder la terre et pour féconder l'âme,
Nous devons appeler le secours de la flamme :
Ainsi Chateaubriand, en sa jeune saison,
D'un siècle à son aurore entr'ouvrant l'horizon,
Lançant les premiers feux, sur la voûte éthérée,
Paré de doux éclairs, sur la terre altérée,
Et palpitante encor d'un long et morne effroi,
Épancha les trésors de l'urne de la foi.
Dans nos champs desséchés mille fleurs reparurent,
Sous un saint étendard les zéphyrs accoururent.

Assez d'autres pourront, d'un vol audacieux,
Lancer un char ailé dans l'abîme des cieux;
Ou sans quitter le sol, sans franchir l'onde amère,
Nous faire voyager comme les dieux d'Homère;
Ou renfermant le gaz dans de savants conduits,
Fabriquer des soleils pour éclairer nos nuits,
Désarmer par un fil les foudres égarées,
Tirer de la vapeur cent mille Briarées

Qui n'iront point des dieux affronter le courroux,
Mais dont un homme seul dirigera les coups,
Pour dresser un colosse ou soulever le fleuve
Dont le pompeux Versaille et triomphe et s'abreuve.
J'admire, je ressens un transport orgueilleux
Et je dis : « l'homme est grand ; » mais ne vaut-il pas mieux
Soulager notre cœur, en combler tous les vides,
Dans l'univers moral bâtir des pyramides,
Dans des cœurs desséchés par le savoir du jour,
Transporter d'un seul jet tout un fleuve d'amour ;
Des haines au long cours, des fureurs politiques,
Voir mourir à ses pieds les foudres fanatiques,
Ou passer libre et fier sous le lit du torrent,
Ainsi que Londres va, par un travail savant,
Cheminer sous le lit du fleuve dont les ondes
Versent à son orgueil les tributs des deux mondes.
C'est là ton vœu, ta loi, ton prestige secret,
Ton courroux est encor charitable et discret.
Chez toi de la pitié, vigilant interprète,
L'orateur accomplit les rêves du poëte,
Le malheureux écoute ; à ton faible client
Il ne faut devant toi qu'un regard suppliant.
Tout se tait, tout s'émeut, la tribune charmée,
D'injures et de fiel semble être désarmée,
Et de la chaire enfin, sans emprunter le ton,

Elle s'enorgueillit d'avoir son Fénelon.
J'aime cette parole élevée et limpide,
Ce cœur compatissant et ce front intrépide.
Le poëte y paraît, mais pour nous faire voir
Le sage en son éclat, l'homme en tout son pouvoir.
Quand tu combats l'erreur et son morne délire,
Ton arc retentissant frappe aux sons de la lyre.

EPÎTRE

A MADAME RÉCAMIER.

Belair, octobre 1838.

Vous qui de l'amitié la prêtresse et l'exemple
Dans l'Abbaye-aux-Bois lui réservez un temple,
Vous que l'amour dota de charmes ravissants
Qu'avec un saint respect ont effleurés les ans;
Vous qui n'avez trouvé qu'une seule infidèle :
La Fortune..... en montrant comme on se passe d'elle,
Je viens vous saluer d'une débile voix
Qu'à peine avez-vous pu distinguer autrefois.
Législateur barbon, fort oublié des dames,
Je formais des projets pour l'empire des femmes;
Votre nom s'est offert à mon esprit distrait;
Je méditais un code et je trace un portrait.
Je dis à votre sexe, en offrant votre image,
Apprenez à régner, à régner à tout âge.
Mais vous peindre!... Qui? moi! suis-je donc Raphaël,
Ai-je de votre ami le burin immortel.
Et pourtant avec feu s'offrent à ma mémoire
Ces jours où la beauté, votre première gloire,
Brillait à nos regards par la foudre offusqués

Et par de noirs brigands sur nos pas embusqués ;
Vous paraissiez l'Aurore aux portes d'un ciel sombre,
De ses roses lançant le doux éclat sur l'ombre.
De vos seize ans chacun respirait la fraîcheur.
Après le règne affreux des longs jours de terreur,
Les plaisirs renaissaient ; une pompe ennuyeuse
N'arrêtait point l'essor de leur troupe joyeuse.
Je vois ce Tivoli paré de mille feux
Qui semblait encor plus resplendir de vos yeux.
Je vois, je vois encor cette foule empressée
Qui courait sur vos pas ; cette tête baissée
Qui refusait l'éclat d'un triomphe innocent,
De vos simples atours le goût et l'agrément,
Et de nos jeunes gens l'allégresse ingénue
Qui s'écriait en chœur : « La voilà, je l'ai vue. »

Bientôt à votre seuil vint frapper le malheur ;
Vous reçûtes ses coups sans trouble et sans humeur.
Vos amis vous restaient ; de l'escorte fidèle,
Vous vîtes s'augmenter le respect et le zèle ;
Chez vous brillait toujours, dans sa sérénité,
Le meilleur des esprits, l'esprit de la bonté,
De la bonté touchante, autre mère des grâces,
Et du malheur partout vous recherchiez les traces.
Le secours arrivait imploré par vos yeux
Qu'aidait de votre voix l'accent mélodieux.

Corinne gémissait, vous fûtes son amie ;
L'on vit toujours en vous un aimant du génie ;
De son âme de feu vous modériez l'essor,
Et des conseils prudents lui versiez le trésor.
Nul n'osait de Copet atteindre la limite,
Vous franchîtes d'un trait la barrière interdite ;
La cour en tressaillit, le Jupiter des rois
De la tendre amitié punit les saintes lois :
Sa foudre s'égara, dans son délire extrême,
Sur l'oiseau de Vénus, sur Vénus elle-même.
Bannir en même temps la vertu, la beauté !
Tout notre sang français en frémit révolté.
Mais un arrêt cruel porte longtemps sa peine ;
Votre exil a troublé l'exil de Sainte-Hélène.
De rigueurs qui semblaient tenir de l'étranger,
Un autre astre du siècle a bien su vous venger ;
Une sainte amitié que respecte l'envie,
A de l'aigle breton calmé, charmé la vie.
L'idéal qu'il cherchait il ne l'a vu qu'en vous ;
Par vous il sait du sort supporter le courroux,
Et les nobles tourments d'une âme indépendante,
Qui s'obstine à laisser sa fortune flottante.
Le génie a besoin de l'ingénuité,
Il veut en s'abaissant jouer en liberté.
Il descend à l'esprit dans un facile échange,
S'il a peint les enfers, il veut retrouver l'ange

Près d'un asile austère, un modeste salon
Se change sous vos lois en un sacré vallon.
Des noms depuis longtemps consacrés par l'histoire,
Des adeptes fervents, des vétérans de gloire
Aiment à réclamer ce rendez-vous heureux,
Et pourtant jusqu'ici le cercle est peu nombreux.
Des rivaux du matin que le hasard rassemble,
S'étonnent quelquefois de se trouver ensemble.
D'abord un salut froid trahit leur embarras,
Et le dépit haineux qui menace tout bas.
Vous arrêtez le mot qui promet une lutte,
Et vous parlez au cœur tandis que l'on discute.
Vous savez rappeler des jours bien différents,
Où leurs cœurs échangeaient d'aimables sentiments.
A ces frais souvenirs de tendresses passées,
Qui viennent doucement caresser leurs pensées,
Chacun d'eux à la fois s'est senti tressaillir,
On embrasse l'ami qu'on avait cru haïr;
D'un organe enchanteur, d'une bouche jolie,
Doit toujours s'échapper le mot qui concilie.
O femmes! acceptez cet emploi glorieux;
Que votre aspect soit doux comme l'azur des cieux,
Terminez nos discords d'une voix souveraine;
Femmes, Dieu vous créa pour désarmer la haine.

Mais qu'est-il devenu ce servage charmant,

De nos mœurs d'autrefois le plus doux ornement,
Qui semblait nous offrir non sans un peu de fable,
Un sexe généreux aux pieds d'un sexe aimable?
Ah! nous nous redressons avec trop de roideur,
L'enfer de la beauté n'est-il pas la froideur?
Le raisonner chez nous a des formes hautaines,
Le sceptique revêt des façons puritaines.
Dans nos cercles guindés et vides d'intérêt,
Un entretien de mode accroche le budget :
« Je ne vous flatte point, dit la tendre Eugénie,
« Mais votre couturière a vraiment du génie.
« Il en faut pour orner à la fois tant d'appas : »
On peut y suppléer, pense-t-elle tout bas.
— « Moi je viens visiter ce pauvre ministère,
« Et je suivrai demain son convoi funéraire, »
Dit un ami fidèle, habile à succéder.
Voilà l'esprit du jour; mais faut-il aborder
Ce raout odieux importé d'Angleterre,
Sur un ballot d'ennuis avec le spleen son frère;
Ce tumulte sans joie, encombré d'embarras,
Mortel s'il est décent, honteux s'il ne l'est pas,
Où la beauté frémit sous des regards profanes,
Quand le flot vient fouler des robes diaphanes.
Bataille sans fureur qu'on se livre en bâillant,
Où le grossier reçoit le prix du plus vaillant.
Quand il entend crier : On m'étouffe, on me tue,

Le maître du logis jouit de la cohue.
On veut de ses amis former des bataillons,
Tout jusqu'en amitié se compte par millions.
Le choix du cœur n'est rien, le bonheur c'est la foule;
Dans chaque main qu'on serre on caresse une boule.
L'esprit reste captif, le sentiment se tait,
Et la beauté n'obtient qu'un hommage distrait.
Si ce n'est par les lois, du moins par les usages,
Nous avons décrété l'égalité des âges;
Nos modes en font foi, plus d'un père éventé
Craint de messieurs ses fils l'austère gravité.
La rose, doux éclat d'une robe légère,
Seule aide à distinguer la fille de la mère,
Encore assure-t-on que de ce préjugé,
Notre esprit raisonneur s'est enfin dégagé.

Ainsi que le poëte en son vol téméraire,
O femmes, écartez le profane vulgaire;
Du charme social qui régnait autrefois,
Retrouvez le secret, rétablissez les lois;
D'un rayon pur et doux éclairez les collines,
C'est par là qu'on remonte à des sources divines;
Ne descendez pas trop, que vos pieds délicats,
Dans un terrain fangeux ne s'embarrassent pas :
Pénétrer notre cœur, voilà votre partage;
Mais c'est par la bonté qu'on s'ouvre ce passage.

De voiles ténébreux n'allez pas vous couvrir :
Un nuage pourpré vous fait mieux resplendir ;
Sous la duplicité la sottise se cache,
Il faut qu'on vous devine et non pas qu'on vous sache.
Par des mots plus touchants, des soins plus délicats,
Embellissez votre âge et ne le cachez pas.
Quand des amours légers l'essaim vous abandonne,
L'esprit, le sentiment vous offrent leur couronne :
Celle que Sévigné tressa de mille fleurs,
Dont rien n'a pu ternir les suaves couleurs.
Quand de nobles pensers fermentent dans votre âme,
En êtres inspirés vous en versez la flamme.
Loin du terme fatal de l'ardente saison,
Votre touchant empire étend son horizon.
Puisque adoucir nos maux est votre emploi suprême,
Il est illimité comme le malheur même.
Malgré le vain orgueil de nos législateurs,
Les lois ne sont jamais que les filles des mœurs ;
Vous les représentez, vous en portez les chaînes,
A force de vertus, méritez d'être reines.

Il est temps d'arrêter mes vers sentencieux;
Je crains d'être nommé pédagogue ennuyeux;
Un nom que tout bénit sert d'excuse à mon zèle :
Pardonnez au précepte en faveur du modèle.

ÉPÎTRE

A M. DE CHATEAUBRIAND

SUR LA GLOIRE.

Un tribut excédant de missives rimées
Est le commun fardeau de grandes renommées.
Souvent un téméraire et naïf écolier
Aborde le génie en style familier;
Ainsi qu'un roitelet qui dans son vol espiègle
Pour atteindre le ciel va se perchant sur l'aigle,
Et d'un étroit gosier tirant quelques doux sons,
Flatte le roi des airs et le paie en chansons;
Mais de ces régions l'air trop vif le suffoque;
On est souvent puni d'un honneur qu'on escroque;
On s'accroche au géant, on monte, mais hélas!
Un nain paraît plus nain sur l'épaule d'Atlas.
Moi, sans ambition, j'approche de ta tente;
Ma vieillesse s'anime à ta vieillesse ardente,
Ainsi qu'un invalide orné de cheveux blancs
Vient au soleil du soir réchauffer ses vieux ans,
Et de l'histoire ouvrant une modeste école,
Raconte ses exploits de Fleurus et d'Arcole.

Ne mentons pas pourtant par trop d'humilité :
Dans mon prudent essor je me sens arrêté
A ce point d'où l'on voit, en bénissant la vie,
Ceux d'en bas sans dédain, ceux d'en haut sans envie.
Soixante-douze hivers sur ma tête ont passé,
Et je ne sens encore en moi rien de glacé.
Le ciel, compatissant à mon insuffisance,
D'aimer et d'admirer m'a donné la puissance;
Ce don maintient en moi quelque reste d'ardeur,
Et mes roses d'hiver ont encor de l'odeur.

J'aime et j'admire en toi le repos de la gloire,
Ce calme qui n'a point l'orgueil de la victoire.
Tout ce que dit ta bouche est du cœur avoué;
Ton commerce est facile et souvent enjoué;
Et quoique ta fierté, sève de l'Armorique,
Se soit épanouie au ciel de l'Amérique,
Quand soustrait au chaos du vieux monde en éclats,
L'indépendant René s'unit au fier Chactas,
Tes mœurs sont de cet âge où l'on songeait à plaire.
Surtout la vie intime est ton bien nécessaire;
Chez toi rien d'apprêté. Sans avoir le flanc ceint
Du manteau de Zénon, de la haire du saint,
Tu nous rends le parfum de la sagesse antique;
Et la foi pour renaître attendait ton cantique.
Quand la haine en nos cœurs verse à flots son ferment,

Fier et resté debout sur l'autel du serment,
Par ton silence altier tu condamnes l'intrigue.
Toute ligue te cherche et tu fuis toute ligue.
Mais contre ces pensers, mon esprit assombri
Vient à ton noble cœur demander un abri.

On voit souvent la gloire, infidèle maîtresse,
Avertir ses amants de son humeur traîtresse,
Sans faveur, sans pitié traiter les cheveux blancs,
Et joindre son injure à l'injure des ans.
On la fatigue en vain d'une plainte importune,
En elle on reconnaît la sœur de la fortune.
Avec un tact plus sûr, avec de meilleurs yeux,
Elle en garde pourtant les goûts capricieux.
Tel héros l'injurie à son heure suprême,
Et contre la vertu lance un sombre anathème.
Mais que n'accuse-t-il l'impétueux reflux
Des sombres passions qu'il appelle vertus?
Ou si de Malesherbe il souffre le martyre,
Ne sent-il pas que Dieu vers son trône l'attire.
Vertu, gloire, génie, auguste trinité,
Faisceau formé des mains de la Divinité,
Vous êtes des humains et le lustre et la force.
Mais quand vous vous rompez, par un fatal divorce,
Quand la haine et l'orgueil, dans leur sédition,
D'une fausse grandeur ornent l'ambition,

Le vulgaire ébahi la craint et la renomme,
Et meurtri sous ses coups, bat des mains au grand homme.
Pour toi, Chateaubriand, plus sage, plus heureux,
Les orages du cœur te laissent généreux;
Le pouvoir envié ne te rend point esclave,
Tout charme se détruit où tu vois une entrave.
Que d'emplois abdiqués par tes dédains puissants!
Ta gloire s'agrandit de tes honneurs absents.
D'un âge qui naissait et le guide et l'idole,
Tu fis jusqu'au Parnasse arriver le Pactole.
Chez toi l'homme d'État, ministre, ambassadeur,
A dissipé tout l'or qui coulait pour l'auteur.
Toi seul sais nous offrir une rare merveille;
L'ambition qui dort et la gloire qui veille,
Veille pour un autre âge, et, cachant son flambeau,
Enferme ses trésors sous la clef du tombeau.

Que ne puis-je arracher son secret à la Parque!
Qu'un faible historien voudrait être Plutarque!
Je tracerais ta vie enchaînée à l'honneur,
Où la gloire au hasard fait les frais du bonheur.
Sans te parer à faux d'une sagesse austère,
Je saisirais l'élan d'un noble caractère,
Qui, résistant aux flots de son siècle agité,
Sans garder le repos garde son unité.
Ta jeunesse croissait sous les ailes d'un sage,

D'un magistrat, Socrate, ornement de son âge [1].
Mais bientôt tu subis les leçons du malheur;
Son élève robuste est souvent son vainqueur.
Il le trouva toujours lutteur opiniâtre.
Orphelin et proscrit, tu changeas de théâtre;
Un monde jeune encor s'offrit à ton ardeur;
Tu cherchas, en rival d'un grand navigateur,
Si quelque fleuve obscur, dans des lieux pittoresques,
Unit de l'Océan les deux bras gigantesques.
Ton bâton voyageur ne put, dans ces forêts,
Ouvrir à nos vaisseaux un merveilleux accès.
Mais ta muse, y levant des tribus magnifiques,
Dora notre Hélicon du soleil des tropiques;
Le Permesse épuisé, séchant dans ses roseaux,
Des grands fleuves reçut les mugissantes eaux.

Mais déjà s'allumait ta plus haute espérance :
En ranimant la foi tu rajeunis la France,
Et seul, sans le secours des prêtres dispersés,
Tu rendis leurs honneurs aux autels renversés.
Sur le temple de Dieu, Salomon dans sa gloire
Réunit moins d'éclat et moins d'or et d'ivoire
Que l'humble foi du Christ n'en dut à tes pinceaux,
Si prodigues pour elle en ravissants tableaux.

[1] M. de Malesherbes, dont la petite-fille était unie au frère aîné de M. de Chateaubriand.

Quand tu nous rappelais les jours de notre enfance,
Nous revêtions encor la robe d'innocence,
Nos champs se parfumaient de ce rustique encens
Qui du Père commun appelle les présents.
Dans ton nouvel Éden tout était grâce ou sève,
Sous les traits d'Atala tu lui donnas une Ève,
Une Ève sans péchés, belle de ses douleurs.
Dans nos âmes la foi se fit jour par nos pleurs.

Tes vœux furent comblés par l'orgueil d'un grand homme,
Et pour la subjuguer il se soumit à Rome.
Au temple de la Vierge il marcha triomphant;
Mais ta voix dans les cœurs pénétrait plus avant,
Et le gouffre embrasé dont l'enfer fit sa joie,
Sinnamari rendit les restes de sa proie.
Tu réformais les mœurs, il ramenait les lois;
Et le siècle en naissant obéit à deux rois.
Mais de la liberté jaloux sans fanatisme,
Tu sentais ce que pèse un brillant despotisme;
L'échelle des honneurs se dressait sur tes pas;
Au chantre des Martyrs le plus grand des soldats,
Le moderne Cyrus, tendait d'adroites chaînes;
Quand frémissant d'horreur au meurtre de Vincennes,
Ta voix tombant du haut de l'alpestre Sion
Fit entendre à son cœur ta malédiction.

Peindrai-je tes combats, moi dont la vie obscure

Fut longtemps un ruisseau dormant sur la verdure?
L'orage qui portait notre perte en ses flancs
M'assaillit, il est vrai, de ses carreaux brûlants.
Dix ans j'ai pu braver dans ma trop faible escrime
Des Titans exhaussés par le pouvoir du crime,
Et vomis par les flots des révolutions;
Mon jeune front s'orna de leurs proscriptions.
Mais avec la Terreur finit mon Odyssée;
Depuis, près des écueils ma barque s'est glissée.
Servis du demi-jour d'un modeste talent,
Mes travaux n'ont suivi qu'un cours paisible et lent.
Sans souci, sans dédain de la palme olympique,
J'ai tracé pas à pas mon sillon historique;
Inexorable au crime, indulgent à l'erreur,
Sans flatter le pouvoir j'ai servi le malheur;
De nos jours désastreux, en sondant les abîmes,
Je cherchais des vertus, et j'en vis de sublimes.
Mon âme s'est vouée à ces nobles tableaux,
Et je fus sans éclat le prêtre des tombeaux.
Mais toi, que de travaux, de fortunes diverses,
De succès merveilleux, de soudaines traverses!
Je gémis de trouver et lévites et rois
De leur fier précurseur méconnaissant la voix,
Se plongeant dans l'abîme en bravant tes alarmes,
Et recevant toujours le tribut de tes larmes;
Je te vois repousser, de trop constants refus,

Les honneurs, le pouvoir qu'ils ne dispensent plus :
Tes jours sont asservis à ce mot : *légitime.*
On ne te fléchit pas à moins d'être victime.

Mais où m'entraînes-tu, voyageur obstiné,
Moi, sur nos bords heureux doucement confiné?
Rien n'arrête l'essor de tes courses lointaines :
Ni de nos prés fleuris les limpides fontaines,
Ni la faveur publique, ornement de tes jours,
Plus constante pour toi que la faveur des cours;
Ni le beau sexe enfin qui te chérit, t'admire,
Et comprend que ta foi ramène son empire.
Jérusalem reçoit un nouveau pèlerin
Sans glaive, sans bourdon, une lyre à la main.
Du sépulcre sacré l'auguste et sombre enceinte
Croit de David encore ouïr la harpe sainte.
Poëte voyageur, ta double mission
T'appelait tour à tour vers Athène et Sion.
O rigueur du destin! Morne et décolorée,
Qu'elle affligea tes yeux cette Grèce adorée!
Comme un astre au front d'or, pour un temps allumé,
Qui de ses propres feux périrait consumé;
Les laves l'ont couvert d'une noirâtre écume,
Ce n'est plus un soleil, c'est un charbon qui fume.
Il peut briller encore aux bords de l'Eurotas.
Tu répétas ce cri : *Renais, Léonidas!*

L'écho resta muet; mais sous ses voûtes sombres
Ta voix enfin perça la demeure des ombres.
Le héros enflamma l'âme de Botzaris;
Sa main forgeait les feux que lançait Canaris,
Et s'unit à l'effort des phalanges sacrées.
Bientôt pleurant le sort des vierges massacrées,
Chrysostôme te dit : « Chateaubriand, à moi!
« Viens sauver dans mes fils des martyrs de la foi. »
Transportés à la voix du nouveau Démosthènes,
Nous redisions en chœur : « Français, sauvez Athènes! »
Et sous trois pavillons d'intrépides marins,
Embrasant de leurs feux les flots de Navarins,
Combattant pour les Grecs, combattaient pour l'histoire.
Tout peuple refleurit sous une vieille gloire.
Muses, vous protégiez vos antiques autels;
Vous faisiez apparaître un peuple d'immortels
A des peuples nouveaux héritiers de leur flamme
Qui s'inspirent par eux et vivent de leur âme.
Vous seules du destin savez braver les coups
Et du temps destructeur tromper l'effort jaloux.
Des villes où souffla votre grâce divine
Vous retardez la chute et parez la ruine.
Athène, à des lauriers prodigués par vos mains,
Dut de briller encor sous le joug des Romains.
Ils venaient s'enflammer de sa dernière verve;
C'était leur lieu sacré. La ville de Minerve

Savait seule attendrir les farouches vertus
De ces triomphateurs, qu'elle n'enfantait plus.
Telle Cymodocée, aux accords de ta lyre,
Soulage notre cœur, lorsque la Grèce expire;
D'une aurore nouvelle et d'un soleil plus beau
Fait luire les rayons sur un vaste tombeau.
Un parfum d'Hélicon charme la foi sévère
Et ta fille est encore une fille d'Homère.

Ta muse alors reçut tes solennels adieux;
Mais en les prononçant, ton chant mélodieux
Trahissait tout l'amour dont tu brûles pour elle
Et celui que te rend la sublime immortelle.
Elle suivit tes pas dans le temple des lois;
A ta foi monarchique elle prêta sa voix.
Toi, qui nous fis ouïr les célestes louanges
Et couvris d'un encens balancé par les anges
La crèche du Sauveur, à nos yeux éblouis,
Tu rendis son éclat au trône de Louis.
Tout à l'heure pourtant c'était un Capitole
Où partout la victoire étalait son symbole.
Mais les vieux souvenirs, la paix, la liberté,
Le malheur lui prêtaient une autre majesté.
Trop heureux si ta voix, dans son indépendance,
Eût d'un roi fasciné contenu l'imprudence!
Mais que fais-je, et pourquoi rappeler tes douleurs?

Ton reproche expirant s'est perdu dans les pleurs.
Tu crains la moindre tache aux fastes de l'histoire.
Du vêtement sacré d'un prêtre de la gloire
Tu n'oserais ternir la première blancheur,
Ni l'or dont le tissu relève sa splendeur.
Mais sans rien dérober à ton culte fidèle,
Nos dangers renaissants réclameront ton zèle.
Ce n'est pas toi qui dors près de nos vieux volcans...
L'anarchie a reçu d'étranges courtisans...
Ah! s'il fallait braver une foule homicide,
Ta main saurait lancer une flèche d'Alcide.
De tes jours écoulés l'ensemble glorieux
Me retrace le cours d'un fleuve impérieux
Qui, roi des frais vallons, bienfaiteur de ses rives,
Est le miroir des cieux dans ses eaux fugitives.
En fécondant les champs il porte leurs tributs,
Et d'affluents nombreux réunit les tribus
Qui semblent s'endormir sur les bras de leur père;
Mais que de cent rochers la ceinture sévère
Présente leur obstacle à son cours généreux,
De ses flots irrités le choc aventureux
Les perce, les entr'ouvre et les taille en arcades;
Il bondit sur leurs flancs en brillantes cascades.
Qu'un abîme profond s'offre pour l'engloutir,
Écumant de courroux on le voit en sortir.

Enfin, tranquille et doux au bout de sa carrière,
Il jouit de ses dons ; une pure lumière
Se joue en cent reflets en son cours transparent;
Mais la source du fleuve est un fougueux torrent.

ADIEUX A LA CAMPAGNE.

Belair, octobre 1838.

Servez la rêverie où mon cœur s'abandonne,
Prenez, mes vers, prenez une teinte d'automne,
De la saison rêveuse aux changeantes couleurs
Où l'âme recueillant ses plaisirs, ses douleurs,
Mêle à de longs regrets un reste d'espérance,
Tandis que le soleil, inclinant la balance,
Va mêler à nos nuits quelque reste du jour.
Tel que le bienfaiteur d'un modeste séjour,
Qu'ailleurs un autre soin appelle et sollicite,
S'éloigne lentement, attendrit sa visite,
Nous jette des regards doux et compatissants,
Et, pour nous consoler, nous charge de présents;
Le soleil s'avançant vers un autre hémisphère
Contemple avec douceur cette part de la terre,
Et verse sur un toit doublement abrité
Les dons qui de l'hiver vaincront l'aspérité,
Et les fruits savoureux, et ce jus délectable
Qui de ris et de jeux environne la table;

Il oblique à regret ses rayons écartés,
Et tempère pour nous les célestes clartés.
Tout rêve et va changer, comme la jeune fille,
Que la mort va ravir à sa douce famille,
S'anime quelquefois d'une vive rougeur;
Prête à tomber, la feuille a l'éclat de la fleur.
Dans les couleurs du jour rien n'éblouit, tout flatte;
Mon œil du cerisier caresse l'écarlate,
Je ne regrette pas un jour plus flamboyant,
Je vois un fleuve d'or sur nos bois ondoyant.
Hélas! de l'aquilon la soudaine furie
De ces feuilles demain va joncher la prairie.
Ah! qu'il n'emporte pas ces rêves au long cours
Qui bercent mollement les derniers de mes jours.
Doux rêves, colorés d'une céleste flamme,
Volupté de l'esprit, soupirs ardents de l'âme.
J'entends l'amour qui dit à mon cœur exalté :
« Viens, suis-moi, je te mène à l'immortalité;
« Vieillard, qu'as-tu perdu s'il te reste mon zèle?
« Quand tes pas sont tardifs, lance-toi sur mon aile;
« Pour guider la raison j'allume mon flambeau.
« Je suis le séraphin qui brise le tombeau.
« Mais sur tes faibles sens modérant ma lumière,
« J'associe à tes jeux ma grâce familière;
« Je suis la poésie et je suis la pitié.
« De l'un de mes rayons j'enflamme l'amitié;

« Les fleurs et les ruisseaux, c'est moi qui les enchante ;
« C'est pour me célébrer que Philomèle chante ;
« De l'austère devoir je sais parer la loi,
« Sous des traits adorés je voyage avec toi.
« A qui méconnaît Dieu je refuse ma flamme,
« Je m'envole et je laisse un désert dans son âme ;
« D'un coloris divin j'embellis la beauté,
« Par l'extase du cœur j'accrois la volupté.
« Ce n'était qu'un éclair ; sous ma loi, c'est un fleuve
« Où dans un doux transport on se plonge, on s'abreuve.
« Vivre dans un autre être est ma suprême loi ;
« J'unis deux volontés, et je double le moi ;
« D'un regard inspiré j'enflamme le courage :
« Sans moi point de chrétien, et sans moi point de sage.
« Fils de Dieu, si je plane au-dessus des mortels,
« C'est pour les embrasser de liens fraternels. »

Eh bien, le cours de l'an, dans ses métamorphoses,
Flétrira-t-il mon âme en flétrissant des roses?
Sur nos bois défeuillés passez, sombres autans ;
Les rêves sont encore amis des cheveux blancs,
Par delà les soleils ils guident l'espérance ;
L'âme soutient le poids d'un avenir immense.
Oui, jusque dans nos sens tout prêts à défaillir
Cette sève à longs flots peut filtrer et jaillir.
De pensers doux et purs mon couchant se colore,

C'est le bienfait du Dieu que tout mon cœur adore.
Je vous quitte à regret, jardin peu spacieux,
Où j'ai pris quelquefois un vol audacieux;
Des sapins, des cyprès noble et triste famille,
Bois que j'ai consacré par le deuil de ma fille;
Et vous, mes frais bosquets, si chéris du printemps,
Qui me la rappelez à la fleur de ses ans;
Pavillon d'où je crois entendre la prière
Qu'adresse à Dieu pour nous cet ange de lumière;
Toit modeste où mes jours glissent nonchalamment,
Comme une barque effleure un lac aux flots d'argent.
Prés fleuris, doux coteaux, et vous, riantes vignes,
Qui d'un renom flatteur vous montrez toujours dignes;
Aimable voisinage où, dans l'intimité,
L'esprit comme le cœur s'épanche en liberté;
Accords mélodieux et fêtes cadencées,
Où vient le patriarche égayer ses pensées;
Belle Saône qui vois mon esprit indolent
Imiter de tes flots le cours limpide et lent,
Je vous dis un adieu mélancolique et tendre.
A revoir! parlons bas, la mort pourrait m'entendre,
Et d'un coup de sa faux trancher mon doux espoir;
La cruelle se rit de ce mot : *à revoir*.
Mais d'elle cependant j'espère quelque grâce;
Je ne lui donne point une hideuse face
Ni des os décharnés; je l'embellis enfin,

Je viens de l'escorter d'un brillant séraphin.
C'est le soir d'un beau jour, et moi j'ajoute encore
A ce mot si touchant : *d'un beau jour c'est l'aurore.*
Puissé-je, heureux époux, sans mourir tout entier,
A ce grand rendez-vous arriver le premier !
Si la mort pour le juste est une récompense,
Moi faible et bienveillant j'attends de l'indulgence ;
Je n'ai point les terreurs d'un tyran redouté
Ni d'un voluptueux de mollesse hébété,
Ni cet abject orgueil d'un sophiste au teint blême,
Qui, pour nous éclairer, met notre âme en problème
Et se laisse tourner, volontaire Ixion,
Au gré de chaque vent, de chaque passion,
Et vient gratifier un fils de la lumière,
Un être aimé de Dieu, du sommeil de la pierre.
Dieu m'aime, et ce penser fier et délicieux
Me fait escalader la profondeur des cieux.
Pour se peindre, il est vrai, les immortelles sphères,
Mon esprit terrassé n'enfante que chimères ;
Mais sans voir le palais, il est peuplé pour moi.
Raphaël, enflammé de génie et de foi,
Jette sur les contours d'un dôme magnifique
De chérubins ailés une échelle mystique.
Une vierge y préside, un triangle de feu
Suffit à l'art humain pour représenter Dieu.

Tout respire l'encens, l'amour et la louange;
L'ange s'élève à Dieu, l'homme s'élève à l'ange.
Le pinceau nous transmet les sublimes concerts,
Et dans un temple seul on croit voir l'univers.

Moi, solitaire obscur, mais fervent d'espérance,
Dans l'essor plus hardi de mon indépendance
J'agrandis le tableau du cercle radieux,
D'une plus large main j'ose peupler les cieux;
Près des législateurs je place les prophètes,
Près des sages, des saints, j'introduis des poëtes;
Virgile vient s'unir à l'auteur du *Phédon;*
Oui, c'est une même âme, oui, c'est encor Platon.
A leur tête je vois tous ces cœurs magnanimes
Démonstrateurs de Dieu par leurs vertus sublimes;
Un cercle plus intime, avec moins de splendeur,
Vient de sons familiers entretenir mon cœur.
De mes amis absents j'entoure ma famille,
De leur groupe serein se détache ma fille;
Elle vient de plus près m'enseigner le chemin,
Et se penche vers moi pour me donner la main.

Quand je médite assis sur l'herbe veloutée,
Qu'il m'est doux, ton repos, vieillesse redoutée!
Ainsi vers un séjour pur et resplendissant

Je gravis sans effort et m'avance en glissant;
Comme sur un acier l'enfant de la Norwège
Franchit d'un pied léger des montagnes de neige,
Sent par l'air le plus vif ses transports excités,
Et rit sur le sommet du vain bruit des cités.

ÉPITRE

A MADAME SALMON.

SUR LES FEMMES.

Belair.

Aimable et digne amie, oui, je vous le confesse,
Paris me séduit moins et trop d'éclat me blesse;
A des yeux affaiblis il faut des gazons verts;
Du trône éblouissant de nos joyeux hivers
Je pars au grand galop, altéré de campagne,
Et d'un même transport s'anime ma compagne.
Dès que la primevère exhale un doux parfum,
J'écarte de la neige un tapis importun;
Pour saluer la fleur à sa première aurore,
Je guette le bouton qui demain doit éclore;
Et, vieillard assez ferme, en lutte avec le temps,
Je viens avec orgueil m'emparer du printemps.
De mes illusions les champs sont le refuge;
Je rêve ici le monde, à Paris je le juge.
De nouvelles couleurs et d'un pinceau doré
Je refais le tableau qu'on m'a décoloré.
Mais sitôt que la feuille échappe de sa tige

Et vers le solitaire en tournoyant voltige,
Je reviens, des autans bravant l'inimitié,
M'asseoir, jeune de cœur, au seuil de l'amitié;
Complétant près de vous mon bonheur de famille,
Je retrouve une sœur et crois revoir ma fille;
Laure, c'est encor vous, même esprit, même foi,
Et pour vous bien chérir, ma femme est encor moi.
J'ajoute à ces portraits une seconde Laure,
Qu'on aime, qu'on caresse, attendant qu'on l'adore.
Qu'ensemble vous formez un faisceau gracieux!
Ainsi sur l'oranger, près d'un fruit précieux,
Brille en tout son éclat la fleur de l'hyménée
Qu'accompagne un bouton, espoir d'une autre année.
J'aiderai sa culture, et si le vieux conteur
Conserve à son déclin quelque reste d'ardeur,
Laure entendra de moi ces récits où l'histoire
Des antiques vertus rajeunit la mémoire.
Elle s'attendrira : je verrai dans ses yeux
Rouler timidement ces pleurs délicieux
Où d'un noble transport on voit briller la flamme,
Et qui m'ont révélé tout le cœur de ma femme.
On palpite d'honneur ainsi que de pitié;
Ainsi mon art naïf conquit votre amitié.
Telle est de mes travaux la plus belle couronne;
La Muse du matin, le soir est Antigone.
Trop heureux le vieillard dont le pas chancelant

Reçoit tout égayé l'appui d'un bras charmant
Qui cause un doux frisson et que l'œil baise à peine,
Qui se sent rafraîchir par une douce haleine,
Comme un lilas qui voit son éclat se ternir
Rend un dernier parfum au souffle du zéphir,
Parfum de l'amitié, fraîche et suave brise,
Volupté pénétrante et volupté permise,
Dont Fénelon goûta tout le charme muet,
Et qui se révéla même au fier Bossuet;
Mysticisme innocent qui n'a point de mystères,
Extase sans transport, vision sans chimères,
Que vous remplacez bien un amour furieux!
Mais pour bien s'y fier, il est bon d'être vieux
C'est le repos que goûte aux îles fortunées
Celui par qui les mers ont été sillonnées,
Et qui sous le tropique, ardent et courageux,
A bravé les fléaux d'un climat orageux;
Mais où va mon esprit chercher la métaphore?
Moi, peindre ainsi l'amour! Dieu! que ne puis-je encore
Voir se lever sur moi cet astre au front vermeil!
Faut-il au clair de lune accuser le soleil?
L'amour sur l'amitié fait jouer sa lumière,
Ainsi que de la nuit la modeste courrière
Emprunte du soleil son éclat argenté,
Et flatte doucement le rêveur enchanté
Que la mélancolie avec amour inspire.

O femmes ! l'amitié, votre second empire,
Est un sceptre affermi, qui, calmant tous les maux,
Des caprices fougueux ne craint plus les assauts.
Que je hais les dédains d'une troupe étourdie,
Et des hommes blasés la morne léthargie
Qui, vous bornant aux jeux d'une seule saison,
Osent vous enterrer à l'âge où la raison
Mûrit du sentiment la chaleur fécondante,
Où la beauté pensive est encor plus touchante !
Une ride ou peut-être un léger pli d'azur
Ont pu mêler quelque ombre à votre front si pur.
Ah ! ne vous troublez point d'une crainte frivole,
Quand sur vous des vertus resplendit l'auréole ;
Sous la loi du devoir, sous le charme du beau,
Quand de la pure foi veille en vous le flambeau.
Qu'on oublie aisément l'âge où la beauté brille !
On remplace une cour par la douce famille.
On transmet avec art par des soins vigilants
Les vertus d'un époux au cœur de ses enfants.
De vos chastes plaisirs l'attrait se renouvelle ;
En voyant chaque jour votre fille plus belle
Vous nourrissez tout bas un orgueil satisfait ;
Ce n'est plus soi qu'on aime, on aime son portrait.
Nuit et jour on s'occupe à lui sauver des larmes,
A s'oublier toujours on trouve mille charmes.
Le règne des beaux-arts vous appelle aujourd'hui ;

De l'orgueil masculin les préjugés ont fui
Au son de votre lyre. Artistes et poëtes,
De pudiques Saphos étendent vos conquêtes ;
Partagez et guidez l'ardeur de nos travaux;
Il est noble, il est doux d'embrasser ses rivaux,
Et d'étouffer ainsi des discordes fatales;
Il est plus doux encor d'embrasser ses rivales.
Un sympathique attrait enflamme l'amitié,
Souvent de nos erreurs il faut avoir pitié,
Et nous traîner captifs au char de la prudence;
Oui, la beauté pour nous est une providence.

Peut-être qu'à ces mots un cercle féminin
Dira, me saluant du nom de Trissotin,
Que déjà par malheur pullulent les savantes,
Et que mon vers pédant caresse les pédantes,
Puis contre les amis, malgré tous leurs respects,
Ce sénat va créer une loi des suspects.
La beauté la plus sage allume leur colère;
Sitôt qu'on ne plaît plus on maudit l'art de plaire.
Hélas! prenez pitié du pauvre peuple auteur,
Ne lui retirez pas le souffle inspirateur.
Femmes, ne pliez point sous cette tyrannie,
Et soyez à jamais la grâce du génie.
Depuis que par malheur et sous un vent bien froid
La pruderie anglaise a passé le détroit,

Les femmes gémissant sous un maussade code,
En s'éloignant de nous sont pédantes de mode.
Vous les voyez souvent serrant leurs bataillons,
Pour repousser l'assaut de prétendus *lions*[1]
Relégués au désert et dont la faim cruelle
S'assouvit sans effort sur quelque humble gazelle;
Tout subit le niveau de l'insipidité,
Compagne des caquets de la frivolité.
Des plus jolis oiseaux l'étourdissant ramage
Ne s'occupe d'abord qu'à juger leur plumage;
L'enjoûment gracieux d'une autre Sévigné
Expirerait ici sottement dédaigné.
L'esprit, en s'abaissant, et se cache et s'expie :
Je guette une fauvette et j'entends une pie.
On travaille, et d'un air qui voudrait être fin
A chaque point d'aiguille on lance un trait malin.
Enfin, pour éviter une guerre intestine,
Avec de grands éclats la rieuse domine.
Sans en avoir envie, on soutient ses efforts;
On se fait automate et l'on rit par ressorts.
Mais on dit à part soi : Dieu! que nous sommes seules,
Et quand brisera-t-on l'empire des bégueules!

[1] On sait que cette expression sottement fanfaronne désigne les séducteurs du jour. Si ce nom redoutable leur a été donné par des femmes, c'était en vérité par des femmes bien peureuses.

Que forçant ce rempart, un jeune soupirant
Près de l'objet aimé bégaye un mot touchant,
Des regards indignés le réduisent en poudre;
L'œil qui fut tendre hier lui lance aussi la foudre.
Quel envieux démon a pu, sur nos climats,
Verser en plein été la neige et les frimas?
O bonheur du foyer! ô tranquilles délices!
Pleines d'épanchement et pures d'artifices,
Où l'enjoûment naïf, les propos familiers
S'échangent sur la foi des dieux hospitaliers;
Où l'on peut retrouver, quand le bonheur s'envole,
Dans l'esprit qui nous plaît le cœur qui nous console.
C'est vous qui nous donnez et repos et fraîcheur,
Des soucis et des ans vous me rendez vainqueur.
Vous faites tous les frais de ma philosophie.
Sous ce toit les beaux-arts m'inondent d'harmonie;
J'abandonne mon âme au puissant Meyerber;
Même après Rossini, je sais jouir d'Auber.
Les arts ont remplacé la baguette des fées.
Mais quelle voix succède à de brillants Orphées?
Belle et modeste Laure, ah! parlez, dites-nous
Qui peut vous inspirer ces sons hardis et doux,
Ces accents qui, remplis d'une tendre souffrance,
Font un drame touchant d'une tendre romance,
Qui d'un amour jaloux nous peignent les tourments,
Ou de l'amour heureux les purs enchantements,

Vous dont le cœur si pur est un ciel sans nuage,
Et qui ne connaissez que l'amour sans orage.....
Et vous, je vous entends soupirer les douleurs
Des reines dans les fers, des mères dans les pleurs.
En vers harmonieux vous épanchez votre âme;
La pitié, c'est toujours l'Apollon d'une femme.
Aujourd'hui votre lyre, au milieu des regrets,
Demeure suspendue aux funestes cyprès.
Il n'est plus là l'objet de l'amour le plus tendre.
Pourquoi chanter encor quand il ne peut m'entendre,
Dites-vous; cependant deux filles et deux fils
Viennent vous enlacer de leurs bras réunis.
Ces soins passionnés, ce tableau plein de charmes,
En les adoucissant, renouvellent vos larmes.
Vous dites : « Rien ne peut m'arracher ma douleur;
« Et pourtant quelle mère égale mon bonheur? »
Mais cessez d'écouter ma timide parole.
Vous regardez le ciel, c'est le ciel qui console.

RETOUR A PARIS.

Novembre 1839.

Paris, je te revois avec tous tes prestiges;
Mais qu'il faut payer cher l'aspect de tes prodiges !
Mille chars étourdis roulant avec fracas,
Du doyen des distraits y menacent les pas.
Grâce au progrès des arts et d'un luxe fertile,
Paris s'accroît toujours d'une nouvelle ville,
Dont les murs élevés et les superbes toits
Semblent faits pour loger des banquiers ou des rois.
On construit, reconstruit, on refait de l'antique;
L'un veut du plus moderne et l'autre du gothique;
Moi, marchant à travers des bâtiments rivaux,
Saisi d'un juste effroi, je maudis ces travaux.
J'arrête mes regards en tremblant sur le faîte,
Et crains que les moellons ne tombent sur ma tête.
Je me serre au milieu, je m'éloigne du mur;
Vaine précaution, le milieu n'est pas sûr,
S'il est juste surtout, et j'y vois une image
Des cruels embarras qu'éprouve un parti sage;

Quand on démolit tout, pour tout refaire à neuf,
Style de Pompadour, ou style de Babœuf,
En quelques sens divers qu'on me tire ou m'enseigne,
Routinier du bon sens je garde mon enseigne.
Bravant un double choc de la pierre en éclats,
Je suis l'étroit sentier sans crainte et sans fracas.
Couvert du triple acier de ma philosophie,
Il n'est point d'ennemis que mon cœur ne défie.
Mais, c'est parler bien haut. A l'ombre de mes bois
Je pouvais aux mortels dicter mes sages lois,
Et trancher du Lycurgue ou bien de l'Épictète;
Au séjour du génie il faut baisser ma tête,
Je m'y sens bien petit, et n'y suis que trop vieux.
Puis-je suivre de loin des goûts capricieux?
Plus d'un ricanement accueillera mon code.
Malgré mes cheveux blancs, si je voyais la mode
Me rafraîchir un jour de son souffle léger
Et me bercer encor d'un encens passager,
Je ferais du fracas dans des cercles d'élite,
Et saurais subjuguer la beauté, le lévite;
Je verrais, grâce aux soins d'un adroit débitant,
Mon manuscrit payé d'un prix exorbitant;
Et dût ce prix enflé rester imaginaire,
Je serais respecté comme un millionnaire,
Un homme positif, un homme essentiel,
Et pour comble d'honneur comme un industriel.

Et bientôt du génie usurpant la couronne,
Au revers d'un journal grimpé sur ma colonne,
Portrait, lithographie, et vignette et fleuron,
Et majuscule immense agrandiraient mon nom.
Je verrais naître un flot d'éditions jumelles,
Qui mentent avec grâce en se disant nouvelles,
Inséparables sœurs qui poursuivent nos yeux,
Et gardent leurs défauts pour se ressembler mieux
Et puis un relieur, gardien de ma mémoire,
Viendrait me couvrir d'or, de maroquin, de moire.

Je sais que le génie embrasé d'un beau feu
Obtient tous ces honneurs et les recherche peu.
Que fait à Bossuet une vaine dorure?
Par tous les soins mignards de votre enluminure
Il trouve impertinent de se voir *illustré;*
Rousseau s'applaudirait s'il en était frustré.
La Fontaine s'écrie : « Ah ! ce luxe m'assomme,
« J'ai l'air sous cet habit du *bourgeois-gentilhomme;*
« On craint de me toucher, je cause quelque effroi,
« Ah ! laissez les enfants badiner avec moi. »

Heureux ! trois fois heureux ! le livre que sans gêne
On porte pour le lire à l'ombre du vieux chêne,
Qui cent fois feuilleté d'une nouvelle ardeur,
Du vallon qu'il nous peint imite la fraîcheur,

Aux plus tendres regrets sait prêter quelques charmes,
Et garde quelquefois la trace de nos larmes !
Le vieillard reprenant son livre familier,
Voit voltiger encor ses rêves d'écolier ;
Puis, dédaignant l'essor de leurs ailes légères,
Il se sent transporter aux immortelles sphères.

Avec nos descendants je ne puis voyager ;
Je me borne à l'espoir d'un succès viager,
Qui puisse me survivre au moins de quelques heures.
Je voudrais visiter autour de leurs demeures
Des élèves chéris qui, rêvant dans le bois,
De leur vieux professeur reconnaîtraient la voix.
Si l'un d'eux, obsédé par des chagrins funestes,
De ses plus doux pensers voit s'éteindre les restes,
S'il se plaît tristement à des rêves hagards,
Plaise à Dieu que sa mère épiant ses regards,
Et suivant les progrès de sa langueur mortelle,
Lui répète en secret le nom de Lacretelle,
Et dise : Il a vécu dans des jours orageux,
Et sa vieillesse encore a connu de doux jeux.

Fort bien ! à cet espoir tandis que je me livre.
Il faut pourtant songer au succès de mon livre.
Je me pare aujourd'hui d'un habit étranger,
Je déserte l'histoire, elle peut se venger.

Ah ! tout vient me glacer d'une crainte importune :
Moi qui suis au Parnasse officier de fortune,
Malgré de vieux chevrons assez mal établi,
Et qui me sens rouler vers le fleuve d'oubli,
J'aguerris ma raison pour un destin contraire.

Courage ! allons trouver un célèbre libraire ;
Mais sans doute il attend quelque ouvrage léger,
Et d'un livre moral, moi, je viens l'assiéger.
Bientôt mon manuscrit le navre de tristesse,
Et d'un air dédaigneux il flaire ma sagesse.
Il me voit remonter jusqu'aux temps de Platon :
« Qu'est-ce là? me dit-il, d'où prenez-vous ce nom? »
Et puis, en feuilletant, sur quelque nom moderne
Il tombe par bonheur. Son œil devient moins terne.
« Ah bon ! des souvenirs ! voici pour le salon ;
« Je tiens à demeurer libraire de bon ton.
« Quel titre donnez-vous à tous ces longs chapitres ?
« Mais laissez-moi ce soin, j'ai le sceptre des titres ;
« De la *Contemporaine* on suit l'heureux destin,
« Nommez-vous simplement, vous, le *Contemporain*.
« Contez mainte anecdocte, avec mainte aventure ;
« Mais il faut à ce genre un peu d'enluminure ;
« Il est bon d'y glisser quelques portraits méchants ;
« L'inceste est en déclin, le meurtre a fait son temps ;
« On bâille aux revenants avec irrévérence ;

« Ah! laissez-nous, Monsieur, du moins la médisance.
« — Mais où s'arrête-t-elle! il sied mal au vieillard
« Dans un sein désarmé d'enfoncer le poignard;
« Peut-être on va sur moi frapper d'une main ferme,
« Tandis que j'ose à peine effleurer l'épiderme;
« J'entends mal vos conseils, vos soins officieux,
« Votre titre inventé m'a fait baisser les yeux;
« Je suis, je le déclare avec orgueil, novice
« Dans l'art de chatouiller et d'amuser le vice.
« — Mais d'éloges soldés êtes-vous bien pourvu?
« — Ce soin là, dans mes champs, je ne l'ai point prévu.
« — L'éloge me ruine, en ce cas point d'affaire. »
Et je prends à ces mots congé de mon libraire,
Car je ne vendrai pas mon pré, mon humble bois,
Pour payer à grands frais de bruyants porte-voix.
Puis, quand j'aurai bientôt traversé l'onde noire,
Qui pourrai-je payer pour célébrer ma gloire?

Après cet entretien assez mortifiant,
Je rencontre un ami d'un esprit peu liant.
Je sais qu'il est sujet à la misanthropie;
Si je le guérissais, ce serait œuvre pie.
Mais ce nouvel Alceste est fougueux et railleur,
Dans l'art de contredire il est grand ferrailleur;
Ma morale pour lui sera peu convaincante;
Allons subir les flots de sa verve éloquente.

« Voici, lui dis-je, un livre où d'un ton paternel
« J'enlace les humains d'un lien fraternel.
« — Mais quel est le sujet de votre catéchisme?
« — Je le déclare net, ma thèse est l'optimisme.
« — L'optimisme! grand Dieu! vous me faites frémir;
« Sous mille quolibets que vous allez gémir!
« Les plaisants vont sur vous s'épanouir la rate;
« Mon cher Panglos second, vous vous trompez de date:
« L'optimisme était bon sous nos rois absolus,
« Mais sous la liberté personne n'en veut plus;
« Elle est belle en espoir, on l'aime par boutade;
« Je l'ai vue effroyable et je la vois maussade;
« A son nom quelquefois je suis épouvanté;
« Pour tout dire, en un mot: j'en suis désenchanté.
« Sa fierté séduisit ma jeunesse et la vôtre;
« Si j'en fus le martyr, je n'en suis plus l'apôtre,
« Et sa rigueur atroce a rompu nos liens;
« Elle reçut jadis de terribles gardiens,
« Des monstres, non de ceux que Carter, dans sa gloire,
« Comme Bacchus attelle à son char de victoire,
« Mais des tigres bien francs, des lions de Barca.
« Dans ces funestes lieux quel démon m'embarqua?
« Je n'y respire plus que l'odeur du carnage;
« Enfin vers le palais le sort m'ouvre un passage,
« La dame du logis, la fière Liberté

« Se repose un moment de sa férocité ;
« Mais à son entretien à peine je me livre,
« Que je me sens frappé de l'horreur de survivre.
« Enfin tombe en éclats le palais fracassé,
« Je ne rencontre plus qu'un sol nu, crevassé.
« J'ai de la liberté connu la servitude ;
« Aujourd'hui moins cruelle, elle est encor bien rude.

« — Ah ! reprenez haleine après ce beau discours ;
« C'est pour vous ménager que j'en suspends le cours ;
« L'allégorie est claire et n'a rien qui nous flatte ;
« Mais je dis à mon tour, vous vous trompez de date.
« Pourquoi remontez-vous à des jours odieux
« Que près d'un demi-siècle éloigne de nos yeux ?
« Des chagrins qu'entretient un funeste génie
« Vous suivez, je le vois, la vulgaire manie ;
« C'est la mode du jour ; nous avons inventé
« Le don d'être morose avec légèreté.
« Tel bon journal, ému d'une charité sainte,
« Nous verse le matin un grand verre d'absinthe ;
« L'art de pétrir le fiel occupe les esprits,
« Et pour le plus amer on va fonder un prix.
« Le mal vient par torrent, et le bien goutte à goutte ;
« Mais du rocher jaloux il peut percer la voûte,
« Sortir victorieux de sa sombre prison

« Et s'épandre à longs flots sur un vaste horizon.
« Dans nos plaines, de fleurs et de moissons couvertes,
« Comment ne voyez-vous que des plages désertes?
« Guidé par l'industrie, un luxe fructueux
« Sait partout préférer l'utile au somptueux.
« Ce qui de nos malheurs vient prolonger l'empire,
« C'est le besoin méchant, la soif de les prédire;
« Non pas pour leur livrer de valeureux combats,
« Mais pour dire aux guerriers : Vous ne les vaincrez pas;
« Tandis qu'un noble cœur, en sonnant les alarmes,
« S'écrie à leur approche : Allons, courons aux armes!
« Oui, de tant de fléaux l'un sur l'autre exhaussés,
« Il en est qui sont dus à nos vœux exaucés.
« On risque d'appeler la foudre sur sa tête
« Pour le funeste honneur d'avoir été prophète,
« Et l'on prononce encor, sous l'échafaud maudit,
« Ces mots, ces tristes mots : Je vous l'avais bien dit!

« L'optimisme, longtemps frappé de ridicule,
« Aux promesses du jour est rarement crédule.
« Son audace, montant jusqu'aux divines lois,
« Foule aux pieds les débats des peuples et des rois.
« S'il sonne le péril, rien ne le décourage;
« Le bien qu'il a semé germe pour un autre âge.
« Pour saisir le bonheur nous livrons maint assaut;
« Mais Dieu nous dit toujours : « Plus haut, encor plus haut!

« L'optimisme survit aux ravages du monde;
« Au gré des aquilons, des fiers tyrans de l'onde,
« Il ne va plus flottant, s'il est religieux.
« Battu par la tempête, il jette l'ancre aux cieux. »

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XVI.

DE LA RELIGION AU XIXe SIÈCLE.

La philosophie est maintenant toute religieuse dans ses principes. — Pourquoi inspirerait-elle des ombrages à la religion? — Éminents services qui furent rendus à l'une et à l'autre par le *Génie du Christianisme,* de M. de Chateaubriand. — MM. de Bonald, de Maistre, et l'abbé de Lamennais, défendent la religion avec des armes trop tranchantes. — Deux prélats, MM. Duvoisin et Frayssinous, montrent plus de sagesse et de tolérance. — La religion de nouveau compromise par la ligue ultramontaine qui s'appela la congrégation. — Elle refleurit de nouveau, toujours secondée par la philosophie et par la poésie. — Impossibilité d'établir une religion nouvelle. — Examen du saint-simonisme..... Page 1 à 25

CHAPITRE XVII.

MÉDITATION LE JOUR DE MON ANNIVERSAIRE.

Pensées religieuses, mélancoliques et tendres qu'inspire aux vieillards un jour d'anniversaire. — La religion transforme en espérances, en visions bienfaisantes, les regrets les plus déchirants..... ..... 27 à 38

CHAPITRE XVIII.

DE LA PLURALITÉ DES MONDES ET DES MIGRATIONS DES AMES.

Cette méditation prend un peu le caractère vague de la rêverie. — L'optimisme religieux ne peut s'interdire quelque essor poétique. — N'avons-nous à subir qu'une seule épreuve, le plus souvent fort imparfaite, pour mériter un jugement définitif sur les peines et les récompenses qui nous sont dues? — Examen des différentes sortes de récompenses promises par le polythéisme, par l'Alcoran, ou rêvées par des sauvages. — Les épreuves nouvelles ne peuvent-elles se passer dans quelqu'un des astres? — Quel parti les fables grecques n'auraient-elles pas tiré de la pluralité des mondes? — Examen sceptique de la vie antérieure supposée et affirmée par Platon. — Nécessité d'être sobre sur des conjectures de cet ordre.... Page 39 à 66

CHAPITRE XIX.

ENTRETIEN AVEC MADAME DE STAËL SUR LE SUJET PRÉCÉDENT.

Portrait de madame de Staël. — Séjour de l'auteur à Copet. — Préoccupation de M. Necker et de sa fille. — Entretien où sont parcourues rapidement quelques-unes des hypothèses présentées dans le précédent chapitre. — Madame de Staël conclut et prouve que c'est pour nous un double bienfait d'avoir la certitude de notre immortalité et de ne pouvoir nous former une idée claire et positive du lieu où elle s'exercera..... 67 à 104

CHAPITRE XX.

Souvenirs de mon adolescence..... 105 à 134

CHAPITRE XXI.

Souvenirs de ma jeunesse. . . . . Page 135 à 168

CHAPITRE XXII.

DES FEMMES.

La physiologie explique fort mal les qualités intellectuelles et morales des femmes. — Réfutation d'une opinion de J.-J. Rousseau qui leur est fort injurieuse. — Leurs nouveaux progrès dans les lettres et les beaux-arts. — Que devient la délicate organisation des femmes en présence des maux les plus cruels qui affligent l'humanité? — Tableau de leur héroïque patience. — Bonheur et légitime empire des femmes dans le ménage. . . . . 169 à 190

CHAPITRE XXIII.

DES FEMMES AU MOYEN AGE.

La religion chrétienne, en exaltant l'âme, en fortifiant la pudeur, augmente l'empire des femmes. — Au moyen âge, la religion se combine avec l'amour qui devient lui-même une sorte de culte. — La chevalerie semble avoir été inventée par les femmes et pour leur service. — Dans les cours d'amour elles deviennent législatrices des mœurs. — Elles sont spectatrices et souvent causes des combats judiciaires, des duels. — Elles s'amusent des tournois. — Effet de ces spectacles sanglants sur leurs mœurs. — Ce sont elles encore qui inspirent les poésies des troubadours et trouvères. — Souvent elles prennent part aux combats. — L'existence des dames présentée sous son jour le plus

brillant, puis examinée de plus près et plus sévèrement à l'aide de l'histoire. . . . . 191 à 209

CHAPITRE XXIV.

DES FEMMES SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XIV.

On examine rapidement la condition des femmes à l'époque de la renaissance. — La chevalerie perd son caractère aventurier et se produit par des qualités aimables et brillantes. — Règne de la galanterie et des femmes à la cour. — Leur influence est diminuée par l'effet des guerres de religion ; leurs mœurs se dépravent sous Catherine de Médicis. — Les deux régences de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche leur rendent une plus grande influence ; elles en abusent pour exciter et prolonger la guerre civile de la Fronde. — Louis XIV et ses maîtresses. — La gloire ajoute une nouvelle exaltation à l'amour ; la religion s'y mêle encore et provoque des repentirs austères. — Éclat des fêtes ; noble et doux genre d'ivresse. — Tout s'assombrit dans la vieillesse de Louis XIV et sous l'influence austère et chagrine de madame de Maintenon. — La réaction du libertinage est prête à éclater contre le règne de l'hypocrisie. . . . . 211 à 237

CHAPITRE XXV.

DES FEMMES AU XIXe SIÈCLE.

On passe rapidement au tableau des mœurs sous le règne des favorites de Louis XV, et particulièrement de madame de Pompadour. — L'opinion exerce chaque jour plus d'empire et suit une nouvelle direction. — Les femmes favo-

risent la philosophie qui étend à l'excès la liberté des mœurs. — Les femmes de la cour se déclarent contre madame Du Barry, et donnent le signal d'une opposition qui ne cessera plus de prendre des forces, se ralentira un moment sous le règne de Louis XVI, pour exercer bientôt un contrôle plus vaste et plus tranchant. — Les femmes d'un haut rang, qui avaient applaudi aux premiers signes de la Révolution, se déclarent contre elle, et n'influent que trop sur le fatal voyage de Coblentz. Page 239 à 257

CHAPITRE XXVI.

DE L'HÉROÏSME DES FEMMES PENDANT LA TERREUR.

La Terreur, l'époque la plus horrible de nos annales, est celle de la plus grande gloire qu'aient méritée les femmes. — Le courage s'est surtout réfugié dans leur cœur. — Les exemples qu'on en cite ici donneraient trop d'étendue à un sommaire..... 259 à 386

CHAPITRE XXVII.

DE LA CONDITION ACTUELLE DES FEMMES EN FRANCE.

Pourquoi l'influence des femmes a-t-elle diminué depuis l'ouverture du XIXe siècle? — Ce qu'elles ont été sous le Consulat, sous l'Empire, sous la Restauration. — Ce qu'elles sont aujourd'hui. — Malgré les nombreux échecs qu'a subis leur influence, ont-elles quelques raisons de regretter l'un des âges précédents? — L'auteur cherche à les réconcilier avec le gouvernement représentatif. — Bienfaits qu'elles ont reçus de nos lois nouvelles, et surtout du Code civil. — Récompenses auxquelles elles pour-

raient être appelées dans les lettres et dans les beaux-arts. — Douce domination qu'elles exercent dans leur famille. — C'est par la conversation qu'elles pourraient régner encore, adoucir nos mœurs, leur rendre de la grâce et surtout de la bienveillance..... Page 287 à 318

POÉSIES.

Épître a ma femme..... 321 à 331

Épître a mon ami Campenon..... 333 à 339

A M. Villemain..... 341 à 346

Discours en vers sur les faux Chagrins..... 347 à 355

Discours en vers sur l'inspiration. — A M. de Lamartine..... 357 à 365

Épître a madame Récamier..... 367 à 374

Épître a M. de Chateaubriand. — Sur la Gloire. 375 à 386

Adieux a la campagne..... 387 à 393

Épître a madame Salmon. — Sur les Femmes.. 395 à 402

Retour a Paris..... 403 à 412

FIN DE LA TABLE.